Hommage à la fac
l'auteur

COMMENTAIRES

SUR

LES APHORISMES

D'HIPPOCRATE.

NOUVELLE TRADUCTION
DES
APHORISMES D'HIPPOCRATE,
ET
COMMENTAIRES

SPÉCIALEMENT APPLICABLES A LA MÉDECINE DITE CLINIQUE, AVEC LE TRAITÉ DES HUMEURS, D'HIPPOCRATE, TRADUIT DU GREC;

PAR M. LE CHEVALIER DE MERCY,

Docteur en médecine, professeur particulier de médecine grecque, attaché à la Faculté depuis 1811, pour la révision des manuscrits grecs, et pour la traduction française des Œuvres d'Hippocrate; membre honoraire des Universités et de la Société latine de Jena, de Leipsick, de la Société académique des sciences de Paris, d'émulation et de médecine pratique; associé de la Société Royale des sciences, lettres, arts et agriculture de Nancy; médecin de bienfaisance pour le 8e. arrondissement.

Ὅσον ἐν πολέμῳ δύναται ὁ σίδηρος, τοσοῦτον ἐν πολιτείαις ὁ λόγος

Demet. Phalar. apud Diog.-Laërt.

TOME Ier.

PARIS,

CHEZ VIGOR RENAUDIERE,
IMPRIMEUR, MARCHÉ NEUF, No. 48.

1821.

AVERTISSEMENT.

Les succès qu'ont obtenus, chez les Savans Français, les efforts et les travaux de l'auteur pour faire connaître, surtout à ses compatriotes, les ouvrages du père de la médecine, et l'encouragement qu'ils ont trouvé près du Gouvernement Royal, ont donné lieu à la publication du présent ouvrage. L'auteur en fit paraître, déjà en 1811, une traduction française que nous avons annoncée en 1814, p. 1840 de cette gazette littéraire. Voici la même traduction revue et corrigée avec beaucoup de soin. M. de Mercy soutient que les trois premières sections, seulement, sont d'Hippocrate (quoique les autres lui soient le plus généralement attribuées, à l'exception de la huitième qui a été évidemment ajoutée; la quatrième surtout passe encore, aux yeux des meilleurs critiques, pour être plus spécialement d'Hippocrate); et, avec la pénétration d'un praticien éclairé par une pra-

tique de vingt ans, il s'étend sur le mérite des Aphorismes qu'il fait précéder, pages 12 et 14, de la traduction du grec de la Loi d'Hippocrate, accompagnée de quelques notes utiles où il considère ce fragment plutôt comme un éloge, que comme une critique de la médecine. Vient ensuite la traduction française avec les commentaires ou notes explicatives. Nous soumettons ici à nos lecteurs le premier Aphorisme, pour pouvoir juger eux-mêmes de la traduction. « La vie est courte, l'art est long, l'occasion fugitive. Il ne suffit pas que le médecin fasse ce qui convient ; il faut encore que le malade et ceux qui l'approchent, et les choses externes concourent au même but.» Les notes, dans cette nouvelle édition, qui, sans y perdre, à ce qu'il nous paraît, auraient pu être un peu plus courtes(1), méritent, autant que la traduction même, tout éloge, et

(1) Des Commentaires exigent plus de développemens que de simples notes ; et l'on verra, dans les volumes suivans, l'application des principes qui ont été seulement posés dans les trois premières sections des Aphorismes.

font honneur à l'auteur, qui sans doute atteindra le but qu'il s'est proposé en entreprenant un travail d'une telle difficulté. Gazette littéraire de Gottingue 1818.

Ouvrages du même Auteur.

Aphorismes d'Hippocrate traduits en français, et le texte grec; 1 vol. *in*-12, Paris 1811.

Pronostics et Porrhéties d'Hippocrate, traduits en français, et le texte grec; 1 vol. *in*-12, 1813.

Pronostics de Cos d'Hippocrate, traduits en français, et le texte grec; 1 vol. *in*-12, Paris 1815.

Épidémies d'Hippocrate, 1er. et 3e. livres, et le texte en regard, *in*-12, Paris, 1815 (1).

Ces quatre Traités d'Hippocrate ont été traduits par M. le docteur de Mercy, qui

---

(1) Traités du Régime dans les maladies aiguës, des Airs, des Eaux et des Lieux, traduits en français, et le texte grec; 1 vol. *in*-12, Paris 1818.

La Traduction des Œuvres complètes d'Hippocrate est dédiée au Roi.

a compulsé avec soin la collection des manuscrits grecs à la Bibliothèque du Roi. L'Auteur travaille à une Traduction complète, faisant suite à ces quatre volumes des Œuvres d'Hippocrate. Cette entreprise mérite d'autant plus d'être encouragée, que c'est la première fois qu'elle sera exécutée. Cette Traduction formera environ 10 vol. *in*-12, et sera fort utile dans toutes les bibliothèques, surtout dans celles peu nombreuses des Officiers de santé des corps armés. *Fournier. Journal de Médecine militaire; juillet* 1816.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES

SUR

LA QUATRIÈME SECTION DES APHORISMES.

« Deux choses assez distinctes, dit un auteur moderne (l'un des collaborateurs du Dictionnaire des Sciences médicales), composent la médecine; les faits et les raisonnemens. Or, les faits sont certains et positifs, comme on le voit par les histoires particulières d'Hippocrate, qui n'ont pas plus varié en venant à nous, que les propositions d'Euclide. Mais les faits sont trop simples pour nous; il faut ajouter à ce que nous présente la nature, ce qu'enfante notre esprit. Ce ne serait pas un grand mal, si les théories restaient subordonnées aux faits; mais elles étouffent ceux-ci par l'importance qu'elles acquièrent : alors tout est perdu, et chaque siècle est le témoin des vicissitudes qu'il éprouve (1).

(1) Mémoire sur la naissance des sectes dans les diverses âges de la médecine; 1816. Éloge de la doctrine d'Hippocrate; 1819.

Lorsque les choses en sont arrivées à ce point, que chaque médecin cherche à plier les faits qu'il a sous les yeux aux théories qu'il s'est faites ou qu'il a apprises, il devient très-douteux, sans doute, qu'on puisse réunir d'opinion ces médecins près d'un même malade. Mais cet aveuglement général n'a lieu, que lorsqu'il règne des théories neuves et fortes qui captivent tous les esprits. Nous n'en sommes pas là : toutes les théories sont plus ou moins usées pour nous; l'école de Paris, par l'*Hippocratisme* qui règne dans son enseignement, tend à la bannir de plus en plus : il est même déjà vrai de dire que la plupart des docteurs formés dans son sein, appelés ensemble ou séparément près d'un malade, ne doivent varier que fort peu, puisqu'ils ne s'attachent qu'aux seuls symptomes, qui se présentent les mêmes à tous les hommes. »

Je ne sais si les faits énoncés dans l'article du Dictionnaire sont bien exacts; mais les premiers volumes de ce grand ouvrage avaient déjà été mis au jour en 1813, lorsque feu M. Bosquillon, habile méde-

cin, professeur de langue grecque au collége royal, où il expliquait les aphorismes d'Hippocrate, a dit (dans la préface des aphorismes, page 24) : « Aujourd'hui chacun tient à un système particulier, et il est très-difficile de se rapprocher; on ne fait plus le même cas les uns des autres, et l'art semble avoir perdu de l'estime publique : il n'est pas douteux qu'il regagnerait son ancien lustre, si, à l'exemple de nos pères, nous avions dans nos écoles des professeurs destinés à pénétrer les élèves des principes d'Hippocrate; car les traductions littérales ne peuvent être d'un grand secours à ceux qui n'ont pas encore d'expérience; les commentaires seuls peuvent remédier à ces inconvéniens. »

« Si la fureur de tout expliquer et de raisonner de tout, est, comme on l'a dit, la maladie la plus dangereuse de l'esprit humain (j'emprunte ici les paroles d'un collaborateur du Dictionnaire des Sciences médicales), sachons nous en préserver, appuyés sur le bâton de l'expérience que la nature nous a donné, à nous autres aveugles pour nous conduire dans nos re-

cherches. Ne sortons pas de la voie dans laquelle cette expérience peut nous servir de guide; observons les effets des maladies; recherchons avec soin quels sont les organes affectés, quelles sont les fonctions lésées par elles; étudions la manière dont la nature, abandonnée à elle-même, opère pour rétablir ces fonctions ou soulager ces organes; constatons les résultats cadavériques, lorsque la mort atteste l'impuissance de la nature et de l'art : de ces effets et de ces résultats bien observés, remontons aux causes dont l'observation a constaté l'influence; mais sachons nous arrêter au point où l'observation et l'expérience nous abandonnent; plus loin nous ne trouverions que vagues hypothèses, faux systèmes, erreurs et obscurité; égarés dans une route incertaine, nous rétrograderions vers l'époque où des élémens chimériques combattaient et se disputaient la formation des maladies au gré du caprice et de l'imagination des faiseurs de systèmes. »

J'interrogerai ici le divin vieillard pour connaître les causes qui peuvent produire des maladies. Je transcrirai les pages

d'Hippocrate, et particulièrement le traité des Airs, des Eaux et des Lieux.

§ 66. — « Si l'automne est boréal, sec et froid, et qu'il n'y ait eu de pluie, ni au lever de la Canicule, ni à celui d'Arcture, cette saison sera favorable aux hommes d'un tempérament pituiteux, ainsi qu'aux femmes : elle est très-contraire aux bilieux qu'elle dessèche trop ; elle leur cause des ophthalmies sèches, des fièvres aiguës et chroniques, et des affections mélancoliques. »

§ 67. — « C'est que la partie la plus aqueuse et la plus subtile de la bile se consume, et qu'il n'en reste que la partie la plus épaisse et la plus âcre (c'est-à-dire l'atrabile); il en est de même pour le sang, et les inflammations : c'est ainsi que s'engendrent ces maladies. Cette constitution est particulièrement favorable aux pituiteux, ou phlegmatiques, qui, au lieu d'arriver à l'hiver remplis d'humidité, sont au contraire desséchés. »

§ 68. — C'est après avoir bien considéré tous ces effets, et en y réfléchissant mûre-

ment, qu'on sera en état de prévoir les maladies produites par les révolutions des saisons. »

§ 28. — Les eaux de marais et d'étangs, et en général toutes les eaux dormantes, doivent, pendant l'été, être chaudes, épaisses, d'une mauvaise odeur, parce qu'elles sont peu courantes. Des pluies continuelles les alimentent sans cesse, tandis qu'elles sont brûlées par le soleil; ce qui fait nécessairement qu'elles doivent être troubles, très-insalubres, et propres à augmenter la bile qui dégénère alors en atrabile: en hiver, les neiges et les glaces les rendent froides et troubles, et par conséquent très-propres à augmenter la pituite et à occasionner l'enrouement. »

§ 40. — « Tous ceux qui ont le ventre dur, sujet à s'enflammer, doivent faire choix des eaux les plus douces, les plus legères, les plus limpides; ceux au contraire dont le ventre est mou, très-humide et chargé de pituite, doivent préférer les eaux très-dures, très-crues et saumâtres, parce qu'elles dessèchent le ventre. »

» aux faits observés ». Nous ferons les objections suivantes relativement à la théorie du Solidisme : « A l'égard de l'excitabilité, ou incitabilité ou irritation, de laquelle on fait un si grand bruit de nos jours, soit également ceux qui la préconisent, soit leurs antagonistes, dans quel système des organes du corps humain devrions-nous la placer sans aucune influence des humeurs ? A cette interrogation nous laisserons l'honneur de la réponse à ces physiciens qui en savent calculer tous les degrés, les moindres modifications ; qui savent en distinguer l'action et la réaction réciproque, simultanée ou alternative; et l'expression des solides même du corps vivant, qui vit précisément, par les stimulus, et l'excitabilité qu'ils ont appris à mesurer dans les phases de sa collection et de sa dissipation.

Il faut abandonner la discussion pour répondre aux adversaires d'Hippocrate. J'ai rapporté dans mes Commentaires les faits cités par les auteurs modernes les plus connus, qui partagent avec moi la tâche de commentateur. MM. Portal,

Pinel, Hallé, Chaussier, Le Roux, Corvisart, Alibert, Royer-Collard, Husson, Fournier, Landré-Beauvais, et d'autres médecins que je citerai successivement avec les plus célèbres chirurgiens de notre époque (particulièrement dans les commentaires sur la cinquième section), seront sans doute satisfaits de reconnaître le père de la médecine pour leur guide, et de voir confirmer, par sa sagesse, leurs observations (1); car, pour le dire sommairement avec les rédacteurs des Mémoires de la société médicale d'émulation, « nous sommes dispensés d'entrer dans ce labyrinte de systèmes nouveaux, dans ces guêpiers, bien contens d'admirer ceux qui en sortent exemps de piqûres. »

Nous sommes enfin parvenus à ouvrir la carrière qui consiste à démontrer quelle est la source des différences des tempéramens et des maladies, par rapport aux saisons, aux climats, aux âges, au

doit s'en ressentir ; le ventre deviendra plus gros et la rate gonflée » (1).

Je n'ai voulu répondre aux assertions contraires, qu'en citant les observations mêmes d'Hippocrate ; mais je suis parvenu à traiter l'objet principal relativement à la nouvelle théorie des fièvres : je dois prouver que les fièvres essentielles ou humorales sont généralement produites par le sang ou la bile ; que cette dernière est la cause la plus ordinaire de l'ictère, de l'érysipèle, des dartres, des fièvres bilieuses, ardentes, putrides et malignes (ataxiques et adynamiques) des anthrax, des furoncles, des abcès, des apostèmes et des dépôts qui surviennent pendant, avant ou après les maladies fébriles, épidémiques ou contagieuses ; de même que les hémorragies, les urines, les sueurs critiques, les phlegmasies compliquées, qui se développent dans les fièvres sporadiques. Comme toutes ces crises sont indiquées dans les constitutions d'Hippocrate, avec les histoires particulières

(1) Voyez le vol. 5e de la nouvelle traduction des œuvres d'Hippocrate, avec le texte grec en regard.

qui font suite aux 1er. et 3e. livres des Epidemiques (1), il me reste à faire connaître l'application de ces principes; car c'est la tâche que je dois remplir dans les Commentaires sur les Aphorismes, particulièrement pour la quatrième section, presqu'entièrement consacrée aux fièvres : voilà les principes qu'il ne m'est permis ni possible de passer sous silence, sans renoncer à l'exposition de la doctrine d'Hippocrate, telle que ce prince des médecins l'a fondée dans ses immortels écrits.

Le but essentiel a donc été d'éviter des discussions oiseuses, pour ne citer que des faits exacts. C'est ainsi, a dit Barthès dans son Mémoire sur les fluxions (Société médicale d'émulation), « Que les » plus célèbres commentateurs d'Hippo- » crate, tels que Duret, Baillou, Prosper » Martian, ont bien vu que la meilleure » manière d'éclaircir et de commenter » Hippocrate, est d'en expliquer les textes » difficiles, en les rapportant uniquement

(1) Voyez le 4e vol. de la traduction des œuvres d'Hippocrate.

» aux faits observés ». Nous ferons les objections suivantes relativement à la théorie du Solidisme : A l'égard de l'excitabilité, ou incitabilité, ou irritation de laquelle ont fait si grand bruit de nos jours, soit également ceux qui la préconisent, soit leurs antagonistes, dans quel système des organes du corps humain devrions-nous la placer sans aucune influence des humeurs ? A cette interrogation nous laisserons l'honneur de la réponse à ces physiciens qui en savent calculer tous les degrés, les moindres modifications ; qui savent en distinguer l'action et la réaction réciproque, simultanée ou alternative, et l'expression des solides même du corps vivant, qui vit précisément par les stimulus, et l'excitabilité qu'ils ont appris à mesurer dans les phases de sa collection et de sa dissipation. »

Il faut abandonner la discussion pour répondre aux adversaires d'Hippocrate. J'ai rapporté dans mes Commentaires les faits cités par les auteurs modernes les plus connus, qui partagent avec moi la tâche de commentateur. MM. Portal,

Pinel, Hallé, Chaussier, Alibert, Royer-Collard, Corvisart, Pariset, Husson, Broussais, Fournier, Landré-Beauvais, et d'autres médecins que je citerai successivement avec les plus célèbres chirurgiens de notre époque, particulièrement dans les commentaires sur la cinquième section, seront sans doute satisfaits de reconnaître le père de la médecine pour leur guide, et de voir confirmer, par sa sagesse, leurs observations (1); car, pour le dire sommairement avec les rédacteurs des Mémoires de la Société médicale d'émulation, « nous sommes dispensés d'entrer dans ce labyrinthe de systèmes nouveaux, dans ces guêpiers, bien contents d'admirer ceux qui en sortent exempts de piqûres. »

Nous sommes enfin parvenus à ouvrir la carrière qui consiste à démontrer quelle est la source des différences des tempéramens, des maladies, par rapport aux saisons, aux climats, aux âges, au

(1) J'ai cité souvent Cabanis dans le premier volume des Commentaires pour les trois premières sections.

régime de vie, à l'exemple d'Hippocrate qui en a le premier tracé les tableaux dans ses Epidémiques, ses Pronostics, le traité des Airs, des Eaux et des Lieux, le régime dans les maladies aiguës. Pour ce qui me concerne personnellement, j'ai dû d'abord terminer ces traductions, afin de citer juste, d'après le grec, les passages d'Hippocrate qui confirment sa doctrine. C'est ce motif qui m'a engagé à donner seulement en 1820 la suite de la nouvelle traduction des Aphorismes, dont le premier volume a été mis au jour en 1817.

PROLÉGOMÈNES.

TRAITÉ

DES HUMEURS, D'HIPPOCRATE,

TRADUIT DU GREC.

1. Les couleurs des humeurs qui ne sont pas absorbées intérieurement, sont visibles comme celles des fleurs.

2. Il faut pousser vers les lieux convenables ce qui tend à sortir, si toutefois la coction n'en est pas trop éloignée; qu'elle se fasse à l'intérieur, à l'extérieur ou autre part, en prenant toutefois les précautions convenables, soit à cause de la nouveauté des symptomes, soit à cause de la difficulté de les juger.

3. On considérera la chute des cheveux, l'inanition des viscères, la plénitude des parties inférieures, le bon état des supérieures, la dérivation vers le haut,

vers le bas, et les évacuations spontanées tant nuisibles qu'utiles.

4. On remarquera la constitution innée, le pays, les habitudes, l'âge, la saison, la nature de la maladie, son état d'accroissement et de rémission, qu'elle se termine ou non.

5. Il faut aussi être attentif aux remèdes, à la purgation, aux évacuations, à la déviation et au transport des humeurs vers la tête ou sur quelque autre lieu déclive, où il y a surtout tendance naturelle.

6. Agissez par la révulsion en bas pour alléger les parties supérieures, en haut pour les inférieures, soit qu'il faille ici dessécher, là humecter et adoucir; mais faites en sorte que les humeurs une fois sorties ne rentrent pas : desséchez la source qui les fournit.

7. Observez aussi avec soin les troubles d'entrailles; employez les injections, les onctions ou les médicamens selon le besoin, afin que ce qui est déposé vers le siége, soit attiré au dehors, soit qu'il s'agisse d'un ulcère, soit de quelque humeur concrète, de pustule, de vents, d'alimens,

de vers, de chaleur ou de toute autre affection.

8. Ayez égard à ce qui se termine de soi-même, comme les petites élévations ou pustules produites par la chaleur; remarquez ce qui est favorable et nuisible, la forme des tumeurs, leur élévation, leur affaissement, le sommeil, l'insomnie; sachez ensuite ce qu'il faut faire pour prévenir ou empêcher le mal.

9. Rendez-vous familière la doctrine sur le vomissement, sur la purgation par les selles, par les crachats, par le mucus des narines, l'évacuation menstruelle.

10. Faites attention à la toux, aux renvois, au hoquet, aux vents, à l'urine, à l'éternuement, aux larmes, à la démangeaison, aux excoriations, au contact, à la soif, à la faim, aux songes, à l'aptitude ou l'inaptitude au travail, soit de l'esprit, soit du corps, à la netteté des idées, à la parole, au silence.

11. Observez les évacuations qui ont lieu par le haut avec des tranchées, et les déjections grasses de bile pure, écumeuses, chaudes, âcres, vertes, de diverses cou-

leurs, qui entraînent comme des raclures; ou sanglantes, non accompagnées de vents, avec coction ou crudité, ou entièrement sèches.

12. Quelle que soit leur nature, sachez si on les supporte facilement, afin dans le cas contraire d'y remédier avant d'attendre le danger.

13. Il est également nécessaire de connaître ce qui doit ou ne doit pas être arrêté; ainsi, avant tout, il faut considérer la coction, la dérivation vers le bas, la fluctuation vers le haut, et la déviation du côté de l'utérus.

14. Remarquez aussi la turgescence des humeurs, l'inanition, le chaud, le froid, tant intérieur qu'extérieur, et si ces signes persistent ou ne persistent pas.

15. Lorsqu'il y a des coliques au-dessous de l'ombilic, les douleurs sont lentes et supportables, et très-vives dans le cas contraire.

15. Les déjections, quelle que soit leur nature ou leur siége, sont-elles sans écume, avec des signes de coction ou de crudité, accompagnées de froid ou

de chaleur ; fétides, sèches ou humides, ou d'une odeur insupportable ; la soif, qui n'avait d'abord point paru, survient-elle sans ardeur excessive, ni sans aucune cause apparente ? Observez aussi l'urine et l'humidité des narines.

17. Le malade jette-t-il ses membres çà et là ? a-t-il la respiration brûlante, inégale, troublée ? quel est l'état des hypocondres et des extrémités ? Examinez le changement de couleur, le pouls, le froid, les soubresauts, la sécheresse de la peau, la rigidité des nerfs, des articulations, l'altération de la voix. Le malade a-t-il un air volontaire, ou l'esprit aliéné ? quel est l'état des ongles et des poils ? supporte-t-il facilement son mal ? la marche en est-elle régulière ? Ce sont tous ces signes qu'il faut bien étudier.

18. Quelle est l'odeur de la peau et de la bouche, des déjections, des vents, des urines, des sueurs, des ulcères, des excrémens, de la salive, des larmes, du mucus des narines ? La peau a-t-elle une acrimonie saline, ou les larmes, la salive, ou les autres humeurs ? de toutes choses pa-

reilles on peut tirer des inductions favorables ou opposées à la nature du mal.

19. Le malade, quand il a des songes, se rappelle-t-il ce qu'il a vu, et même ce qu'il croit avoir fait pendant son sommeil? a-t-il l'ouie fine? se laisse-t-il persuader facilement? le plus grand nombre des symptomes et les plus forts l'emportent-ils sur les autres pour la guérison? Remarquez en outre si ceux qui souffrent, jouissent de tous de leurs sens; s'ils sont indifférens aux odeurs, aux discours, aux vêtemens, et à tout ce qui se présente.

20. Ces signes, quand ils ont lieu naturellement, sont avantageux; ils indiquent que l'on supporte bien le mal, et les crises: ayez égard à cet état et à bien d'autres objets, tels que les vents, les urines: celles-ci sont-elles en quantité et qualité convenables? Tout ce qui est contraire, tâchez de le détourner et de le combattre.

21. Les parties les plus voisines du mal, et qui participent aux mêmes affections, sont principalement les premières attaquées. On juge de la nature de la maladie par les premiers symptomes et aussi par les

urines, n'importe leur nature; et en faisant attention à la position du corps, au changement de couleur de la peau, a la faiblesse de la respiration et à tout ce qui a rapport au régime.

22. Informez-vous si les excrétions sont comme dans l'état naturel; savoir les selles, les urines, les menstrues, les crachats, le mucus des narines, les larmes, la sueur. Examinez la matière des tumeurs, des plaies, les exanthèmes, et toutes choses qui arrivent spontanément ou par l'art.

23. Les phénomènes qui se jugent par des crises, présentent beaucoup de ressemblance, soit qu'il y ait du mieux ou du pire, et même une tendance mortelle. Cependant vous voulez travailler à la guérison, ou détourner le mal, ou au moins faire en sorte qu'il soit supportable, et ainsi du reste.

24. Il faut donc faire l'examen de la peau, des hypocondres, des articulations, des yeux, de la bouche, de la position extérieure, des songes; car tels sont les moyens de prévoir et de juger les crises;

on en tire ainsi des inductions relatives aux dépôts qui surviendront.

25. Observez quelle sorte de soulagement procurent les alimens, les boissons, les odeurs : si le malade est recréé par la vue, par l'ouie ou par la pensée ; s'il est allégé par les sécrétions, par la chaleur, par le froid, par l'humide, par le sec, par les onctions, les linimens, les cataplasmes, les emplâtres, les épipastiques, et les épithèmes sous différentes formes extérieures et par les frictions.

26. Observez quels sont les effets des médications, du travail, de l'oisiveté, du sommeil, de l'insomnie ; si les esprits se portent en haut, en bas ; partout, ou vers un endroit particulier, soit artificiellement soit naturellement.

27. Remarquez en outre si ces changemens arrivent dans les exacerbations actuelles ou prochaines de la maladie, et avec refroidissement des pieds ou seulement au déclin.

28. Pendant les exacerbations et les accès périodiques, ne donnez point d'ali-

mens, ni ne forcez rien ; au contraire, retranchez toutes choses avant les crises.

29. Pendant et après les crises, n'excitez rien, et ne cherchez point à changer quoi que ce soit par des médicamens ou par des irritans; laissez agir la nature.

30. Purgez et poussez au dehors tout ce qui a déjà subi la coction; mais craignez d'émouvoir les crudités, ni de rien faire au commencement, à moins qu'il n'y ait turgescence; ce qui arrive rarement.

31. Pour vous diriger sûrement, poussez les humeurs vers les organes convenables.

32. Cependant n'estimez pas les évacuations d'après leur quantité, mais par leur facilité, et si le malade les supporte sans trouble.

33. S'il est besoin de beaucoup affaiblir ou même de produire la défaillance, ne balancez pas : mais ayez soin de détourner le mal ; car ici il faut dessécher, là humecter, ou attirer en sens contraire, si les forces du malade le permettent.

34. Vous pourrez conjecturer ces effets, lorsque les parties sèches deviendront

chaudes, et les humides, froides. Les évacuations alvines sont souvent opposées au mal.

35. Quand il y a des périodes réglées aux jours impairs, et que les paroxysmes sont fixés à cette constitution, les émétiques conviennent mieux ces jours-là; tandis que dans les jours pairs, il faut préférer les purgatifs. Car il est à remarquer que les évacuations spontanées, qui ont lieu de cette manière, sont utiles, à moins que les accès périodiques ne soient plus violens les jours pairs: dans ce dernier cas, purgez par haut; et par bas, au contraire, si c'est aux jours impairs. Ces exemples sont rares.

36. Les paroxysmes avec cette constitution se jugent plus difficilement; mais lorsqu'ils ont persisté déjà un certain temps, il arrive ainsi qu'ils se prolongent jusqu'au treizième ou au quatorzième jour, durant lesquels on purge par bas, le treizième, et par haut, le quatorzième; ce qui conduit à la crise pour le vingtième.

37. Outre les évacuations qui se font naturellement par bas, il faut purger

beaucoup par les selles, non immédiatement après la crise, mais quelque temps après.

38. Dans les maladies aiguës, on doit rarement purger beaucoup, particulièrement ceux qui ont le corps comme brisé.

39. Ceux qui, en général dans les fièvres, ont des abcès aux articulations et surtout aux environs des mâchoires, éprouvent des douleurs dans quelque partie, principalement vers les organes supérieurs.

40. Si la maladie est lente et qu'elle ait une tendance vers les parties inférieures, les dépôts s'y fixeront, surtout si la chaleur des pieds est très-grande : au contraire, le refroidissement indique que le mal se porte en haut.

41. Ceux qui, dans la convalescence, éprouvent des douleurs aux pieds ou aux mains, sont sujets à ce qu'il s'y forme des abcès; mais si déjà il y avait quelque partie souffrante, elle deviendra le siége de l'abcès. Cela est arrivé ainsi dans les toux et les esquinancies qui régnaient à Périnthe; car les toux finissent par des abcès aussi bien que les fièvres. Il en ar-

rive autant à ceux dont le corps se fond, ou qui sont consumés de travaux d'esprit.

42. A l'égard des humeurs, il faut connaître dans quelle saison elles deviennent effervescentes, et les maladies qu'elles produisent; avoir égard aux symptomes particuliers, et savoir à quelle maladie on est plus naturellement disposé; ainsi, par exemple, ceux dont la rate est sujette à se gonfler, ont une couleur plus dépravée et sont desséchés : on peut ainsi s'exercer sur les autres signes analogues.

43. On doit s'arrêter aussi aux effets de l'intempérance dans le boire et le manger, aux excès du sommeil, des veilles, à certaines passions, comme celle du jeu de dés, ou des arts cultivés par plaisir ou par nécessité, soit qu'il y ait continuité ou non continuité de travail, ou même un changement d'occupation.

44. Connaissez aussi l'empire des habitudes morales; sachez quels sont les effets du travail d'esprit, des profondes recherches, des méditations, de la vue, des discours, ou de tout autre sujet; comme le chagrin, la colère, l'ambition, et les au-

tres affections qui exercent leur pouvoir sur l'âme ou sur le corps ; et qui agissent sur les yeux ou sur l'audition; ainsi, par exemple, une meule qui roule sur elle-même, fait grincer les dents, la vue d'un précipice, près duquel on passe, rend les jambes tremblantes ; quand on nous arrache des mains ce que nous voulons y retenir, elles tremblent; la vue fortuite d'un serpent excite la pâleur. Il en est ainsi de la crainte, de la pudeur, du plaisir, de la colère, et de tout ce que nous supportons avec peine. Chaque partie chargée de quelque fonction, obéit ainsi à l'âme : dans ces occasions, il survient des sueurs et des palpitations de cœur.

45. Les agens extérieurs ont tantôt de bons et de mauvais effets ; comme les onctions, les douches, les linimens, les cataplasmes, les ligatures de laine et autres : les parties internes sont passibles de ces applications comme des choses externes, que l'on prend intérieurement. Cela est visible par les effets que l'on ressent, si l'on couche sur un lit de laine grasse, et si l'on boit du cumin royal; combien l'odo-

rat n'en est-il pas affecté, et la tête troublée ? Il en est ainsi des discours, de la voix et des autres sensations.

46. Les mamelles, le sperme, l'utérus présentent des signes très-remarquables dans les révolutions des âges, dans les suffocations et la toux, qui se terminent quelquefois par des abcès aux testicules.

47. Comme la terre nourrit les arbres, de même le ventre sert aux animaux, à les nourrir, les rafraîchir, les échauffer : quand il est vide, le froid domine ; au contraire, lorsqu'il est rempli d'alimens, la chaleur se répand. Comme la terre bien grasse est chaude l'hiver, il en est ainsi du ventre.

48. Les arbres ont l'écorce sèche et mince, et l'intérieur sec et charnu ; sont sains, vivaces, point sujets à se pourrir : il en est de même des animaux, par exemple les tortues.

49. Dans les animaux, l'action de la vie est analogue aux âges et aux saisons ; elle ne se détériore pas, quand on use modérément des choses les meilleures.

50. Comme un vaisseau de bois neuf laisse pénétrer le liquide à travers ses fi-

bres; de même le ventre laisse passer l'aliment qu'il contient, comme un vase.

51. Quant aux maladies dont il y a plusieurs genres et espèces, on les découvre en s'informant d'abord de celles que l'on a contractées dès la naissance, ou que l'on a puisées dans le pays qu'on habite et desquelles beaucoup de personnes ont connaissance. Il en est d'autres qui proviennent de la constitution, du régime, des lieux et des saisons.

52. Les pays mal situés par rapport aux saisons, engendrent des maladies analogues à la constitution de l'atmosphère : ainsi, par exemple, des changemens de froid et de chaud se succédant le même jour, produisent des maladies automnales; et ainsi du reste dans les autres saisons.

53. Il y a des maladies qui proviennent d'émanations bourbeuses ou marécageuses; d'autres de la nature même des eaux, comme la pierre et les obstructions de la rate; d'autres tirent leur origine des vents bons et mauvais.

54. Les constitutions des maladies se règlent en général sur celles des saisons,

lorsque ces dernières sont régulières, et se succèdent en temps convenable ; elles produisent des maladies qui se jugent facilement : les affections appropriées aux saisons, s'annoncent ainsi avec elles.

55. Dans les saisons, suivant que leurs changemens ont de l'égalité ou de l'inégalité, les maladies présentent les mêmes nuances; si au contraire les saisons suivent leur cours régulier et accoutumé, les maladies suivront le leur aussi ; témoin la jaunisse, qui est une maladie d'automne, où ici le froid et le chaud se succèdent. Si donc la chaleur est très-grande, les maladies sont bilieuses ; et si la bile qui est en excès, a été supprimée par le froid, l'ictère se déclare, la rate devient alors gonflée.

56. Si donc le printemps est ainsi constitué, il y surviendra des jaunisses ; car les changemens sont aussi très-subits par le caractère même de cette saison.

57. Mais lorsque l'été resemble au printemps, on voit alors survenir des sueurs dans les fièvres : celles-ci sont régulières, point trop aiguës ni trop ardentes, et la langue n'est pas très-sèche.

58. Lorsqu'au contraire le printemps resemble à l'hiver, et que le froid se prolonge beaucoup, on voit régner les maladies hivernales, savoir : les toux, les péripneumonies, les esquinancies.

59. En automne, le refroidissement de la saison est-il prématuré? les maladies qui règnent habituellement ne dominent pas, parce que la saison ne commence pas en son temps accoutumé ; elles sont anomales.

60. Les saisons sont aussi irrégulières et sujettes à de grands mouvemens critiques, comme les maladies, selon leur retard, leur arrivée précoce ou leur apparition subite. En général, les saisons sont arrêtées à des périodes fixes, à peu près comme les maladies. Ainsi, il faut ne pas manquer de bien apprécier l'état suivant lequel on est naturellement disposé au retour des saisons.

61. Les vents du midi troublent la vue et l'ouie, appesantissent la tête, produisent l'inertie et la lenteur des mouvemens; lorsqu'ils dominent, on éprouve ces effets particulièrement dans les maladies ; les

plaies et les ulcères sont baignés d'humidité, surtout ceux de la bouche, des parties génitales et autres.

62. Avec les vents du nord, on éprouve des toux, des maux de gorge, des difficultés de garde-robe et d'uriner, des frissons, des douleurs de côté et de poitrine : lorsqu'ils dominent, on doit surtout s'attendre à ces affections. Si les vents du nord persistent, les fièvres succèdent alors à la sécheresse ; elles viennent aussi en grand nombre à la suite des pluies et après les diverses constitutions de l'atmosphère, suivant la disposition relative à la saison précédente, et à l'action des humeurs qui dominent.

63. Il y a des sécheresses avec les vents de midi et de nord. Cependant ils diffèrent à bien des égards ; ils diffèrent aussi beaucoup relativement à la saison et aux contrées situées différemment ; ainsi l'été engendre la bile ; le printemps est plus favorable au sang ; ainsi des autres saisons.

64. Les changemens de saison produisent des maladies, surtout les plus grandes variations ; il en est ainsi des autres.

65. Les mutations d'une saison à l'autre se font quelquefois insensiblement : ces saisons sont alors les plus salubres. Il en est de même pour le régime, pour le froid, pour le chaud ; ils doivent se suivre lentement, comme les âges dans le cours de la vie.

66. Les tempéramens sont bien ou mal constitués en été et en hiver ; et se trouvent plus ou moins bien de ces deux saisons. Il en est ainsi des pays, des âges, du régime, des constitutions des maladies, que l'on supporte plus ou moins facilement.

67. Les âges s'accordent avec les saisons, les lieux, le régime de vie, et avec la constitution des maladies. Certaines saisons demandent un régime particulier, des alimens et des boissons appropriés; par exemple, l'hiver saison de repos, veut des alimens sains et de facile digestion. Ceci est important. L'automne, saison de fatigue et de travaux assidus au soleil, exige des boissons abondantes, des alimens variés, du vin et des fruits.

68. Comme il est possible, d'après les saisons, de prévoir les maladies qui régne-

ront, de même d'après ces dernières, on peut prédire les sécheresses et les vents soit de nord, soit de midi. Celui qui sera bien au fait de ces observations, pourra d'avance confirmer ses conjectures ; ainsi, par exemple, il y a certaines dartres ou lèpres et des douleurs aux articulations, qui précèdent les pluies ; il survient des démangeaisons, et ainsi du reste.

69. Il y a des pluies qui tombent pendant trois jours, ou un jour, ou qui suivent d'autres périodes ; certains vents règnent durant plusieurs jours, d'autres soufflent dans des directions opposées : certains durent peu ; d'autres sont périodiques ; ils ont beaucoup d'analogie avec les constitutions des saisons, mais sont d'une moindre durée.

70. Si l'année continue en majeure partie, suivant la constitution qui a prédominé, il faut s'attendre à voir régner les mêmes maladies : or, plus elles seront fortes et grandes, plus elles deviendront communes, et plus de temps elles dureront.

71. L'humidité succédant à une extrême sécheresse, peut faire prédire des

hydropisies, dès que les premières pluies surviendront ; et même des signes assez faibles les annoncent dans les changemens de vents. On peut ainsi en conclure quelles doivent être les maladies qui régneront en vertu de l'humidité occasionnée par les pluies ou par les vents. Il faut s'informer si on a déjà observé qu'à tel hiver doit succéder tel printemps, ou tel été.

72. La couleur de la peau n'est constante ni dans les saisons, ni avec les vents de nord ou de midi, ni dans les âges, ni chez les mêmes individus; car personne n'est coloré de même. Il faut donc à cet égard considérer les causes actuelles et déterminantes qui font connaître les divers changemens que le corps éprouve, et observer que les âges mêmes retiennent quelque chose des saisons, quant à la couleur et aux espèces particulières des maladies.

73. Ceux qui ont des hémorroïdes ne sont point sujets à la pleurésie, ni à la péripneumonie, ni aux ulcères phagédéniques, ni aux furoncles, ni aux pustules nommées therminthes; peut-être encore seront-ils exempts de la lèpre et des alphes,

74. Ceux qui ont été guéris intempestivement des hémorroïdes, peu de temps après ont été atteints de ces maux, qui se sont terminés d'une manière funeste. Il en est ainsi des autres dépôts : comme les fistules qui délivrent d'autres maux, ce qui survient procure la guérison ; et s'il existe auparavant quelque dommage, c'est un préservatif. Il résulte de certains maux qui ont leur origine commune, qu'ils sont un obstacle à ceux qui s'y joindraient. Les parties que l'on craint de voir affectées, sont ainsi préservées par la douleur, par le travail de la maladie, et par d'autres parties en souffrance, ou par toute autre cause.

75. En outre, diverses parties communiquent entr'elles, non plus seulement par le mouvement du sang, mais encore par la tendance sympathique des humeurs: il survient ainsi des expectorations fort différentes. Il y a donc des cas où il est nécessaire de tirer du sang; et il y en a d'autres, où, comme on vient de le remarquer, il ne faut pas saigner. On doit ainsi avoir égard à la saison, à la douleur de côté, et à la présence de la bile.

76. Les parotides, qui surviennent vers le temps des crises, si elles ne suppurent pas, et disparaissent promptement, elles annoncent le retour du mal, qui se juge à raison de cette nouvelle récidive : alors ces tumeurs se gonflent de rechef, et persistent après les rechutes même de la fièvre dont elles suivent les périodes.

77. Les sujets chez lesquels il y a espoir qu'il leur surviendra des dépôts aux articulations et qui rendent une urine épaisse et blanche, telle que l'eut Archigène, et telle qu'elle paraît dans les fièvres accompagnées de lassitudes pénibles, sont préservés de la suppuration. Mais si auparavant il se déclare une hémorragie du nez très-abondante, ils sont délivrés entièrement des dépôts.

78. Un homme, sujet à une affection goutteuse, fut pris de douleurs d'entrailles au côté droit : il paraissait alors être plus tranquille; mais, lorsqu'il eut été traité et guéri de ses douleurs, il souffrait davantage des attaques de goutte.

Fin des Prolégomènes.

PLAN GÉNÉRAL

DES COMMENTAIRES

SUR LES HUIT SECTIONS

DES

APHORISMES D'HIPPOCRATE.

Les trois premières sections renferment tous les principes applicables à la prescription du régime dans les maladies aiguës et chroniques, à raison des tempéramens, des sexes, des âges, des saisons, des climats, des pays, des lieux, des airs, des eaux, du genre de vie.

La quatrième est entièrement consacrée aux fièvres continues et intermittentes, suivant leur durée, leurs symptômes et leurs crises, telles que les sueurs, le hémorragies, les hémorroïdes, les évacua-

tions alvines ou les selles, les urines, les vomissemens, leurs accidens, savoir : les convulsions, le délire, la phrénésie, les phlegmasies locales ou générales des organes et des viscères; ainsi, Hippocrate a dû commencer immédiatement la quatrième section, par des préceptes généraux sur la grossesse, la pléthore, la bile et ses complications; les affections accidentelles, propres aux tempéramens, aux âges, aux saisons, aux climats, afin de limiter l'usage de la saignée, des vomitifs, des purgatifs, et d'éviter les accidens de ces médications intempestives.

La cinquième section traite des plaies et blessures, de leurs accidens, tels que les convulsions, le tétanos, l'érysipèle, les ulcères, le genre d'inflammation aiguë ou chronique, la suppuration, la gangrène; les phlegmasies de cause interne, telles que la pleurésie et péripneumonie, l'esquinancie, l'érysipèle, l'empyème, la vomique, la phthisie pulmonaire : les signes de guérison et les opérations par incision ou cautérisation, et des hémorroïdes.

Dans cette section, plusieurs aphorismes sont en outre consacrés à la menstruation, et à la génération, pour les hommes et pour les femmes.

La sixième a spécialement trait aux affections chroniques : la lienterie et la diarrhée, la dysenterie, les hydropisies, l'apoplexie, la paralysie ; leurs phénomènes, leurs crises, les moyens de guérison ; la ponction ou paracentèse et la cautérisation ; la goutte, le rhumatisme.

Dans la septième, les symptômes les plus remarquables, précédemment indiqués, sont récapitulés avec la plus grande précision, d'après les principaux ouvrages d'Hippocrate.

Enfin, la huitième est composée des caractères généraux, qui annoncent la fin de l'homme, sa décomposition prochaine, de manière qu'il ne reste plus aucun doute sur sa mort.

Ce qu'il y a de bien remarquable, les aphorismes forment un cours complet de médecine : on doit les considérer comme des sommaires ou corollaires pour l'application de la science à la pratique

de l'art médical. Afin qu'on n'élève pas le moindre doute sur ce but important, jusqu'ici non encore rempli depuis Hippocrate; il s'est agi, dans une exacte impartialité, de puiser dans les ouvrages modernes les plus connus, pour mettre en regard les théories nouvelles avec les aphorismes, dont la vérité se confirme en quelque sorte mathématiquement, par l'application même des observations des contemporains et d'Hippocrate.

En suivant ce plan, tel que je viens de l'exposer dans les quatre premières sections, il sera très-facile aux jeunes médecins de se pénétrer des vrais principes de la science; de juger même des progrès réels ou fictifs des découvertes et des théories nouvelles, dans l'art de guérir. La solution des questions les plus importantes et les plus difficiles, leur deviendra un sujet de méditations profondes, qui les empêchera d'abandonner le champ de la vérité; ils soutiendront les droits de la science par conviction, autant que par zèle

et instruction ; dès lors, les systèmes ne seront que des objets secondaires dans les études médicales, et n'en feront point les bases : car c'est ainsi que l'on cessera de marcher dans une route obscurcie par les raisonnemens les plus captieux et les plus faux, par esprit de controverse, et dans l'unique but de se faire un nom. Afin qu'on ne croie pas que ce soit une spéculation imaginée pour louer Hippocrate; je dois continuer l'application des traités créés par notre célèbre auteur, pour consolider l'édifice qu'il a fondé.

Ainsi les pronostics, les prédictions ou prorrhétics, le régime daus les maladies aiguës, le livre des airs, des eaux et des lieux; les pronostics de Cos, les épidémies seront toujours une mine féconde pour un médecin observateur, qui ne pourra se dispenser de soutenir les principes de la vraie doctrine, à fur et à mesure qu'il verra s'aggrandir devant lui, le champ des découvertes : c'est donc d'après cette marche uniforme, tracée par Hippocrate lui-même, qu'il nous reste à commenter les cinquième, sixième, septième et hui-

tième sections des sentences de ce père de la médecine.

Enfin, en adoptant toutes les sections des Aphorismes, depuis la première inclusivement jusqu'à la huitième et dernière, on étudie en quelque sorte sous les yeux du fondateur de la science; ainsi, dans les commentaires, les maladies sont classées dans un cadre nosologique, d'après un ordre naturel, notamment pour les quatre premières sections; ce tableau est plus complet peut-être que les précédens; sans système, sans hypothèse, et dégagé de tous les fastidieux raisonnemens des théories abstraites. La méthode que nous avons suivie, devait avoir pour principal objet d'expérimenter le raisonnement par la pratique; car tel a été, dès l'origine le vrai but d'Hippocrate.

Il est si peu vrai, que les Aphorismes ne soient qu'un *farrago*, c'est-à-dire, une compilation ou compulsion informe, sans aucune suite que le caprice des éditeurs ou des copistes qui auraient puisé dans les ouvrages d'Hippocrate, qu'il se-

rait absurde de mettre à la fin ce qui est au commencement : ainsi, par exemple, il faut bien prescrire d'abord le régime avant les médicamens; et ces derniers doivent eux-mêmes être indiqués par les phénomènes des maladies, et les crises qui les rendent inutiles ou dangereux; ensorte que, non seulement l'immortel auteur des aphorismes a suivi ce plan pour les trois premières sections, qui traitent du régime; mais encore, à l'égard de la quatrième, son but paraît si visiblement bien tracé, que l'importante doctrine des fièvres est sans lacune. Il n'est pas une seule sentence qui ne se rattache aux quatre-vingt-trois aphorismes, à la suite les uns des autres, comme je l'ai prouvé en citant de nombreux exemples; tandis que, je n'aurais pu interrompre leur classification pour y intercaler des observations de maladies aiguës, ayant exclusivement leur siége dans la poitrine. En effet, on ne trouvera pas un seul aphorisme, appartenant à la section quatrième, qui ait exclusivement trait à la pleurésie ou péripneumonie es-

sentielle ou primitive ; à l'érysipèle, à la squinancie, au volvulus ou passion iliaque; au coup de sang ou apoplexie, à la praralysie spontanée : toutes ces affections, dans le système d'Hippocrate, sont essentiellement très-aiguës : à la vérité, les sentences consacrées à ces phlegmasies sont incluses dans la cinquième section ; il est à peine nécessaire de puiser plus loin ce rapprochement. La plupart des maladies chroniques deviennent plus spécialement l'objet de la sixième. Il serait aussi étrange de les placer avant les maladies aiguës appartenantes à la cinquième, et aux fièvres adaptées à la quatrième, qu'il le serait de placer la septième avant la sixième; quoiqu'il soit encore fait mention des affections chroniques dont le terme est ici indéterminé, et la fin presque toujours funeste. Ainsi, la phthisie, la léthargie, l'apoplexie, la diarrhée, le diabètes, l'empyème, la vomique, les hydropisies enkistées, l'ascite, l'hydrothorax, la leucophlegmatie, les abcès internes et par conjestion, la rupture de la vomique, le sphacèle et les ulcères : voilà le tableau exact des

maladies récapitulées dans cette section.

Qu'on juge donc de l'importance que l'on doit attacher aux opinions des auteurs, qui ont prétendu compulser des pieds à la tête, le livre des aphorismes, sans laisser subsister une seule sentence dans sa véritable place. Je crois avoir prouvé particulièrement dans mes Commentaires sur la quatrième section, qu'en se fixant au sens rigoureux de chaque sentence, on peut en découvrir les rapports les plus directs et les plus éloignés. Voilà bien réellement un cours complet de médecine, qu'on ne peut se dispenser de faire professer publiquement dans nos écoles. Il me semble que système pour système, celui-ci du moins, n'est pas isolé des causes les plus naturelles des maladies; conséquemment, il est plus exact dans son ensemble, que tous ceux qui ont été imaginés depuis.

Si les aphorismes n'existaient pas, il faudrait trouver quelqu'un d'assez bien inspiré, pour pouvoir les produire et les rassembler, de manière à en former un tout uniforme. Or, si l'on ne peut nier que

les explications ne soient essentiellement applicables à la pratique médicale, puisque les observations cliniques s'y rattachent, sans nulle distinction d'auteurs; il faut bien convenir que l'impartialité la plus grande, m'a toujours guidé dans l'exposition des vrais principes de la science. Je dis donc qu'il ne s'agit pas de regarder comme de simples notes ou commentaires, les chapitres qui font suite aux Aphorismes d'Hippocrate, et qu'il serait impardonnable de n'y pas reconnaître un cours complet de médecine clinique. (1)

Versiculos feci.

---

(1) J'avais d'abord pensé que les trois premières sections des aphorismes, appartenaient seulement à notre auteur; mais, le tableau analytique des maladies successivement indiquées dans le même ouvrage, me semble plus complet, et plus rapproché du vrai but de la médecine, c'est pourquoi je continuerai sur le même plan, les commentaires applicables aux autres sections.

COMMENTAIRES

SUR

LES APHORISMES

D'HIPPOCRATE.

SECTION QUATRIÈME.

APHORISME PREMIER.

Purgez les femmes grosses, s'il y a turgescence depuis le quatrième mois jusqu'au septième; plus rarement à cette dernière époque : craignez pour le fœtus plus petit ou plus grand.

On ne doit pas craindre autant la turgescence (1), qui, dans les premiers mois de la grossesse, exigerait un vomitif ou un purga-

(1) Aph. 2 et 23, sect. première. Voyez les commentaires sur les trois premières sections des Aphorismes, 1er. vol. in-12, 1817.

tif, que la pléthore occasionnée par le sang, surtout à l'égard des femmes dont les règles sont très-abondantes; les vaisseaux de l'utérus commençant à se développer au moment de l'imprégnation, communiquent les élémens de la nutrition au placenta, qui se lie tellement pour l'existence de l'embryon à l'action de l'utérus, que la gestation doit être considérée comme un travail propre à cet organe. Le cordon ombilical, par ses radicules implantées dans le placenta qui s'abouche avec les vaisseaux de l'utérus, reçoit plus de sang à mesure que l'organisation du fœtus se développe dans le sein de la mère. Les injections qui, de l'artère hypogastrique, refluent dans les vaisseaux de l'utérus, et de ceux-ci dans le placenta, ne laissent aucun doute sur le danger des hémorragies utérines pendant la grossesse, surtout avant le quatriéme mois où la pléthore sanguine est plus à craindre à cause de la suppression des règles, et après le septième, où l'irritabilité de la matrice est plus grande; d'où il résulte qu'au commencement et à la fin de la grossesse, la saignée et les purgations ne sont pas sans danger. Mais depuis le quatrième mois jusqu'au septième (quoique la saignée soit souvent nécessaire à cause de la pléthore), néanmoins,

les secousses du vomissement par les purgatifs et l'irritation du canal intestinal, ne présentent pas le même danger pour le fœtus, parce que son existence s'affermit à proportion qu'il s'approprie la quantité du fluide circulatoire nécessaire à son développement, et parce que l'utérus reçoit proportionnellement l'organisation d'où dépend la durée de la nutrition du fœtus. Mais, soit avant le troisième mois, soit après le septième, la saignée est quelquefois si nécessaire, dans le cas de pléthore, qu'on a vu des vomissemens de sang par rupture du cœur et des gros vaisseaux, des anévrismes produits par la même cause, des palpitations suivies de défaillances mortelles. L'hématèmèse, l'hémoptysie, les hémorroïdes, le saignement de néz, l'hématurie, et l'hémorragie utérine, sont à craindre, sur-tout avec un régime très succulent, des liqueurs fortes, des exercices intempestifs et violens, des passions très-ardentes, comme la colère qui force le sang à se porter aux parties supérieures et à la tête : c'est ainsi qu'il survient des apoplexies foudroyantes, que l'on aurait pu prévenir par la saignée du bras.

Mais les dégoûts, les nausées, les vomissemens, les indigestions, la pesanteur de la région épigastrique, les murmures d'intes-

tins, les douleurs lombaires, qui annoncent la nécessité de la purgation chez les femmes enceintes, sont souvent occasionnées par la pléthore sanguine. Le vrai moyen de faire cesser ces accidens est de détruire la cause. En vain vous donnerez l'émétique, les délayans, les amers, les toniques, les fortifians et les purgatifs; à moins que la saignée du bras n'ait précédé leur usage, il vous sera impossible d'en obtenir du soulagement : voilà pourquoi je n'ai pas cru devoir séparer ici l'indication de la saignée, relativement à l'emploi des purgatifs. Les signes annoncés dans l'aphorisme 18e de cette section feront donner la préférence à la purgation par haut ou par bas, suivant que les douleurs seront situées au-dessus ou au-dessous du diaphragme; il est néanmoins toujours prudent de commencer par les délayans et relâchans, lorsque les indications exprimées dans les aphorismes 17 et 20 de cette section apparaissent, surtout dans les maladies aiguës; on aura alors recours aux vomitifs et aux purgatifs, en se conformant ainsi aux précautions d'usage. Quelquefois les nausées et les vomissemens sont des symptomes nerveux chez les femmes très-sensibles; et ces accidens, qui ont lieu depuis le commencement jusqu'à la fin de la gros-

sesse, ne peuvent se calmer, ni par les saignées, ni par les vomitifs et les purgatifs; tandis qu'au contraire, les bains, les relâchans, les calmans, les anti-spasmodiques, les opiacés, les mucilagineux, le camphre, l'assa-fœtida, l'opium, la liqueur d'Hoffmann, le laudanum liquide de Sydenham, à la dose de quelques gouttes; l'eau de fleur d'orange, les eaux distillées de menthe, de mélisse, de tilleul, et autres, avec des boissons appropriées, sont les meilleurs moyens de remédier aux coliques nerveuses, hystériques ou sympathiques, qui tourmentent les femmes pendant leur grossesse. Au reste, il est facile de concevoir les craintes qu'Hippocrate paraissait avoir sur l'usage des purgatifs pour les femmes enceintes, peut-être parce qu'il n'employait que des remèdes violens, ou mieux encore parce qu'il habitait un pays chaud, où les fausses couches devaient être beaucoup plus fréquentes que dans les climats froids; mais d'ailleurs il est prouvé que des vomissemens opiniâtres et des flux de ventre excessifs, même des pertes de sang et des saignées très-fréquentes, dans certaines grossesses, n'ont quelquefois pas empêché le fœtus de parvenir à son terme.

APHORISME II.

En toute purgation, il est utile d'évacuer les humeurs qui devaient sortir spontanément, et de supprimer celles qui sont contraires.

Il faut bien se garder de croire que le dégoût sans fièvre, pendant la grossesse, permette au médecin de purger les femmes toutes les fois qu'il considère cette seule indication ; car l'état d'une femme grosse qui est toute occupée à nourrir et à mener le fœtus à sa maturité est bien différent de la diathèse humorale. Si l'on remarque de temps à autre le mouvement de quelque humeur, qui cause un trouble intérieur et gêne le développement des fonctions digestives, cet orgasme ne doit pas toujours inviter à la purgation, parce que si la saignée calme aisément les accidens, la purgation contribue au contraire souvent à les exciter et à les augmenter ; c'est pourquoi nous condamnons ici les purgatifs de précaution, dès qu'ils ne sont pas indiqués par les signes rapportés dans les aphorismes 17e et 20e de cette section.

Il faut toujours imiter la nature en tout ce qu'elle fait utilement ; ainsi, par exemple, les médicamens purgatifs que l'on emploie , doivent varier à raison du degré ou de la force des maladies , de la constitution et des dispositions individuelles : sans ces précautions, non-seulement , ils ne produisent pas le bon effet que l'on attend de la purgation ; mais encore il en résulte des accidens graves , par exemple, la superpurgation et les fausses couches chez les femmes enceintes. Le médecin doit donc remplir deux sortes d'indications , l'une qui précède la purgation , et l'autre qui la suit : la première est relative à l'évacuation des humeurs viciées ou superflues; la seconde concerne la diminution des accidens occasionnés par l'irritation , en conséquence de la présence et de l'acrimonie des humeurs.

Il est même quelquefois nécessaire de modérer les évacuations qui ont lieu par les seuls efforts de la nature, comme dans le coléra spontané et les vomissemens produits par l'iléus, qui accompagnent quelques espèces de fièvres. En effet, si on n'y apporte un prompt remède, il en résulte que les malades sont souvent dangereusement affectés, et qu'ils éprouvent même des accidens mortels, dont la durée provient de la purgation, soit accidentelle

soit symptomatique, en raison de la maladie ou de l'action des médicamens. Consultez les commentaires (1) 2, 23, 24 et 25 sur la première section.

APHORISME III.

Si la purgation est telle qu'elle doit être, c'est un bien; elle est alors supportée facilement, sinon avec peine.

Il s'est agi dans le précédent aphorisme, des évacuations procurées par l'art; maintenant voyons quels sont les signes auxquels on reconnaît leur utilité? Il faut d'abord qu'elles soient naturelles, c'est-à-dire, proportionnées aux forces du sujet et à la nature de la maladie; mais la preuve invariable que l'on tire de leur nécessité, est le mieux sensible qui paraît immédiatement après les évacuations. Considérons pour un moment le vomissement et le flux de ventre des femmes grosses : ces réplétions sont-elles critiques ou salutaires, ou produites par une cause

(1) 1er. vol. in-12, Paris, 1817.

humorale ? En un mot, sont-elles nécessaires ? car quelle que soit leur origine, si les suites n'en peuvent être que nuisibles, peu importe les évacuations, leur quantité ou leurs qualités. Le seul signe invariable auquel on puisse reconnaître leur utilité, c'est lorsqu'elles ne fatiguent point les malades.

Le vomissement idiopathique vient-il de l'embarras gastrique ? le flux de ventre est-il causé par l'embarras intestinal ? cela est visible chez les femmes grosses qui ont habituellement les digestions languissantes, la langue chargée, la bouche amère ou pâteuse ; de plus, il y a céphalalgie susorbitaire. On peut donner les vomitifs légers avec précaution ; tels que l'ipécacuanha, l'émétique *fracta dosi* ; les légers laxatifs, comme les tamarins, la manne, le séné, la crême de tartre, la magnésie, les sirops purgatifs : une infusion amère et un régime sobre suffisent ensuite pour rétablir le ton de l'estomac.

S'il y a des coliques, elles réclament à peu près les mêmes moyens, à l'exception des vomitifs : les huileux, les mucilagineux, les opiacés, les bains et demi-bains, les lavemens, sont ici préférables.

Mais le vomissement peut être pléthorique, de même que le flux de ventre ; ou il peut

provenir d'un état nerveux et sympathique. Le pléthorique s'observe le plus souvent du troisième au quatrième mois de la grossesse; il attaque particulièrement les femmes fortement constituées et abondamment réglées : le pouls est fort et plein, le visage coloré; point de signes d'embarras gastrique. Traitetement : saignée générale, sangsues sur la région de l'estomac, régime végétal, promenades fréquentes, diète, boissons délayantes ou acidules : voilà les bases du traitement antiphlogistique.

Le vomissement nerveux sympathique ou symptomatique, a lieu ordinairement au commencement de la grossesse, chez les femmes faibles, maigres, douées d'une constitution irritable, ayant une mauvaise couleur de la peau ou du visage; il n'a été précédé d'aucuns symptomes qui annoncent une altération des fonctions des voies digestives. La femme ne rejète que les alimens qu'elle a pris; rarement des matières bilieuses. Il en est de même du flux de ventre, qui peut passer pour un bénéfice de nature : on se borne alors à prescrire un léger vomitif, ou au moins une légère médecine avec la manne ou l'eau de Sedlitz. Si cet état de lan-

gueur dure depuis quelque temps, les antispasmodiques, les toniques, les gouttes anodines d'Hoffmann, le laudanum liquide de Sydenham, les amers, l'exercice pris en plein air, et de bons alimens, sont alors indiqués.

Le vomissement peut dépendre de l'influence sympathique de l'utérus, relativement à l'estomac. Il est des femmes qui ne vomissent que le matin en se levant, d'autres seulement après le repas : on a vu, non sans étonnement, des femmes qui, pendant toute leur grossesse, avaient été tourmentées de ces secousses convulsives, ne point maigrir et arriver au terme de la gestation sans être très-fatiguées, et suffire à la nutrition du fœtus. Cependant, lorsque le vomissement est violent et continu, ou si le flux de ventre se renouvelle souvent, l'on doit craindre la fausse couche. Les personnes qui y sont prédisposées, sont très-nerveuses ou sanguines, et abondamment réglées hors l'état de gestation; mais plus ordinairement la menstruation était difficile : alors la grossesse ne fait que développer ces dispositions.

Enfin la dysenterie est quelquefois utile aux femmes grosses très-pléthoriques. Ces distinctions qui forment la base d'un traitement

méthodique, méritaient d'être citées ici, pour faire apprécier l'utilité des évacuations ou leurs effets nuisibles.

APHORISME IV.

L'été, préférez les vomitifs ; l'hiver, les purgatifs.

L'ART ne fait qu'imiter la nature : les sujets qui abondent en sécrétions visqueuses, éprouvent des vomissemens fréquens, surtout en hiver ; ils ont des toux, des catarrhes, des rhumes opiniâtres, des maux de gorge, des squinancies que l'on guérit facilement par les vomitifs ; la coqueluche, chez les enfans, en est un exemple bien remarquable. Je suppose toujours qu'il n'y a aucune phlegmasie, bien caractérisée ; car alors la saignée ou au moins les sangsues, d'ailleurs bien préférables aux vomitifs, seraient indispensables. Toujours est-il vrai, que les humeurs ont une tendance plus marquée en hiver, vers les parties supérieures ; pour cette raison, on devrait donner la préférence aux vomitifs sur les purgatifs, si la pléthore sanguine ne s'y

opposait chez les sujets qui ont la poitrine faible ou qui sont disposés à l'apoplexie.

En été, les flux de ventre bilieux sont reconnaissables à la nature des déjections, qui n'ont point le même caractère en hiver, à moins que des causes particulières ne viennent à développer et à exciter une plus grande sécrétion de la bile.

Dans l'été de 1792, il régna à Nancy des ophthalmies bilieuses, des dysenteries et des fièvres tierces, qu'on ne put faire cesser autrement que par les vomitifs. J'ai fait cette remarque un grand nombre de fois, surtout chez les sujets attaqués d'ophthalmie, auxquels j'avais prescrit l'usage des colyres adoucissans et résolutifs, les sangsues aux tempes et les doux laxatifs. J'ai vu une dysenterie devenir épidémique, ainsi que des ophthalmies que l'on faisait cesser assez promptement par l'ipécacuanha, ou par l'émétique; mais dès qu'on avait négligé ce moyen, la maladie était opiniâtre; une chassie blanche ou jaunâtre, coulait abondamment des yeux, les selles dysentériques étaient chargées de glaires, ou de matières comme des raclures et sanglantes.

L'émétique, d'abord à la dose de deux grains dans un verre d'eau, ou le même

médicament administré *fracta dosi*; quinze ou vingt grains d'ipécacuanha dans l'eau de camomille; les acides et l'eau de riz guérissaient les malades. Si au contraire on débutait aussitôt par les purgatifs, le mal empirait et devenait en quelque sorte plus opiniâtre; mais vers l'automne, ces indispositions assez graves cessèrent totalement. La préférence que l'on doit donner en été aux vomitifs sur les purgatifs, est encore moins relative au tempérament qu'à la saison, et il est vrai de dire que l'expérience s'accorde parfaitement sur ce point avec la doctrine d'Hippocrate. Le traitement des fièvres tierces est trop connu pour nous y arrêter ici.

APHORISME V.

Les purgations sont pénibles depuis le lever de la Canicule, jusqu'à son déclin.

Cette sentence est en quelque sorte le corollaire du commentaire précédent, avec cette différence, que les purgatifs dont on se trouve bien en général l'été, quand on y est

habitué, ne peuvent être que dangereux pendant les jours caniculaires.

« On appelle ainsi les jours les plus chauds de l'année, près le solstice d'été, et qui s'étendent du 24 juillet jusqu'au 23 août : à cette époque, la constellation méridionale, nommée par Ptolemée *le Grand-Chien*, voisine d'Orion, de Régulus, de Procion ou du Petit-Chien, et ensuite d'Arcturus ou du Bouvier, se lève avec le Soleil. Elle est surtout remarquable par la plus brillante des étoiles fixes, nommée *Syrius*: le coucher de cette étoile a lieu en hiver. Hippocrate remarque dans le Traité des purgatifs et celui des airs, des eaux et des lieux (1), qu'il ne faut ni brûler, ni inciser les parties voisines du ventre, au lever de la Canicule ; ensuite à celui d'Arcturus et au coucher des Pléïades ; qu'à ces époques, les maladies éprouvent des crises ; que les unes cessent, les autres deviennent mortelles, ou se changent en affections d'espèces différentes ; il veut aussi qu'on s'abstienne des purgatifs pendant les cinquante jours qui suivent le lever de la Canicule.

« Il ne faut pas croire que ce grand homme soit tombé dans les erreurs de l'astrologie ;

(1) 5e. vol. de la traduct. des œuv. d'Hippocrate.

mais il désignait par le lever de ces astres, les diverses époques de l'année et les modifications de chaleur, de froid, de sécheresse, d'humidité qui en résultent. Ainsi le lever des Pléïades était le commencement de l'été, et leur coucher celui de l'hiver. Le lever d'Arcturus précédait de quelques jours l'équinoxe d'automne. Procion, Régulus annonçaient à leur apparition les ardeurs de l'été. Aussi Aristote remarque (sect. 1, probl. 3 et sect. XXVII, probl. 12), qu'il s'élevait régulièrement en Grèce, un vent chaud du midi, avec la Canicule, et qu'il s'opérait toujours quelque grand mouvement atmosphérique aux époques de son lever et de son coucher (météorol. l. II, c. V.) C'est pourquoi les constitutions humaines en éprouvaient des altérations remarquables : c'est ainsi, dit-il, que les vents étésiens ou de nord-ouest soufflent après la Canicule. Selon Galien (*de puer. epilep.* tom. IV. pag. 31, Edit. Charter.), la Canicule comprenait les vingt jours qui précèdent et les vingt jours qui suivent le lever de cette constellation. Sous un climat ardent comme celui de l'Orient et de la Grèce, ces remarques ne sont pas inutiles à faire pour la santé ; et quoique nos contrées,

plus froides ou d'une température plus variable, n'éprouvent pas des effets aussi vifs de la chaleur de l'été, celle-ci est pourtant à considérer : alors elle tend à rapprocher nos constitutions de celle des habitans de la Zône-Torride ; augmente la turgescence des humeurs, et détermine plusieurs maladies aiguës, nerveuses ou putrides : il faut donc s'abstenir de tout ce qui peut accroître l'orgasme de l'économie animale pendant le temps des plus grandes chaleurs (1). Citons un exemple :

« A Amiens, en 1819, l'ardeur de la Canicule qui dure du 25 juillet au 23 août, a été assez vive jusqu'au 2 août, où pendant six jours la température s'est trouvée beaucoup refroidie par les pluies d'orage très-abondantes; ce qui a fait défendre les bains, que la sécheresse d'auparavant commandait. Les fièvres bilieuses rémittentes, les complications putrides ont été fréquentes ; il y a eu beaucoup d'éruptions cutanées ; du 10 au 28, le Ciel a été le plus constamment beau, la sérénité n'a été passagèrement troublée que par des brumes, surtout le matin. Chaleur diurne souvent acca-

(1) Dictionnaire des Sciences Médicales, tom. 4e, article de M. Virey.

blante ; le thermomètre de Réaumur a marqué 27° ; la constitution bilieuse ou gastrique a régné dans toute sa force.

« En résumé, l'été de 1819, ayant été généralement très-chaud et plus sec qu'humide, nous avons eu occasion d'observer l'influence de la température sur la constitution médicale, et nous avons presque partout remarqué que la diathèse bilieuse prédominait dans toutes nos lésions organiques. Les maladies les plus fréquentes ont été des saburres de l'estomac. »

« Des évacuations par haut et par bas, de nature bilieuse, la fièvre bilieuse chez les sujets forts : celle-ci s'est terminée promptement et critiquement par sueur, saignement de nez, diarrhée. Elle s'est compliquée de putridité dans les lieux élevés, de malignité dans les vallées humides ; quelquefois d'intermittente, chez les individus faibles, elle s'est montrée rémittente et épidémique dans quelques lieux bas et humides. Des éruptions cutanées de cause bilieuse, des pleurésies et péripneumonies bilieuses, la dysenterie sporadique, épidémique, dans les lieux élevés : des varicèles, des varioles, surtout dans les infirmeries de la maison de correction dite de Bicêtre, sur deux cents détenus, ont offert trente-six personnes attein-

tes la plupart d'affections bilieuses, de catarrhes pulmonaires bilieux; point de mort»(1).

Le danger des purgatifs est en raison de l'irritabilité et de la sensibilité excitées par la chaleur, et peut-être aussi par l'acrimonie de la bile, puisqu'il y a des *coleras* et des coliques suivis de l'iléus ou passion iliaque.

J'ai été appelé pour remédier à des coliques atroces produites en été par un purgatif violent, dont je n'ai pù savoir le nom ni la composition; il y eut plus de cent selles, et ensuite un flux de sang; les lavemens gras adoucissans avec la fraise de veau et les opiacés, ont suffi pour la guérison.

Mais il y a possibilité de prévenir ces dangereux effets, en rafraîchissant les malades, et en leur administrant les acides et les doux laxatifs. Que ce soit avant ou après la canicule ou pendant sa durée, il n'est pas possible de différer de purger, quand il y a nécessité absolue, comme cela est prévu dans l'Aph. 10 de cette section; mais dans les plus fortes chaleurs, il faut y avoir égard pour prendre les plus grandes précautions.

Règle générale : Abstenez-vous des forts purgatifs, surtout en été dans les plus fortes chaleurs.

(1) Bibliothèque méd., cahier de mai 1820.

APHORISME VI.

Purgez, par les voies supérieures, les sujets maigres qui vomissent facilement, excepté en été.

Un médecin doit apporter les plus grands soins, non-seulement dans le traitement des maladies aiguës, mais encore dans l'observation des tempéramens; parce que l'art de guérir est de saisir toutes les nuances du mal, pour l'attaquer dans sa source et se mettre à l'abri des accidens; que si on ne peut les prévenir, on doit savoir au moins les éviter ou les rendre supportables. D'après ces principes, il est évident qu'il ne peut être question ici d'évacuer des individus qui sont exténués par des longues veilles ou par toute autre cause affaiblissante, puisqu'au contraire Hippocrate conseille le vin pur pour guérir la pesanteur de tête, qui est la suite de l'ivresse et de la débauche : mais il y a des sujets naturellement grêles et maigres, d'un tempérament bilieux, dont les veines sont grosses et très-apparentes, qui ont le teint jaune, en

pâle ou verdâtre, et qui vomissent assez facilement des gorgées de bile, le matin à jeun; c'est donc une indication pour leur prescrire des vomitifs, lorsque les digestions sont languissantes, qu'il survient des coliques, des vents, des rapports comme d'œufs gâtés. Cependant, dit Hippocrate, il faut éviter de faire vomir ces sujets en hiver, la bile étant plus disposée à refluer intérieurement sur les viscères. On ne pourrait donc l'évacuer sans de grands efforts, qui à raison du froid pourraient d'ailleurs irriter beaucoup la poitrine et disposer à l'inflammation de la plèvre ou du poumon, ou même au crachement de sang; tandis qu'en été, l'humeur biliaire qui se secrète plus librement, peut se faire jour sans difficultés par les voies supérieures et inférieures.

Au reste, ce serait une erreur de penser qu'on ne pourrait prescrire les vomitifs aux sujets délicats, d'une constitution bilieuse, lorsqu'il y a des signes de turgescence, comme dans les fièvres bilieuses. Remarquons, en passant, qu'Hippocrate a eu égard à la région où il pratiquait la médecine, et à la coutume des habitans; car dans les régions froides, comme sont les nôtres, il vaut mieux, quand on en a le loisir, purger par les voies inférieures, les sujets

grèles et maigres, qui ordinairement n'ont pas beaucoup à redouter la pléthore sanguine, mais bien celle qu'on nomme bilieuse, dont la prolongation par quelque cause morbifique que ce soit, donne lieu à la diathèse bilieuse, accidentelle. Dans les tempéramens bilieux, atrabilaires, il existe réellement une diathèse bilieuse naturelle, qui influe par son caractère sur presque toutes les maladies: il en est à peu près de même des saisons, pour les constitutions épidémiques. En outre, nous reconnaissons une diathèse pituiteuse et sanguine.

La bilieuse, pour ne parler que de celle que nous devons faire connaître, se remarque par le teint jaune ou brouillé du visage, la couleur terne ou jaunâtre de la peau et des yeux, les maux d'estomac habituels, les aigreurs, la diarrhée, les rapports, les vents, les crudités; c'est la source des maladies chroniques, des lienteries, de la cachexie, des hydropisies. Alors on donne avec beaucoup de succès, de temps en temps, les légers vomitifs, les purgatifs amers toniques, résineux et drastiques, les sels neutres, les eaux minérales fondantes ou purgatives, les martiaux, les ferrugineux, pour fortifier l'estomac et les intestins. C'est la seule manière

de concevoir l'utilité des purgatifs pour les sujets grêles, maigres, pâles, cachectiques, chez lesquels les secousses réitérées du vomissement, seraient une cause de crachement de sang en hiver.

Mais il est certain qu'il y a des migraines, ou douleurs de tête, des ophthalmies accompagnées de nausées et d'envies de vomir, qui ne peuvent être attaquées autrement que par les vomitifs. On connaît l'observation du baron de Van-Swieten, au sujet d'un jeune épileptique dont la lèvre tremblait avant l'invasion de l'accés ; la maladie cessa entièrement par l'usage des vomitifs. Ainsi, il ne faut pas perdre de vue l'influence sympathique de l'estomac sur les divers systèmes de l'économie : « Usez, mais n'abusez pas ».

APHORISME VII.

Purgez, par les voies inférieures, les sujets replets, difficilement émus par les vomitifs, excepté en hiver.

Le précepte que donne ici Hippocrate de purger par bas, les sujets d'un embonpoint médiocre, est relatif encore à la facilité plus ou

moins grande des selles dans l'état de santé ; car il y a des personnes qui sont relâchées aussitôt qu'elles font un excès de table. Si l'on suppose une excellente constitution qui n'est lésée, ni par les excès de table, ni par d'autres causes, assurément les purgatifs deviennent inutiles : mais qui peut se promettre de ne point s'abandonner à des écarts de régime? En Grèce et à Rome, c'était généralement la coutume de se purger tous les mois, ou au moins deux fois l'an; certains convives s'imposaient aussi la détestable habitude de sortir de table pour vaquer à leur odieuse avidité; mais la chaleur du climat est une cause d'affaiblissement, et l'on sait que les habitans du midi, sont fort friands des épices.

Il en est de même dans les contrées lointaines, où le climat influe si puissamment sur l'économie animale et frappe de débilité tous les systèmes. On remarque que les excitans sont souvent nécessaires pour rétablir l'équilibre des forces entre l'estomac et le système cutané : c'est vers ce dernier, que se dirigent continuellement les efforts de la circulation. Quoiqu'au premier aspect on puisse croire que les purgatifs les plus doux que nous adoptons en Europe, ne soient pas aussi bien indiqués pour les pays chauds, néanmoins l'expérience prouve

le contraire, pourvu qu'on en augmente la dose de même que dans les pays les plus froids; mais généralement les drastiques, les toniques, les spiritueux sont alors plus utiles que les émolliens, les simples laxatifs et les relâchans: ainsi les russes, les allemands, les suisses, les anglais sont purgés plus difficilement que les italiens et les français.

Hippocrate paraît avoir désigné la constitution pituiteuse comme plus immédiatement exposée aux embarras des viscères et aux obstructions, à raison de la faiblesse primitive des solides et de la lenteur avec laquelle s'exécutent les fonctions : ainsi, par exemple, les individus pâles, lymphatiques, irrésolus, lents, sujets aux aigreurs, d'un embonpoint excessif, dont le tissu cellulaire paraît abreuvé d'un fluide séreux, tandis que la peau est molle et relâchée, et les articulations gonflées, sont plus utilement purgés que les sanguins et les bilieux.

Il faut surtout avoir égard aux saisons : par un rapprochement fort bien fait des maladies qui ont régné à l'île de Sainte-Lucie(1), « je vois, que depuis le 15 septembre jusqu'au 15 octobre, les chaleurs furent étouffantes,

(1) Mémoire de la Société médicale d'Emulation, cinquième année.

le vent était presqu'insensible, et il venait du sud-est. Les maladies furent presque toutes des fièvres bilieuses intermittentes pour lesquelles l'émétique, les purgatifs, le quinquina ont été des remèdes souverains. »

« Depuis le 15 mars jusqu'au 15 avril, les maladies qui ont régné, n'ont pas eu le caractére des maladies vraiment inflammatoires; mais elles ont été très-aiguës, très-vives, et elles ont exigé plusieurs fois la saignée. »

» Mais depuis le 15 novembre, jusqu'au 15 décembre, le temps a été très-pluvieux, quoiqu'il y ait eu presque constamment un vent de nord-est, qui a occasionné beaucoup de courbatures, de torticolis et de douleurs rhumatismales; néanmoins toutes ces affections ont été traitées avec succés par les évacuans. »

Le colera-morbus et la fièvre jaune, la dysenterie sont épidémiques en Amérique; les fluxions de poitrine, les crachemens de sang, la phthisie pulmonaire, moissonnent la moitié des habitans d'Europe : je ne crois pas qu'il soit possible de prévenir aucune de ces maladies par les vomitifs ou les purgatifs.

Des causes inconnues qui se renouvellent à des époques indéterminées, éludent souvent

toutes les combinaisons humaines : il ne s'agit donc que des cas ordinaires, et, il faut en convenir, nous sommes avertis quelquefois, pour éviter des maladies, de purger les individus qui font des excès. Il serait injuste de reprocher à Hippocrate une théorie humorale outrée dont on a abusé depuis les systèmes de Galien et de Boerhaave, comme nous voyons aujourd'hui l'irritation ou le solidisme tenir lieu de toute explication en médecine.

Il est certain, néanmoins, que la bonne couleur du visage et le ton ferme des chairs, annoncent l'harmonie de toutes les fonctions, et le bon état des sécrétions. Voici les bases sur lesquelles sont établies les explications qui tendent à détruire l'humorisme ou l'influence des humeurs sur les tempéramens. La couleur jaune, pâle, ou brune, ou verdâtre de la peau, ne dépend pas, dit-on, originairement de la bile, ou du sang, ou de la lymphe : selon que les viscères sont plus ou moins développés, les fonctions s'exercent avec plus ou moins de liberté. Ainsi, par exemple, le sanguin a la poitrine large et les vaisseaux très-développés ; le bilieux, ainsi que l'atrabilaire, aura un foie volumineux et la couleur jaune ou verdâtre ; chez le lymphatique,

la rate est très-développée. Peu importe, si le teint est vermeil ou pâle, l'estomac fait aussi bien ses fonctions chez les sujets qui ont une couleur verdâtre, quand cette couleur dépend de la constitution originaire, que chez les personnes dont la peau est vermeille. C'est avec de tels raisonnemens, qu'on prétend mettre en doute ce qu'il y a de plus évident. Je dis donc que l'influence des tempéramens, relativement aux maladies, se fait remarquer surtout par la prédominance de la bile, du sang, de l'atrabile ou de la lymphe, chez les sujets doués le plus abondamment de ces humeurs.

APHORISME VIII.

Evitez de faire vomir les phthisiques.

L'usage des vomitifs est absolument contraire aux phthisiques, c'est-à-dire aux sujets dont la constitution faible, la poitrine étroite, les épaules ailées et comme détachées du tronc, sont des signes visibles de la circulation génée dans le poumon : le teint, loin d'être jaun ou pâle, est au contraire vermeil ou fleuri ; la rougeur du visage, surtout

aux pommettes, est très-prononcée : ce n'est donc ni la digestion, ni la sanguification qu'il faut rétablir pour détruire la disposition prochaine à la phthisie, à moins qu'elle ne provienne de catarrhes, de toux, de rhumes opiniâtres, d'affection du foie ou de l'estomac : dans ce cas, le vomitif, loin d'être nuisible, peut devenir utile ; car on voit un grand nombre de phthisies qui, dans le commencement, sont essentiellement gastriques.

Il y a différens genres d'épuisement dont la phthisie est la suite ; les signes suivans sont certains dans les fièvres : les malades ont une peau ordinairement blanche, douce et fine ; ils éprouvent des palpitations fréquentes et un serrement presque continuel à la gorge et à la poitrine ; ils ont des mouvemens nerveux dans différentes parties, et quelquefois dans tout le corps, crachent le sang, ou ils ont ordinairement une petite toux sèche et la voix rauque ou voilée ; en outre, ils sont très-sujets au vomissement. Hippocrate a remarqué, dans ses épidémiques, la réunion de ces signes chez les malades qui devinrent phthisiques : « De simples doutes sur cette maladie « se confirmèrent alors irrévocablement. Tous « ceux qui avaient quelques dispositions à la « phthisie, commencèrent aussitôt à en être at-

» taqués; la plupart en mouraient : je ne » sais même si, parmi ceux qui furent alités, » il s'en trouva un seul qui ait survécu quel- » que temps. Le terme fatal était plus préci- » pité qu'il ne l'est ordinairement. Au con- » traire, on supportait facilement des fièvres » très-longues, et sans danger de la vie, » comme nous le dirons bientôt. Il n'y eut » donc que la phthisie qui fut la plus violente » et la plus dangereuse de toutes les maladies » qui régnèrent, et celle qui enleva le plus » de monde (parce qu'elle régna avec une » fièvre hémitritée ou double tierce épidémi- » que) : fièvre horrifique continue, aiguë, » sans intermission parfaite, du genre des » doubles tierces; un accès faible était suivi » le lendemain d'un redoublement plus vio- » lent, et la maladie devenait toujours plus » aiguë; sueurs partielles (probablement à la » poitrine) continuelles, très-grand froid aux » extrémités, la chaleur s'y rétablissait diffi- » cilement. Il survenait des troubles d'en- » trailles; les déjections étaient en petite » quantité, bilieuses, pures, tenues, mordi- » cantes, très-fréquentes; les urines rares, » décolorées, sans consistance, tantôt épais- » ses, déposant peu, tantôt avec un sédiment » très-mauvais et hors de saison; la toux pe-

» tite et fréquente, avec des crachats cuits, » modiques, expectorés difficilement. Lorsque les symptomes étaient très-violens, il y » avait peu d'espoir de coction, au contraire » les crachats étaient toujours crus. Chez le » plus grand nombre, et depuis le commen- » cement, la gorge fut toujours enflammée, » douloureuse, rouge, avec fluxion petite et » fréquente d'une humeur âcre et tenue. La » consomption faisait des progrès rapides et » funestes; le dégoût devenait universel; la » soif était absolument nulle; le délire précé- » dait de quelques instans la mort. Telles » étaient les phthisies de cette constitution ».

Les indications qu'il y a à remplir, sont de fortifier la constitution et de diminuer la sensibilité: il faut que le médecin sache faire une combinaison de remèdes, telle qu'il puisse opérer en même temps ces deux effets; ce qui, comme on sent, est très-difficile. Il faut qu'il travaille à détruire l'habitude invétérée du principe vital qui semble retirer son action de toutes les parties du corps, pour la concentrer sur les organes de la respiration; et qu'il cherche à rappeler à toutes ses parties, les distributions naturelles de ce principe. Il doit savoir, par conséquent, administrer à propos les tempérans et adoucissans, les excitans,

les amers, les toniques; ordonner à temps la saignée, les sangsues, les vomitifs, les vésicatoires, le cautère; mais il faut convenir que cette combinaison exige un tact sûr. Les remèdes tempérans et rafraîchissans administrés seuls augmentent quelquefois les accidens de la maladie, en affaiblissant encore davantage la constitution, et en empêchant l'expectoration : tout le bien qu'ils opèrent se réduit à diminuer l'activité de la circulation, il est vrai, mais ils suppriment les crachats. Dans les affections de poitrine, les toniques sont également dangereux, quand il y a des signes inflammatoires, et ensuite à cause de la grande sensibilité du malade ; enfin, il faut être extrêmement réservé sur l'usage des remèdes nervins et stimulans, ne les employer que dans le cas d'abattement et de violens symptomes nerveux, parce que leur effet n'est pas durable, et que l'atonie est d'autant plus grande, que les forces vitales sont plus affaiblies par l'action de ces remèdes. La saignée du bras et les sangsues, répétées, affaiblissent trop les malades dans le cours des longues fièvres; il faut donc agir par des moyens plus doux, pour détourner la fluxion; alors, les vésicatoires topiques, sur la poitrine même, peuvent faire cesser l'effort spasmodique concentré

dans la poitrine, en attirant, sur les parties externes, les mouvemens fluxionnaires que produisent généralement les épispastiques. Mais leur effet ne peut être ainsi continué, sans fixer ensuite sur les parties affectées, l'irritation et la douleur qui lui succèdent; en sorte qu'il est toujours prudent de ne jamais entretenir longuement des vésicatoires placés sur la poitrine ou sur les autres cavités splanchniques, pour des maladies qui y ont leur siége.

Les principes de la dérivation s'observent mieux à l'égard des vésicatoires, où des ciroines entre les épaules, ou aux bras et aux cuisses; souvent cette seule application a suffi pour terminer des maladies de poitrine, qui auraient été inévitablement suivies de phthisie. Le cautère agit plus profondément, et l'on doit encore remarquer qu'il excite beaucoup moins les irradiations nerveuses que les vésicatoires, dont la présence excite même quelquefois la toux, chez des malades très-irritables.

Dans une circonstance malheureuse, j'ai vu l'ipécacuanha avoir des effets mortels sur une poitrine affaiblie par un long catarrhe; et j'ai remarqué que la saignée du bras répétée, n'arrêtait pas les progrès de la

consomption ou de la phthisie, quoiqu'en diminuant les symptomes inflammatoires, excepté chez les sujets qui ont souffert quelque interruption dans une évacuation sanguine accoutumée. Ainsi, la suppression du flux hémorroïdal, ou des règles, est une cause très-commune de phthisie, qu'on ne parvient à détruire, qu'en rétablissant le flux sanguin dans l'organe qui en est le siége naturel. Les vomitifs sont toujours dangereux, pour les personnes qui ont la poitrine étroite, ou affaiblie par de longs catarrhes ; ils provoquent le crachement de sang, qui ensuite est suivi de la phthisie pulmonaire. Le traitement de cette maladie serait trop long à décrire : j'indiquerai spécialement l'ouvrage de M. le docteur Portal, où les différentes espèces, simples et compliquées, avec toutes les modifications de leur traitement rationnel, sont indiquées par ce célèbre praticien (1).

---

(1) De la phthisie pulmonaire, par M. le docteur Portal, 1 vol. in-8°., Paris.

APHORISME IX.

Purgez plus fortement les mélancoliques, et opérez par les contraires.

Dans la doctrine d'Hippocrate, les effets morbifiques se lient tellement aux causes générales, qu'on ne peut trop méditer l'enchaînement merveilleux qui conduit à l'évidence des faits, à l'égard même de ceux que l'on n'a pu constater soi-même, soit comme témoin oculaire, soit par tradition : ainsi, par exemple, dans le 3e livre des Epidémiques, l'auteur fait des remarques importantes sur les tempéramens et les constitutions. « Les atrabilaires et les sanguins furent sujets aux fièvres ardentes, frénétiqnes et à la dysenterie ; les jeunes gens eurent des ténesmes; les pituiteux, de longues diarrhées; et les bilieux, des déjections âcres et grasses ». Voilà bien quatre espèces de tempéramens, que nous devons reconnaître avec Hippocrate : le pituiteux sera, si l'on veut, le lymphatique; et l'atrabulaire, le bilieux, mais avec excès. Je vais

en citer un exemple : M. C. qui a siégé avec distinction dans nos assemblées législatives, et maintenant âgé de 58 ans, que je qualifierais d'atrabilaire, par la couleur brune foncée du visage et l'excrétion huileuse de la peau, les cheveux noirs, les passions vives, a été sujet dans sa jeunesse à des vomissesemens de bile jaune ou verte, plus épaisse par les progrès de l'âge, et à des accès de fièvre quarte, qui duraient depuis l'automne jusqu'au printemps suivant, et quelquefois un an ou plus. Des coliques suivies de déjections bilieuses, forcèrent de temps en temps ce malade à prendre des vomitifs et des purgatifs. Il y a environ six ans, qu'il ressentit des coliques plus violentes que de coutume, et il eut deux fois l'ictère; pendant plus de six mois, il ne lui fut pas possible de garder aucun aliment solide ; les liquides ne passaient même qu'avec difficulté; enfin, après avoir pris des bains et les calmans d'usage, il se purgea avec l'huile de ricin, qui lui fit rendre un calcul biliaire, de la grosseur d'une grosse aveline. Les coliques se calmèrent et l'ictère fut dissipé sans retour; mais les mauvaises digestions, et l'état de langueur succédèrent à l'irritation du foie ; les jus d'herbes chicoracées, les eaux de Vichy et de Sedlitz, les savonneux, et

le régime maigre, surtout en hiver, ont rétabli parfaitement la secrétion de la bile : la santé n'a point souffert depuis la continuation de ce régime. Le sujet de cette observation a un embonpoint assez prononcé, et le corps bien proportionné; les chairs sont fermes et velues.

Je conviens que, dans les derniers temps, il y a eu affection du foie ; mais auparavant, la couleur brune foncée de la peau, le teint bilieux, et les divers accès de fièvre, les vomissemens de bile, surtout le matin à jeun, comme il est ordinaire à tous les individus chez lesquels la bile regorge ; ces phénomènes qui se développèrent de plus en plus avec l'âge, doivent-ils être exclusivement attribués à l'influence de l'organe biliaire sur les autres systèmes de l'économie ? On ne peut guère en douter, d'après les accidens périodiques dont la nature et la durée nous sont ici bien connues.

Mais ce serait borner toutes les probabilités de la vie à l'influence d'un seul organe sur les autres systèmes de l'économie ; ce qui paraît peu croyable dans l'ordre naturel. D'ailleurs en isolant les maladies, des saisons, des climats, des âges, des sexes, des tempéramens, du régime de vie, des qualités du sol, de

l'influence des airs, des eaux et des lieux, sur l'homme, nécessairement, une telle réforme qui ne peut être d'accord avec les lois immuables de la nature, nous éloigne tellement de la doctrine d'Hippocrate, qu'il est impossible de s'en former une idée. La description des maladies est très-inexacte, si on ne remonte pas méthodiquement aux causes qui les ont produites. C'est là seule manière de distinguer les affections sporadiques, des endémiques et épidémiques. D'après ces principes extrêmement simples, on conçoit facilement pourquoi Hippocrate a fait une si grande attention à l'influence des climats et des saisons, sur les individus dont il fait dépendre particulièrement le physique et le moral, de l'exposition des villes ou des climats, des qualités du sol, du genre de vie et des habitudes sociales. Ainsi, dit Hippocrate, dans son admirable traité des airs, des eaux et des lieux § 26 (1), « dans un pays nu, raboteux, » sans abri, et brûlé en été par un soleil ar- » dent ou comprimé par des hivers rigoureux, » vous y verrez des hommes secs, nerveux et » velus, dont les articulations sont bien pro-

(1) Page 438 du 8e vol. de la traduct. des œuvr. d'Hippocrate.

» noncées. Ils sont naturellement laborieux, » prompts, vigilans et très-actifs, violens » par caractère, présomptueux et opiniâtres: » leurs mœurs sont plus sauvages que douces; » ils sont doués de plus de finesse et d'in- » telligence pour la culture des arts, et » sont plus propres au métier des armes. » Il me semble que voilà les traits du tempérament bilieux bien caractérisés.

En agissant par les contraires, il faut s'opposer à un excès de sensibilité développée par la chaleur et l'acrimonie de la bile sur le canal intestinal; mais il n'en est pas moins vrai, que, pour reconnaître la justesse du précepte d'Hippocrate, il suffit de voir une ou deux fois un malade attaqué de fièvre quarte, qu'il serait impossible de guérir si on ne débutait pas par un émético-cathartique: on ne peut guère s'en dispenser, même dans d'autres cas, parce qu'il est constamment prouvé par la pratique médicale, que les mélancoliques, ou atrabilaires, sont purgés plus difficilement par les médecines ordinaires que les autres sujets. Est-ce réellement parce que la bile noire serait différente de la bile jaune? rien ne le prouve, du moins dans les maladies: on voit des vomissemens opiniâtres aussi souvent accompagnés de bile jaune que de bile verte ou noire; d'ailleurs, comme

nous l'expliquerons dans les commentaires 21, 22 et 23 de cette section, la mélancolie telle que les anciens l'ont désignée, aurait une toute autre importance que celle que nous croyons devoir y attacher. M. Hallé, en cite un exemple que nous avons rapporté, et l'habile professeur a avoué qu'il n'avait pu le vérifier depuis, dans sa nombreuse clientelle. C'est donc purement la bile verte, noire, épaisse, qui exige des remèdes plus violens et plus forts que, la bile jaune, qu'il faut évacuer en se conformant toutefois aux précautions d'usage, indiquées dans les commentaires 17 et 20 de cette quatrième section.

«Dans les pays chauds, les situations élevées, éloignées des marais, des rivages, et qui se trouvent supérieures à la sphère des vapeurs humides, qui, le soir, s'abattent sur les plaines, ou qui s'en élèvent au lever du soleil, sont exemptes des maux multipliés qui désolent les lieux bas et humides. La santé, la stature, la force et le courage des hommes nourris dans des lieux élevés, et qui jouissent d'un air libre et dépouillé des vapeurs humides, font un contraste marqué avec la constitution et la faiblesse des habitans des pays plats: nous le voyons en Auvergne; on le voit dans les montagnes d'Ecosse, où les habitans des lieux élevés parlent avec dédain des habitans

du plat-pays, qu'ils nomment *low-landers*; on le voit surtout dans les climats chauds, où toute la différence entre les contrées salubres et insalubres, consiste dans la sécheresse et l'humidité de l'air, déterminées par la position des lieux. En Afrique, toute la Barbarie offre aux étrangers un climat très-salubre, excepté *Tunis*, qui est situé au bord d'un vaste marais, et la Calle, qui est environnée de trois étangs, et quelques autres endroits situés de même.

« Dans tous les lieux situés entre les Tropiques, les endroits élevés et secs, éloignés des forêts et des eaux stagnantes, sont d'une salubrité parfaite, quoique dans une température très-chaude. L'humidité stagnante est la cause générale et déterminante des maladies de tous ces climats, et la chaleur modifie seulement les effets de cette première cause. En effet, qu'on promène ses regards sur le globe, et qu'on y remarque du nord au midi tous les climats sujets à cette humidité stagnante ; depuis la Hollande, par exemple, jusqu'aux côtes du Bengale ou à celles de Madagascar, on y verra partout les maladies déterminées par la mollesse et l'atonie de la fibre, former des engorgemens fréquens dans les viscères abdominaux ; mais on verra la putrescence changeant de caractère, suivant les différens degrés de chaleur, être cachectique et scorbutique dans

les climats plus froids ; bilieuse, âcre et brûlante, et attaquant promptement le principe des nerfs, dans les climats excessivement chauds. On verra aussi dans ces derniers climats, où l'état bilieux constitue le caractère général des maladies, cet état, suivant que l'humidité d'un côté et la constitution des sujets de l'autre favoriseront son développement, présenter une infinité de degrés depuis les éphémères ou les tierces les plus simples, jusqu'aux fièvres ardentes les plus graves, compliquées de jaunisses, de vomissemens, d'évacuations bilieuses symptomatiques, et terminées tantôt par des sueurs abondantes, si elles sont légères et bénignes ; tantôt par des flux bilieux, souvent par des engorgemens, quelquefois par des dépôts et des tumeurs gangréneuses à la peau, si les malades sont violemment affectés » (1).

APHORISME X.

Dans les maladies très-aiguës, s'il y a turgescence, purgez le jour même ; il est mal alors de temporiser.

Tout ce qui est contenu dans ce précepte est si clair, dit Galien, qu'il ne serait pas néces-

(1) Dict. des Sciences Méd., art. Air.

saire de l'expliquer après ce qui a été dit dans le second livre (1). En effet, les maladies très-aiguës, comme les fièvres ardentes, la frénésie, le colera, la passion iliaque ou iléus, l'érysipèle de la face, la squinancie ou angine, la fièvre synoque inflammatoire, se terminent par l'hémorragie du nez, ou l'expectoration, ou des évacuations de bile, quand l'inflammation n'a pas affecté trop profondément les organes. Hippocrate prescrit de purger, aussitôt qu'il y a turgescence dans les fièvres. Il y a néanmoins des exceptions à cette règle : car, si l'on considère les maladies aiguës, comme essentiellement inflammatoires, la purgation sera non-seulement inutile, mais encore dangereuse. Prenons pour exemple la fièvre ardente, bilieuse ou inflammatoire, qui paraît dans les plus fortes châleurs d'été : la turgescence bilieuse est très-prononcée ; la langue est jaune, l'épigastre douloureux, le pouls fort et médiocrement plein, le visage rouge, mais avec une teinte jaune aux commissures des lèvres et aux ailes du nez : en un mot, il existe un embarras gastrique bien prononcé. S'il y a des nausées, des vomissemens, vous prescrivez l'émétique, même à une faible dose:

(1) Aph. 21, 2e. vol. des Commentaires, sect. 1.

hé bien ! les vomissemens augmentent sans que rien puisse les calmer, et à moins que vous n'employiez la saignée du bras, ou les sangsues sur la région épigastrique (quoique je préfére la première, quand les symptomes d'irritation sont très-violens), il vous sera impossible de prévenir, ou même d'empêcher les accidens. Alors, voici ce qui arrive : le hoquet se déclare avec des sueurs froides, le pouls s'affaiblit, les traits s'altèrent, enfin le malade meurt. De même, s'il y a des coliques ou des tranchées, et que vous donniez un purgatif avant d'avoir saigné; le mal fait des progrès rapides : il survient une dysenterie, les douleurs sont si excessives, qu'il y a des syncopes, des sueurs froïdes, et une extinction totale de chaleur et de sensibilité. Il faut prescrire les sangsues, les opiacés, les bains, les calmans, les clystères adoucissans : sans ces précautions, il n'y a aucun bien a espérer. Si vous supposez encore qu'il y ait une douleur pleurétique, ou péripneumonique, hépatique, rénale ou vésicale, occasionnée par la goutte et le rhumatisme; rien assurément ne serait plus mauvais que d'irriter encore le malade, par des purgations réitérées. Ce n'est donc, que lorsque les douleurs sont tout-à-fait extérieures, qu'il est permis de

prendre un parti décisif quant aux purgatifs, particulièrement dans la goutte. Je connais un goutteux âgé de 45 ans, qui est regulièrement saigné et purgé au moins deux fois par an, et qui néanmoins a presque toutes les articulations ankilosées. Il faut, chez les sujets les plus robustes; employer d'abord les saignées et les sangsues, par exemple, dans l'érysipèle de la face, qu'il serait dangereux de livrer aux seuls efforts de la nature. Triller, savant médecin, croyait après la première saignée faite au bras, s'il fallait y avoir recours une deuxième, troisième ou quatrième fois, qu'il fallait la pratiquer au pied opposé à l'endroit affecté. Il conseillait d'abord une saignée du bras. Il rapporte, pour confirmer cette pratique, l'exemple remarquable de deux jeunes gens menant le même genre de vie, saisis au même moment, et par les mêmes causes, d'une pleurésie, pour lesquels les saignées furent faites en divers lieux. Le premier, à qui on ouvrit la veine au bras du côté affecté, quoiqu'il délirât beaucoup, revint bientôt à lui, et on ne lui réitéra pas la saignée; le second auquel on tira une plus grande quantité de sang au pied, dans la direction du côté douloureux, eut besoin, le jour suivant, d'une saignée du bras du même côté; d'où il arriva

sur-le-champ, que les symptomes furent calmés, et que la crise se fit heureusement; mais deux jours plus tard que chez le premier malade. Gesner(1), dans une épître de Craftheim à Craton, nous dit, au sujet d'une pleurésie maligne et contagieuse, peut être épidémique, que la saignée du bras ne fut d'aucun avantage; mais que celle des malléoles, ou du pied, fut plus utile. A la vérité, on sait qu'il règne quelques fièvres épidémiques, qui ont bien les symptomes de la pleurésie; tandis que le caractère essentiel de la maladie est absolument différent, en sorte que le soulagement est peu certain par la saignée, si cette dernière n'est pas toujours nuisible. Ainsi dans le cours des fièvres putrides, ou adynamiques, on a remarqué que la croûte qui paraît sur le sang tiré de la veine, était formée par une membrane terne et bleuâtre, qui recouvrait une matière gélatineuse verdâtre (2), et qu'alors le crassamentum ou la partie rouge,

(1) Epist. Pag. 19, 20.

(2) Extrait du Rapport de feu M. Bosquillon, à la Société académique de Médecine de Paris en 1812, sur l'usage de la saignée dans les fièvres continues, intermittentes et remittentes, putrides et malignes.

paraissait livide, et changée en une serosité verdâtre et troublée. Lorsque, dit-il, dès la première saignée, le sang offre ces apparences, il faut redouter la deuxièmecomme le feu; *angue pejus fugienda est.* Cette croûte ainsi altérée est la croûte bâtarde des anciens. On voit ensuite que l'époque de précision de la saignée du bras, n'est pas ici tellement fixée, que l'on puisse la désigner invariablement, comme dans les plus fortes maladies. La force du pouls ne manque pas de diriger heureusement les efforts du médecin, quand même le danger n'apparaîtrait que fort tard dans le cours d'une maladie; mais il y a plus, la faiblesse du pouls ne dépend souvent que de l'oppression des forces, ce qu'il faut bien distinguer dans la pratique. Il arrive alors, au grand étonnement d'un médecin trop timide, que la saignée du bras répétée une ou deux fois, et même plus souvent, deviendra très-utile au malade. Le pouls se relève et prend de la force et de la dureté; comme lorsqu'il est très-développé dans le commencement d'une péripneumonie et d'un érysipèle de la face. J'ai vu employer la saignée avec le plus grand succès, dans des cas désespérés, sans se fixer au temps de la maladie, mais bien plutôt à la violence: d'ailleurs

ce que le médecin fait ici, par le seul raisonnement, l'expérience le lui a appris. Je suppose qu'il ne soit appelé que le septième ou le huitième jour de la maladie, sera-t-il mieux inspiré d'être simple spectateur des efforts de la nature que de la maîtriser, s'il est encore en son pouvoir de s'opposer aux progrès du mal? hé bien, ce que le hasard a produit, l'art est parvenu à l'imiter. Quoiqu'un médecin appelé au commencement d'une maladie inflammatoire ait négligé la saignée du bras; un autre plus hardi et mieux instruit des suites funestes d'une affection aiguë, combat celle-ci, encore à une époque éloignée, par la saignée du bras. Les sangsues, les vésicatoires, les ventouses scarifiées, conviennent suivant ce précepte, *ad summos morbos, summæ curationes, exquisite optimæ : Hipp. aph. VI, sect. j.*

Ce n'est donc pas par la préférence que l'on peut donner à une saignée du bras plutôt qu'à une saignée dn pied, qu'il faut calculer les secours efficaces que l'on veut obtenir promptement et surement dans les maladies très-aiguës; quoiqu'il y ait des exceptions à cette règle (1), comme l'a fait remarquer très-

(1) Extrait de la Biblioth. Médicale.

(2) Mémoire sur les fluxions, 2e. année de la Société Médicale d'émulation.

sagement un auteur moderne. Nous terminerons ce commentaire par quelques considérations sur la saignée locale par les sangsues.

Les sangsues semblent plus appropriées aux inflammations locales, et établir un terme moyen entre l'inflammation et la résolution, sans empêcher cependant la suppuration, quand elle est imminente, par exemple, dans la pleurésie et la péripneumonie inflammatoires : ainsi, malgré l'application de trente sangsues, ou d'un plus grand nombre, sur le côté douloureux, et des autres moyens révulsifs; l'empyème et la vomique du poumon peuvent encore succéder à l'inflammation de la plèvre ou du poumon.

Je sais bien que l'on nie aujourd'hui les propriétés particulières des fluides, pour s'arrêter à la simple irritation des solides. Mais le sang, plus ou moins épais chez les sujets très-robustes; plus ou moins riche en caillot, plus ou moins abondant en sèrum, suivant certains tempéramens, certains âges et certaines saisons, ne parviendra-t-il pas à favoriser les obstacles qui s'opposent à la résolution? Sa consistance, loin de diminuer, augmentera dans les inflammations très-violentes, et l'on verra l'inflammation résister à toutes les saignées; la suppuration s'établira, tandis

qu'on aura fait les plus grands efforts pour l'empêcher.

les sangsues conviennent particulièrement chez les personnes faibles, pour résoudre les inflammations locales, pour établir ou rappeler les flux sanguins périodiques, tels que les règles et les hémorroïdes ; pour enlever les douleurs topiques, pour dissiper les inflammations et les congestions peu intenses, pour prévenir les congestions qui tendent à se former, pour combattre les inflammations abdominales et les engorgemens actifs ou aigus, pour faire révulsion dans l'hémoptysie, l'hématemèse sans fièvre, les hémorroïdes, l'amenorrhée, pour arriver à un terme moyen. Cette pratique que l'on a renouvelée de nos jours, n'est pas sans avoir des défauts remarquables, parce qu'elle ne termine jamais d'une manière complète les symptomes inflammatoires produits par l'excitation générale du système des vaisseaux sanguins ; en sorte que ce n'est qu'après un certain temps, que ses effets bornés à la déplétion ont rarement lieu par rapport à la révulsion. La saignée du bras n'offre pas, il est vrai, cet avantage de temporiser, parce que les effets en sont plus énergiques et plus certains. Aussi, c'est à tort qu'un médecin prudent prétendrait vouloir rempla-

cer exactement la saignée du bras par les sangsues. S'il lui est permis de calculer le danger de la maladie, il faut par conséquent qu'il soit prêt à en arrêter la violence, d'une manière aussi prompte qu'efficace. On pourrait prouver par des faits innombrables que la saignée du bras mérite toujours la préférence sur les sangsues, quand il faut se déterminer sur-le-champ à combattre la violence des symptômes, quels que soient l'espèce et le genre de la maladie. Hippocrate fit saigner Anaxion (Malad. 8e. du 3e. livre des Epidémiques), à cause d'une douleur pleurétique, et des crachats constamment crus. La fièvre ardente, bilieuse, inflammatoire, ne s'est terminée que le vingt-septième jour; mais, depuis le dix-septième et le vingtième, la sueur et la coction des crachats ont suivi la rémission de la fièvre. Guidé par le conseil et l'exemple de notre célèbre auteur, j'ai mis en pratique ses préceptes, et plusieurs fois le succès a couronné mes espérances. En général, la pratique d'Hippocrate est trop timide pour notre climat d'Europe, où les maladies sont plus inflammatoires que bilieuses, et moins sujettes aux crises que sous le beau ciel et le climat de la Grèce et des pays chauds. C'est une observation utile, qu'il ne faut

point perdre de vue, dans le traitement des maladies.

APHORISME XI.

Les tranchées, les douleurs à l'ombilic et aux lombes, qui ne cèdent pas aux purgatifs, ni aux autres moyens, se changent en hydropisie sèche.

La tympanite est la terminaison des douleurs intestinales, c'est-à-dire des coliques et des tranchées mal traitées ou mal guéries. Il n'est pas indifférent d'en faire connaître le danger, car c'est la coutume parmi le peuple de donner des spiritueux, de l'eau-de-vie, de l'élixir de Garus, de l'eau de Cologne dans de l'eau, pour dissiper des coliques d'abord peu violentes, parce qu'on croit trop généralement qu'elles sont occasionnées par les vents ou gaz intestinaux. L'irritation qui en est la cause, excite la contraction partielle du canal digestif ; d'où résulte la crispation nerveuse spasmodique des petits intestins, la-

quelle s'étend ensuite à la portion transverse du *colon* : de cette source dérivent les douleurs lombaires et l'interception des matières stercorales : la passion iliaque ou iléus en est un exemple ; les boissons, par le mouvement anti-péristaltique, sont rejetées continuellement par le vomissement, tandis que la constipation la plus opiniâtre empêche que rien ne parvienne au rectum. Le coléra-morbus, où on rend par haut et par bas, avec une violence prodigieuse, par l'action convulsive des gros et des petits intestins, tout ce qui est contenu dans le canal alimentaire, est produit par un stimulus quelconque.

Dans ces deux maladies, qui sont généralement très-dangereuses, il faut se hâter d'administrer des remèdes efficaces, mais surtout les adoucissans et calmans : quelquefois les opiacés sont nécessaires. Il y a, en outre, la colique dite des peintres, ou saturnine, parce que les vapeurs du plomb en fusion ou en dissolution en sont la cause la plus ordinaire. Les huileux combinés aux drastiques et aux opiacés, forment la base du traitement suivi avec beaucoup de succès à l'hôpital de la Charité. Enfin, il y a les coliques nerveuses, hystériques, hypocondriaques, occasionnées

par la suppression des règles ou des hémorroïdes ; les coliques produites par les poisons âcres ou stimulans, ou par une cause mécanique, par étranglement d'une hernie, ou par intusception des intestins, par des vers ou des corps étrangers qui bouchent le canal alimentaire. Ces différentes causes doivent être combattues différemment ; mais dans les cas ordinaires, la saignée et le traitement antiphlogistique, les huileux, les calmans, les bains, les opiacés, les fomentations émollientes, sont les mieux indiqués.

La tympanite attaque surtout les hommes secs, maigres, qui ont le sang enflammé, sujets à la colère, s'exerçant beaucoup et d'une manière intempestive, ne vivant que de substances chaudes, salées, âcres, volatiles, ou elle se déclare à la suite des fièvres ardentes et de longues veilles, d'excès dans les plaisirs de Vénus, et de tout ce qui dessèche le corps. Elle s'annonce par des douleurs dans les lombes et à l'ombilic ; les pieds ne s'enflent pas ordinairement, si ce n'est quelques jours avant la mort, ou seulement pendant un espace hebdomadaire. Lorsque l'ascite se joint à la tympanite, les douleurs intestinales augmentent tous les jours, sans

aucune rémission de la maladie; la tension élastique des parois du canal intestinal, qui s'étend sous la forme d'arc, de droite à gauche, devient d'autant plus grande, et alors le bas-ventre très-distendu présente une tumeur arrondie, circonscrite, gonflée d'air, non parce que les vents sont la cause de la maladie, comme les anciens l'ont pensé, mais par la seule tension des fibres du canal alimentaire violemment crispé et prodigieusement agité par des ondulations convulsives, de sorte que, lorsqu'on le touche, il résonne comme *la peau d'un tambour* : delà est dérivé le terme de Tympanite. Tous les médicamens desséchans, comme les purgatifs chauds, âcres, résineux, et les sudorifiques qui agissent comme échauffans, augmentent beaucoup la maladie; au contraire, les remèdes doux, anodins, adoucissans, mucilagineux, comme le lait, le petit-lait, les huiles, les bains, demi-bains et lavemens gras, les potions opiacées calment et adoucissent le mal. Mais si on a négligé ces moyens curatifs, les douleurs et la tension des fibres devenant toujours plus fortes, il survient des insomnies, du dégoût, la fièvre lente, la constipation la plus opiniâtre, une soif ardente; enfin, la continuité des douleurs et la crispation des solides, ne cessant de faire des progrès, tout

le canal alimentaire finit par être violemment resserré et contracté; le système des vaisseaux sanguins est comprimé; la rupture de ceux-ci et des vaisseaux lymphatiques, devenue le dernier terme de la maladie, la lymphe s'épanche dans le ventre, de manière que l'hydropisie humide se joint encore à l'hydropisie sèche. Dans ce cas, le mal a son siége dans les solides et les fluides, surtout dans les obstructions du foie, de la rate, du mésentère, de l'épiploon, du pancréas. On doit donc d'abord songer à l'affection des solides; car, après la mort, on trouve ordinairement le mésentère et les parties voisines dans un état de constriction et de dessèchement. (Baglivi.)

« Lorsque, soit par la fréquence, soit par la force d'une cause irritante, l'irritabilité se trouve encore au point de détruire l'équilibre nécessaire entr'elle et la tonicité, il en résulte que celle-ci, n'exerçant plus de réaction sur la fibre irritable, entraîne un état d'atonie qui subsiste même après la cessation de la cause irritante, jusqu'à ce qu'il ait été détruit, soit en diminuant l'irritabilité par des irritans négatifs, soit en en changeant le mode par des irritans nouveaux et étrangers à l'habitude organique. Il arrive alors souvent que

l'organe conserve, si j'ose m'exprimer ainsi, l'empreinte de la secousse qu'il venait d'éprouver en dernier lieu. Les annales cliniques ne manquent point de faits qui viennent à l'appui de cette assertion, et les paralysies en offrent surtout des exemples frappans».

J'apprends à l'instant, dit l'auteur d'un mémoire (1) inséré parmi ceux de la Société médicale d'émulation, sixième année, que M. Alibert traite dans ce moment un tympanitique dans son hôpital. Il lui a fait appliquer un vésicatoire sur le bas-ventre, et cette méthode semble promettre un succès complet.

» Nous fûmes appelés à Bruxelles, dit M. le docteur Fournier, auteur de l'article des Cas rares (Dict. des Scienc. Médic.), il y a une douzaine d'années, pour donner nos soins à un homme d'environ cinquante ans, qui ne pouvait émettre ses matières stercorales. Depuis quatre ans, il était valétudinaire à cause de cette constipation qui avait fait des progrès continuels, malgré les secours de l'art. Son ventre, lorsque nous le vîmes, n'était pas plus gros que dans l'état naturel; mais il était *tendu comme un*

(1) Sur une tympanite observée à l'hôpital St. Louis par M. Marc.

tambour. La région abdominale, et par sa forme et par sa dureté semblait contenir une colonne de marbre. Les lavemens ne pouvaient pas pénétrer dans le tube intestinal, ils semblaient en être repoussés; il fallait se servir d'nne seringue d'enfant nouveau-né pour injecter quelques liquides dans le rectum; alors, après des efforts inouis, le malade rendait des excrémens dont la consistance ressemblait à celle d'une pâte très-pêtrie; ils avaient la forme d'un rubau de soie de la largeur d'une ligne, et ils étaient aussi minces. Le malade en rendait à la fois une on deux aunes, tous les deux ou trois jours, après plusieurs injections semblables à celles dont nous venons de parler. A la mort de ce sujet, qui éprouvait les plus atroces coliques, nous reconnûmes que la totalité du tube intestinal était raccornie et tellement oblitérée, qu'une sonde de poitrine avait de la peine à y pénétrer, même dans le rectum, qui était devenu presque cartilagineux; les autres intestins ne présentaient pas ce caractère particulier. Le foie était très-noir et très-dur, mais il n'avait pas augmenté de volume. Nous ne remarquâmes point d'autres particularités dans l'examen des autres viscères. Cette singulière maladie, à ce que nous découvrîmes,

en questionnant le sujet, était due à l'usage qu'il avait fait pendant un an de l'acétate de plomb, pris en lavement et en boisson, pour combattre une diarrhée, qui depuis long-temps le tourmentait, et n'avait pas voulu céder aux remèdes ordinaires. Il est affligeant de dire, que ce fut par le conseil d'un homme appartenant à l'art de guérir, que le malade avait fait usage d'un poison aussi insidieux que celui dont nous venons de parler».

Cette observation extrêmement curieuse est un exemple de l'application directe de la sentence d'Hippocrate; elle confirme la description donnée par Baglivi, au sujet de la tympanite, dont les causes sont très-multipliées. J'ai vu des vomissemens et des coliques simples se changer en coléra et en passion iliaque, devenus mortels en un ou deux jours, après l'usage des purgatifs très-violens. Si l'on suppose, par exemple, une pierre arrêtée dans les vaisseaux des reins, ou dans les canaux biliaires, une hernie étranglée, ou des corps étrangers, comme des noyaux de cerises avalés avec profusion (et je pourrais en citer plusieurs exemples funestes), des pelotons de vers lombrics; certes, il n'y a pas d'élixir ou de purgatifs drastiques qui puissent détruire ces causes. J'ai vu une passion

iliaque, qui s'est terminée par une tympanite intestinale, après des tranchées violentes et des coliques, qui avaient été occasionnées par un paquet de vers lombrics. Je prescrivis deux onces et demi d'huile de palma-christi : cette dose fut augmentée du double ; enfin, un large vésicatoire sur le ventre fit sortir par les selles un énorme peloton de vers. La tympanite cessa quelques momens après, par les amers et les fortifians. M. Magendie a rapporté le cas singulier d'un jeune conscrit reçu, à l'Hôtel-Dieu, dans les salles de M. Petit, pour y être traité d'une prétendue tympanite. Le hasard voulut qu'il fût observé de nuit : alors, on découvrit la ruse du malade, qui avalait de l'air en telle quantité, qu'il pouvait se donner à volonté une énorme distension des intestins, et tromper ainsi les hommes les plus exercés dans l'art de guérir.

« J'ai vu, dit M. Portal, des gonflemens prodigieux de la totalité du bas-ventre, survenir très-promptement à des filles et à des femmes vaporeuses, soit avant, soit après le repas, lesquels disparaissaient quelquefois avec une célérité étonnante.

Cette collection d'air a été prise quelque-

fois pour de l'eau; et j'ai dit qu'une jeune femme qui avait le ventre très-gonflé, paraissait atteinte d'une ascite; que le jour fut pris pour la ponction, et que m'y étant rendu à cet effet, je trouvai la malade guérie, sans avoir éprouvé aucune évacuation sensible même de l'air ».

APHORISME XII.

Il est mauvais de faire vomir les lientériques en hiver.

La lienterie, est produite par la faiblesse de l'estomac, ou par quelque lésion organique de ce viscère, ou par relâchement et atonie du canal intestinal, et aussi par des aphthes. Lorsque cet état dure long-temps, il en résulte la cachexie, c'est-à-dire l'altération du chyle, et son défaut d'assimilation avec les principes du sang : de là, le défaut de consistance des molécules alibiles, le défaut de nutrition des solides; la résolution du caillot et l'abondance du *serum*, l'infiltration, la leucophlegmatie et l'hydropisie. L'exhalation et l'absorbtion sont aussi plus ou moins ralenties : car, la maladie est essentiellement

Anatomie Médic. tom. V, pag. 236.

produite par le relâchement de la membrane muqueuse. Comme ces affections ont une grande tendance à se faire remarquer, surtout en hiver, il est certain que les lientériques, à raison de leur faiblesse, doivent proportionément craindre, plus que les autres sujets, les effets des purgatifs.

La cachexie peut venir d'un mauvais régime, sans obstruction, ni lésion des viscères, mais seulement par cacochylie. On objecte, que la mauvaise couleur du visage et la décoloration de la peau dépendent souvent de l action nerveuse des solides, excités différemment chez les différens individus ; et que les alimens les plus sains peuvent avoir une influence particulière sur l'estomac, qui réfléchit sympathiquement ses irradiations sur la peau. On connaît les effets des moules gâtées : Lorry cite, dans son traité *de Morbis cutaneis*, l'exemple d'une femme qui ne mangeait jamais de riz, sans avoir la peau couverte de rougeurs, et cette observation s'est présentée à plusieurs autres praticiens. Mais on ne peut citer, comme maladie, un effet sympathique momentané, tandis que, dans la cachexie, la décoloration de la peau est toujours de plus en plus mauvaise. Van-Swieten, dans ses commentaires sur les aphorismes

de Boerhaarve, a remarqué que les habitans d'une ville, contraints de vivre uniquement de farine de graine de lin, après avoir souffert un siége de trois mois, furent tous attaqués de lienterie, d'oedème, de leucophlegmatie et d'hydropisie anasarque, dont ils guérirent facilement, dès qu'ils purent manger du pain de froment. Hippocrate, dans le deuxième livre des Epidémiques, a fait la même observation sur les sujets qui vivaient uniquement d'orobes et de fèves. Ainsi, Plutarque rapporte que les soldats de Marc-Antoine, étant parvenus en Arménie, dévorèrent avec avidité tout ce qu'ils purent rencontrer, et que vingt-quatre mille périrent du flux cœliaque. Combien d'exemples funestes ne voit-on pas d'enfans moissonnés par une mauvaise nourriture, et surtout par un lait trop épais et aigri ?

Le Dictionnaire des Sciences médicales (à l'article *alimens*) distingue très-bien les cas, où l'allaitement est plus nuisible qu'utile : «L'enfant rend d'abord des pelotons d'excrémens fort solides, mais blancs jusqu'au centre, ou seulement enduits d'une teinte jaunâtre. Il est clair que la bile n'a pas pénétré cette matière, et on ne peut y méconnaître un caillé très-compact, qui a résisté aux forces digestives.

Bientôt l'enfant est pris d'un dévoiement qui tourne en dysenterie, et qui en un ou deux jours le réduit à l'extrémité, si bientôt on ne lui donne le téton ; pour lors, les excrémens deviennent jaunes et pénétrés de bile dans toute leur étendue. (J'en ai vu périr plusieurs sous mes yeux, après avoir éprouvé depuis quelques jours ce dévoiement, et en examinant les selles, j'ai reconnu tous les caractères décrits ici). Ce que nous venons de dire n'arrive pas seulement au lait de vache; M. Hallé l'a vu arriver au lait d'une nourrice : elle avait très-bien élevé deux nourrissons avec le même lait qui, quoique de trois ans, était bon, mais un peu fort. On lui avait donné un troisième nourrisson ; mais cet enfant rendit les excrémens tels que nous venons de les décrire : il fut pris du dévoiement, devint très-maigre : on lui donna une nourrice dont le lait était moins épais, et n'avait que trois mois (1) ; il se rétablit promptement. Il est clair que, dans ces cas, l'enfant ne digère pas la partie caséeuse du lait.

Les vaisseaux chyleux sont les premiers

(1) Il est souvent impossible, surtout dans les villes où l'on manque de nourrices qui aient un lait de deux ou trois mois, de remplacer un lait de huit mois ou d'un an et plus; alors il vaut mieux y suppléer par les fécules.

à s'en ressentir : aussi le carreau, ou obstruction des glandes du mésentère; les vomissemens opiniâtres, la diarrhée, la dysenterie, la lienterie et l'hydropisie, sont les maladies les plus ordinaires de l'enfance. Les aphthes sont aussi quelquefois la cause de la lienterie; et il y en a de gangréneux: le quinquina est alors indiqué, ainsi que les autres liquides et médicamens toniques. Voici le pronostic d'Hippocrate : « La lienterie fréquente et longue, qui vient à toute heure avec un grand murmure d'intestins, ou simplement sans bruit, de jour et de nuit; où l'on rend des matières absolument non digérées, ou noires, lisses, et fétides, est une maladie très-rebelle et fort dangereuse. Elle occasionne la soif, et détourne les boissons de se porter à la vessie; il survient des aphthes à la bouche, des rougeurs élevées sur le visage, et des éphélides ou taches de diverses couleurs : le ventre paraît ramolli, flétri et ridé, le dégoût est absolu, enfin il est impossible de vaquer aux choses habituelles».

« Cette maladie est très-violente chez les enfans, ainsi que chez les hommes faits; mais elle l'est beaucoup moins aux autres époques de la vie, à l'exception des âges pré-

cédens. Lorsqu'un sujet attaqué de lienterie, ne présente que très-peu des mauvais signes qui ont été décrits, il est tout-à-fait exemptde danger ».

« Cette affection doit être soignée, jusqu'à ce que l'urine coule en quantité proportionnée à la boisson, que la nourriture profite, et qu'on ne remarque plus aucune mauvaise couleur ».

« Les autres diarrhées, sans fièvre, durent peu et sont bénignes ; elles cessent d'elles-mêmes, ou à l'aide des boissons. L'on peut annoncer d'avance que les évacuations cesseront, lorsqu'en palpant le ventre, on n'y sent plus aucun mouvement intestin, et que les vents sortent à la fin des déjections ».

« Ruysch parle d'une femme, qui, depuis long temps éprouvait une faim canine : elle mangeait considérablement ; elle mourut à la suite de violentes douleurs à l'abdomen. Rien de remarquable dans les viscères, si ce n'est le pylore qui était tellement dilaté, qu'il laissait passer le poing. » (Fournier.) Il est probable que la lienterie devait être habituelle chez cette malade.

---

(1) 2e. livre des prédictions; 2e. vol. de la traduction des œuvres d'Hippocrate.

On recommande généralement les toniques et les amers, dans les longues diarrhées, la dyspepsie et la lienterie. Le vomitif n'agit sur l'estomac, que par son action stimulante; mais dans la diarrhée, avec douleurs, et surtout la dysenterie accompagnée de violentes épreintes et de selles sanguinolentes, tous les irritans sont dangereux; du moins, un auteur moderne veut-il qu'ils soient à peu près bannis de la pratique médicale, et que la diète la plus sévère préside toujours au traitement de la diarrhée et des autres flux des intestins. « Je me rappelle cependant, dit M. Broussais, avoir guéri à cette même époque, avec la dissolution de colle de poisson, dans la décoction de quinquina sous forme de gelée, deux ou trois dyspeptiques qui avaient vu s'accroître leurs maux par l'usage des élixirs, des vins médicamenteux, des poudres stomachiques, et autres organes destructeurs que le charlatanisme répand avec profusion dans la capitale. J'aurais pu me dispenser d'aromatiser la gélatine, et de lui combiner des amers; mais j'étais moi-même enveloppé dans le préjugé. J'ai guéri cependant parce que j'ai employé un excitant beaucoup moins fort que ceux par qui l'estomac était harcelé depuis long-temps. La nature m'a sans doute puissamment secondé. »

On pourra donc imiter cette pratique, dans certaines dyspepsies enracinées, sur lesquelles on a épuisé l'action des plus forts stimulans : il suffira de soumettre les malades au régime gélatineux, féculent, mucoso-sucré ; d'en bannir les liqueurs fermentées, de défendre tous les stomachiques habituels, pour obtenir la guérison des malades, chez qui la phlogose n'aura pas désorganisé la muqueuse, ou même le viscère tout entier, en développant les lames interposées entre ses membranes et les rendant lardacées, tuberculeuses, enfin squirreuses, et quelquefois ulcérées. »

Hippocrate annonce dans les Pronostics de Cos, que la lienterie finit par la phthisie, le marasme et l'hydropisie. Voici une observation, qui prouve que l'on peut vivre long temps, même avec un ulcère ou un cancer intestinal.

« Une femme âgée de cinquante-cinq ans, ayant toujours joui d'une bonne santé, se présente à l'infirmerie de la Salpêtrière, le trimeste d'automne de l'an 8. Depuis six mois elle avait une hémorragie intestinale, qu'elle disait être un flux hémorroïdal : amaigrissement, perte d'appétit, diminution des forces ; elle ne se plaignait d'autres douleurs que de coliques fugaces et très-légères. Trois jours après son entrée à l'infirmerie, elle est frappée

d'une apoplexie, et meurt le lendemain. Le cerveau ne présenta rien de remarquable, ni d'épanchement dans les cavités de cet organe, ni dans la base du crâne; mais on fut très-étonné de voir un large cancer ulcéré, occupant presque tout le rectum; le reste de cet intestin et la partie gauche du colon étaient rougeâtres, violets, comme sphacélés; la vessie, l'utérus étaient sans altération. (Pinel, méd. clinique.)

M. Portal a observé, par l'ouverture des corps, que les lésions organiques des intestins occupaient les gros intestins, dans les flux chroniques; tandis que les inflammations des intestins grêles se faisaient remarquer, principalement dans les maladies aiguës.

Il semble que l'opinion de M. Broussais soit contraire à celle d'Hippocrate, et nous ne pouvons néanmoins ne pas l'approuver. « Nous avons établi, dit l'auteur des Phlegmasies chroniques, que les pays chauds étaient le principal remède de la phthisie. » (Nous en avons vu un exemple dernièrement pour M. le Garde des Sceaux.)

Nous pouvons affirmer le contraire de la gastrite chronique, lorsque l'estomac persiste à repousser les alimens ordinaires,

lorsqu'il se refuse à toute dilatation (point important pour distinguer cette affection du squirre du pylore, qui permet une accumulation d'alimens) chez un sujet brun, irritable, robuste, qui ne craint pas les affections pectorales. Un voyage, dans une latitude plus froide, peut être aussi avantageux que l'habitude des pays méridionaux le sera à une personne blonde, grêle, à système sanguin inactif, qui se verrait déjà à la première période de la phthisie. »

Cela est vrai; mais il faut observer qu'Hippocrate ne défend les vomitifs en hiver aux lientériques, que parce qu'il y a presqu'impossibilité d'établir des sueurs, conformément à son axiôme : *Alvi densitas, cutis raritas.* Ce qui est exact (comme il est prouvé dans l'aphorisme 26). Il faut bien reconnaître aussi les lésions organiques : or, les vomitifs ne pourraient qu'accroître le danger de celles-ci.

Au commencement de la lienterie, les vomitifs sont mieux indiqués que les purgatifs; ceux-ci ne seraient pas d'ailleurs sans danger. Je me rappelle avoir vu un malade attaqué de lienterie, dont on avait supprimé tout-à-coup les selles par une médecine astringente; il périt très-peu de temps après cette suppression.

On lit aussi, dans l'histoire des Cas rares, l'observation d'une diarrhée supprimée, qui a été suivie de *catalepsie*, terminée par une guérison complète, lorsque la diarrhée fut rétablie. M. Fournier est auteur de cette observation : d'où il nous faut conclure, que c'est surtout par le régime approprié à un traitement méthodique, qu'il faut attaquer les longues diarrhées, et ne point les supprimer brusquement. Hippocrate remarque que la dysenterie arrêtée ainsi, à contre temps, produit des dépôts, soit sur le ventre, soit sur les articulations. »

» Dans tous les cas analogues, lorsqu'au bout de deux ou trois mois de durée, la muqueuse du colon est désorganisée et ulcérée, lorsque toutes les matières fécales qui y parviennent se putréfient promptement avec le mucus, le pus et le détritus des ulcères; à l'époque enfin où la maladie est sans remède, les particules putrides pompées par les absorbans se répandent dans toute l'économie, et s'échappent avec toutes les excrétions : l'haleine, la transpiration et les urines sont fétides; mais d'une fétidité stercorale très-différente de celle des phthisiques et de ceux qui sont épuisés par une grande plaie; les traits, et surtout les yeux, se décomposent; le teint

prend une couleur terne et plombée; le pouls est petit et fréquent; les forces tombent rapidement, et la mort est assurée (Broussais).

« Que peut-on opposer à cette désorganisation des phlegmasies chroniques? ici tous les secours de l'art sont impossibles : ainsi, on ne peut qu'apaiser les douleurs par les mucilagineux et les opiacés, et un régime adoucissant. » (Pinel, méd. clin.)

APHORISME XIII.

Ceux qui sont purgés difficilement par les voies supérieures, doivent, avant de prendre l'ellébore, se préparer et s'humecter par des alimens plus copieux et par le repos.

Le choix de l'ellébore était, au temps d'Hippocrate, un point essentiel : on préférait celui d'Antycire à celui de Sicile et du mont Œta. « Lorsqu'un malade devait prendre l'ellébore, on commençait par l'évacuer doucement; on le nourrissait bien pendant quelques jours, puis on le faisait vomir, en

choisissant le temps du déclin de la lune; on réitérait le vomitif cinq jours après, puis on rétablissait les forces par une bonne nourriture pendant un mois (1). On recommençait alors la même série d'évacuations, de trois en trois jours; après le dernier vomissement, on donnait un jour de repos, pendant lequel on faisait prendre au malade un lavement, un bain, et quelque nourriture : le lendemain, on administrait l'ellébore, après une friction huileuse sur tout le corps.

« Les vomissemens dont nous venons de parler avaient lieu après le repas du soir.... On les déterminait par un moyen mécanique, ou par l'administration d'un vomitif.

» Il y avait plusieurs manières d'administrer l'ellébore. *Actuarius*, après en avoir enlevé l'écorce, le donnait en fragmens mêlés avec quelques graines aromatiques; mais il conseillait, si l'on voulait obtenir une bonne purgation, d'y joindre la scammonée : on avait égard à la grosseur des fragmens pour en modifier l'action. *Hérodote* dit qu'il était employé en extrait avec le miel; *Antillus*

(1) Il s'agit du traitement de la mélancolie et de la folie.

l'administrait en infusion faite à froid pendant trois jours.

L'usage de l'ellébore était fort familier à Hippocrate et aux plus anciens médecins : ils n'avaient pas de remède plus souverain pour dissiper les maladies les plus opiniâtres, et surtout la mélancolie et la manie; mais, on sait aujourd'hui, d'après l'expérience de plusieurs siècles, que tous les purgatifs violens sont d'un usage très-pernicieux dans la mélancolie; et on a reconnu que les remèdes les plus doux, les délayans, les bains, les eaux minérales, l'exercice surtout et la dissipation sont les seuls moyens d'empêcher les progrès de cette maladie.

Consultons maintenant M. le docteur Alibert: « L'ellébore noir (2) *Elléborus niger* de *Linnœus*, appartient à la famille des renonculacées. On le recueille dans quelques parties des Alpes; il est assez abondant dans toute la Grèce, et surtout au bas du mont Olympe, ainsi que l'assure le célèbre Tournefort, dans son voyage au Levant.

(1) Dictionnaire des Sciences méd., Art. ELLÉBORISME.

(2) On croit que c'est celui qu'employait Hippocrate.

La saveur de l'ellébore est amère et âcre. Si on la mâche quelque temps, elle imprime un sentiment de stupeur sur la langue ; son odeur est tantôt nulle, tantôt nauséabonde.

La racine d'ellébore contient un principe gommeux et un principe résineux; de là vient que l'alkool et l'eau sont très-propres à l'extraction de ses qualités médicamenteuses »

« *Propriétés médicales* : l'action véhémente de l'ellébore sur l'économie n'est contestée de personne. Tournefort rapporte qu'ayant fait prendre de l'extrait résineux de cette plante à trois Arméniens, « ils se plaignirent tous d'avoir été fatigués par des nausées, des tiraillemens d'entrailles, d'une impression de feu et d'âcreté de l'estomac, le long de l'œsophage, dans la gorge et au fondement; de crampes, de mouvemens convulsifs, joints à des élancemens violens dans la tête, qui venaient comme par fusées, et qui se renouvelaient quelques jours après » Une circonstance malheureuse m'a mis à même d'observer les accidens de cette nature chez une femme qui, ayant conçu le coupable projet de se faire avorter, avait avalé de la poudre d'ellébore. Quinze jours de soins les

plus assidus suffirent pour la rétablir. Doit-on s'étonner que cette plante soit déchue de la haute réputation dont elle jouissait chez les anciens ?

« Tout le monde sait que les Grecs avaient consacré par un adage, son efficacité contre la folie. Les historiens, les poètes, etc., ont célébré de tout temps les guérisons merveilleuses opérées dans l'île d'Antycire. Mais que peuvent de pareilles assertions contre les lumières acquises de nos jours, sur la nature de l'aliénation mentale ? La nécessité d'un traitement moral, n'a pas été seulement démontrée par les progrés de la science de l'entendement et des idées ; elle l'est encore par les succès récens de MM. Willis et Pinel ; elle ne l'est pas moins par les travaux de MM. Louyer-Willermay, Charpentier, Esquirol, Itard, et autres partisans de la médecine philosophique, qui marchent si dignement sur les traces de leurs illustres prédécesseurs. Sans doute, que dans ces fameuses navigations, entreprises jadis pour la recherche de l'ellébore, on faisait concourir d'autres moyens non moins énergiques de guérison ; on remontait à l'origine des causes, dont il fallait détruire les effets ; on assortissait un régime à l'état des malades ; on variait les

influences extérieures ; on trompait la douleur ; on faisait diversion aux ennuis ; on procurait des distractions salutaires ; on dominait l'imagination pas l'ascendant de la confiance, etc. Car la plante, tant préconisée, ne saurait agir, en pareil cas, qu'à la manière des drastiq ues, dont l'action perturbatrice a néanmoins été avantageuse quelquefois (comme, par exemple, dans la curation de l'hypocondrie, en rétablissant des mouvemens de fluxions interrompus, en imprimant plus d'activité aux fonctions importantes de la veine des portes, etc.) Un autre motif indique essentiellement l'emploi d'un purgatif violent dans les circonstances que nous venons d'énoncer ; c'est l'état de torpeur qu'on observe alors dans le conduit intestinal, dont la contractilité n'est mise en jeu que par les plus forts excitans ».

« L'ellébore entre dans la composition des teintures composées de mars elléborisé, de mars de ludovic, et des pilules toniques de Bacher, qui se préparent d'après le procédé qui suit : Prenez extrait d'ellébore noir, extrait de myrrhe à l'eau, de chacun trente-deux grammes (une once); de poudre de chardon-bénit, douze grammes (trois gros); faite s une masse et des pilules d'un demi-

grain. On leur a fait une grande renommée dans le traitement des différentes hydropisies. J'avoue que j'ai vu fréquemment ce remède échouer contre ces affections qui sont, parfois, d'une nature si grave. Toutefois, leur puissante action a pu, dans quelques circonstances, imprimer une secousse heureuse à tout le système lymphatique, et ranimer sa fonction absorbante. (Alibert.) (1)

Hippocrate, au livre premier des Epidémiques, dit que la bile noire ayant été mise en mouvement chez Timocrate, qui avait pris une potion purgative (probablement l'ellébore), ce malade dormit, après avoir éprouvé des évacuations excessives et de violentes douleurs; mais qu'il était si faible, que ceux qui étaient présens ne remarquaient pas le moindre mouvement de respiration, et le croyaient mort, parce qu'il paraissait privé de tout sentiment. Hippocrate ajoute, qu'on tenta toutes sortes de moyens de le tirer de son assoupissement; ce à quoi on réussit enfin : il termine par dire que le malade fut rendu à la vie.

Cette observation prouve au moins le danger qu'il y a généralement d'administrer un

(1) Nouveaux élémens de Thérapeutique, 5e. édition, 2 vol. in-8°. — Paris 1818.

purgatif très-violent, qui peut ainsi exciter une hémorragie. Serait-ce cette voie que les anciens auraient préférée pour imiter les efforts de la nature, qui opère effectivement des crises heureuses, dans la manie et la mélancolie, tandis qu'il survient des varices, le meloena, l'hématémèse ou la dysenterie? Nous le répétons, le danger d'une purgation semblable ne peut se calculer. Si l'on pense qu'il s'agit seulement d'évacuer l'humeur noire, atrabiliforme, dont la viscosité n'obéit pas facilement à l'action des médicamens ordinaires, l'indication sera bien plus précise, et non moins rationnelle, en disposant les malades aux évacuations plus ou moins fortes qui leur sont ordonnées. A la vérité, les eccoprotiques, les huileux et les laxatifs, ne sont pas doués de propriétés assez stimulantes, pour débarrasser le canal intestinal, farci d'humeurs épaisses, biliformes, comme chez les atrabilaires. Les minoratifs, tels que les sels neutres et les catarthiques amers sont mieux indiqués; mais quand on veut agir fortement sur toute l'étendue du tube alimentaire, ou sur des sujets atrabilaires attaqués de fièvre quarte, les drastiques l'emportent généralement sur les autres purgatifs.

Dans la chlorose, la mélancolie, l'hy-

pocondrie, les purgatifs opèrent souvent d'heureux effets; mais il faut les prescrire avec modération. Les extraits gommeux, résineux, d'aloës, de jalap, de scammonée; les fondans, les amers, les martiaux, les toniques, le vin de quinquina et antiscorbutique, l'élixir amer de Garus, ou de longue vie, les pilules aloétiques de Frenck, de Bacher, dans lesquelles entre l'ellébore, conviennent pour exciter fortement l'irritabilité de l'estomac et des intestins, et rétablir la secrétion de la bile dans le foie, et non pas pour évacuer tel ou tel autre genre d'humeurs; car ce serait revenir au temps où l'on croyait aux cholagogues, phlegmagogues et ménalagogues; ce qui est outrer les conséquences de la purgation.

Pour les personnes les mieux portantes, la suppression d'une évacuation sanguine habituelle donne lieu à la diathèse de ce nom: ainsi, le teint rouge, haut en couleur, les veines gonflées, la respiration génée, un sentiment de plénitude, la peau rosée, les sueurs excessives annoncent la pléthore sanguine, où les purgatifs drastiques et tous les toniques sont le plus souvent contraires.

APHORISME XIV.

Dès qu'on a bu l'ellébore, il convient de faire plus d'exercice, de moins dormir et se reposer. En effet, la navigation prouve que l'agitation trouble tout le corps (1).

Les précautions que paraît prendre l'auteur de l'aphorisme, d'après des coutumes qui nous sont tout-à-fait étrangères, avaient probablement trait à quelque méthode particulière d'administrer l'ellébore. L'art de guérir doit s'éclairer par le raisonnement ; il faut par conséquent bannir toutes les pratiques routinières. Serait-ce une sorte de balancement du corps ou d'agitation des membres dans toutes sortes de directions, pour produire des mouvemens incommodes analogues à la navigation qu'il s'agirait d'imiter? On sait qu'Asclèpiade, qui a vécu dans des temps bien postérieurs à Hippocrate avait imaginé des lits suspendus pour produire des effets particuliers sur les malades :

(1) M. le docteur L'Éveillé a publié des Commentaires; mais il a passé les aphorismes 15, 16, 17, 18, 19 et 20e. de cette section, quoiqu'il eût annoncé, Hippocrate commenté par lui-même, 1 vol. in-8o., Paris, 1818.

peut-être, avant ce médecin, la gymnastique inventée par Herodicus avait-elle suggéré l'emploi de cet art, afin d'augmenter l'action des médicamens par le mouvement combiné de différentes manières. Ainsi les changemens qui se sont succédés dans l'art de guérir, ont été successivement adoptés ou rejetés, suivant leur utilité.

Les moyens d'accélérer la purgation, se bornent aujourd'hui à augmenter le médicament, si la dose en est trop faible, ou à le remplacer par un autre, s'il n'a pas assez d'action. Quant au mouvement qu'il convient d'observer pendant la purgation, il ne faut pas qu'il soit trop violent; car on vomirait la potion : si, par exemple, c'est une médecine, on détruit ainsi son action ; mais, s'il s'agit d'un vomitif, un exercice modéré ne peut que contribuer utilement à en seconder les résultats. L'eau minérale ou émético-cathartique, l'ipécacuanha et le tartre stibié, produisent des effets assez prompts pour n'avoir pas à douter de l'efficacité de ces moyens, sans qu'il soit besoin de mettre en usage d'autre pratique que celle que l'on suit ordinairement.

Dans le traité de *la Diète salubre*, l'eau de mer est conseillée comme vomitif: il ne

serait pas sûr d'y avoir recours. J'ai vu, dit le docteur Delavaux, p. 120 de son traité de Physiologie d'Hippocrate, quelques matelots qui s'étaient habitués à prendre tous les matins un verre d'eau de mer pour se tenir le ventre libre : la plupart ne pouvaient la prendre que très-coupée avec de l'eau douce, et tous éprouvaient souvent des chaleurs d'entrailles avec des coliques; enfin, il survenait souvent des flux de sang que j'avais beaucoup de peine à arrêter. Il m'est arrivé quelquefois de prescrire l'usage de l'eau de mer pour rétablir le flux hémorroïdal, dans des tempéramens très-pituiteux ou phlegmatiques.

L'ellébore a une vertu tonique. (1) Des préparations vomitives, comme la scille, le kermès minéral, le vin émétique trouble (même peu usité aujourd'hui), la digitale pourprée, l'arum et autres substances indigènes sous forme liquide, soit en opiats, locks, bols, pilules, extraits, élixirs, vins et esprits médicamenteux, la seconde écorce de sureau, dont on fait usage dans les hydropisies, se prescrivent

(1) Recherches sur les maladies chroniques, et particulièrement sur les hydropisies, et sur les moyens de les guérir, par Bacher; in-8°, Paris, 1776.

aussi comme diurétiques et excitans, avec le sel de nitre et les eaux minérales purgatives.

« Lorsqu'on consulte les auteurs qui ont écrit sur la médecine pratique, on est surpris de la diversité de leurs opinions, sur les doses auxquelles il faut administrer la poudre d'ellébore : ils l'ordonnent à la dose de cinq, six, ou huit décigrammes (dix, douze, ou seize grains). On prépare un extrait par la décoction des racines dans l'eau, que l'on donne à la dose de cinq, six ou dix décigrammes (dix ou vingt grains); on va quelquefois jusqu'à deux grammes (un demi-gros); cet extrait est analogue à celui que Tournefort prépara à son arrivée à Pruse. Mais, comme je l'ai dit précédemment, il n'y a plus que les pilules de Bacher, dont l'usage ne se soit pas perdu : nous avons expliqué les motifs de cette préférence (Alibert.) »

APHORISME XV.

Quand vous voudrez donc rendre l'ellébore plus actif, excitez au mouvement; mais, pour l'adoucir, faites prendre du repos et du sommeil.

Le précepte d'Hippocrate a été suivi par les praticiens les plus célèbres. Sydenham

purgeait dans la dysenterie : le soir même, il donnait un parégorique, comme la thériaque et le laudanum, pour calmer l'irritation occasionnée par la purgation. Dans la coqueluche, on fait vomir souvent, et avec beaucoup de succès, les enfans. Il est bon, après le vomitif, de leur donner, à l'heure du sommeil, des anodyns et des calmans, tels que le sirop de coquelicot ou de pavot blanc.

Hippocrate ne se bornait pas à l'ellébore. « S'il est nécessaire de purger dans les fièvres, il faut, dit-il, que ce soit avant le cinquième jour, pourvu qu'on s'aperçoive d'un murmure d'intestin, autrement on doit s'abstenir des purgatifs ; mais, en cas de murmure et de déjections bilieuses, on fera bien de purger modérément avec la scammonée, l'élatérium, le suc de silphium : la mercuriale avec le miel était aussi en usage ; le lait d'ânesse cuit servait d'excipient, sans doute pour adoucir l'action des purgatifs.

Galien est auteur de la polypharmacie, que les Arabes, il est vrai, ont beaucoup perfectionnée : nous leur devons, en outre, le séné, la manne, les tamarins, les pignons, les myrobolans, la casse, les conserves, les extraits, les sirops et autres préparations médicamenteuses ; les gommes, les résines, les

sels, etc; mais surtout dans le XVIe. siècle, Paracelse, Vanhelmont, Stahl, et ensuite Boerhaave, ont donné beaucoup de vogue aux préparations tirées des minéraux, des fossiles et des plantes. Les différentes sortes d'éthers, les bezoards, les alcalis, la teinture d'or et des métaux, les acides minéraux ont enrichi successivement l'art de guérir. Les sels neutres, amers et purgatifs; l'antimoine, le souffre, le mercure, le fer, le plomb, le cuivre, l'étain, l'arsenic, l'argent, les terres, les gazs, les eaux minérales étudiées et décomposées jusque dans leurs élémens; tous ces matériaux furent particulièrement mis en œuvre par les célèbres chimistes des XVI et XVIIe. siècles. Les travaux des savans modernes, Fourcroy, Lavoisier, Vauquelin, Deyeux, Thénard, Davy, ont apporté d'utiles et importans perfectionnemens dans la matière médicale. C'est à juste titre, que maintenant on exige des médecins, des connaissances chimiques. La physique expérimentale a aussi suivi les progrès de la chimie pneumatique: il serait impardonnable, aujourd'hui, de ne pas connaître la composition de l'air et des gazs oxygène et hydrogène; deux bases acidifiables, combinées avec les acides et les alcalis,

ou l'ammoniaque. Le souffre, les terres et les métaux, forment des composés chimiques, qu'il est difficile d'atteindre, si on n'a pas étudié à fond leurs élémens.

La combinaison de l'alcool avec les acides nitrique, sulfurique et acétique, réduits en vapeurs, donne les différens éthers : en outre le phosphore, l'acide boracique, le souffre, la magnésie, le tartre, sont utilement employés dans l'art de guérir ; l'éther sulfurique et la liqueur anodyne minérale d'Hoffmann, sont des antispasmodiques excellens, que le médecin fait servir, dans un grand nombre de cas, à la cure des maladies aiguës et chroniques, où les autres remèdes ont déjà échoué. Enfin l'opium, le quinquina, sont des médicamens héroïques, que l'on ne peut trop préconiser dans le traitement d'un grand nombre d'affections morbifiques et surtout dans les fièvres. L'ipécacuanha, le jalap, la rhubarbe, forment la base d'une foule de préparations pharmaceutiques. Le laudanum liquide de Sydenham, le sirop diacode, la teinture d'opium, les gouttes de Rousseau, méritent toute la vogue que leur ont donnée les praticiens anciens et modernes. La thériaque, le diascordium, la confection hyacinthe et alkermès, sont plus rarement employés aujourd'hui.

Hippocrate, absolument étranger à toutes nos richesses, s'est néanmoins acquis une immense réputation, comme praticien célèbre. Bien des systèmes élevés et détruits depuis ce grand homme, ont bien peu profité à l'art de guérir. J'ai prouvé, dans un mémoire sur la naissance des sectes dans les divers âges de la médecine, que les ouvrages d'Hippocrate, traduits à toutes les époques de décadence de l'art, avaient toujours ramené les vrais observateurs aux lois de la nature. Autrefois on purgeait et on saignait beaucoup, parce que les systèmes étaient fondés sur les théories humorales: mais depuis Hippocrate, Galien et Boerhaave, jusqu'au fameux système de Brown et de Cullen, qui est de reconnaître les solides vivans, continuellement irrités et excités, sans tenir aucun compte des causes antécédentes; on ne prescrit plus à présent, que très-peu de choses dans les maladies. Je suis loin assurément de blâmer cette méthode où la diète, qu'Hippocrate a approuvée aussi dans sa préface du traité du régime dans les maladies aiguës; où la saignée du bras et les évacuans des premières voies sont recommandés pour la guérison. Il faut convenir malheureusement quelquefois qu'on a tout le temps d'é-

puiser les ressources de la pharmacie, avant de parvenir à guérir les affections chroniques. Dans l'état habituel, si on veut se purger par nécessité ou par précaution, on trouve encore une quantité de préparations pharmaceutiques, telles que le sel de Guindre, la poudre d'Ailhaud, les pilules ante-cibum, les pilules de Franck, les grains de vie (ou plutôt de mort pour le public ignorant qui ne sait pas en faire un bon usage); le purgatif de Leroi, l'eau-de-vie allemande, l'élixir de Garus ou de longue vie, les eaux minérales purgatives, et pareilles drogues qui fourmillent dans tous les coins de rue, pour éviter, disent les personnes charitables, au bon public, d'être malade. Voilà assurément une garantie dont il faut se défier : les élixirs ont tous, pour base, la résine de Jalap, d'Aloës, la scammonée, ou des substances très-irritantes qui entrent dans leur composition, qu'on ne devrait par conséquent jamais prescrire, que sur l'avis du médecin.

APHORISME XVI.

L'ellébore est dangereux à ceux qui ont les chairs saines; il leur cause des convulsions.

L'ELLÉBORE est dangereux pour deux motifs: parce que ce médicament très-irritant excite fortement l'irritabilité ou contractilité musculaire et la sensibilité du canal intestinal; d'où résultent des superpurgations mortelles, des coliques violentes et le flux de sang, qui s'annoncent par le mouvement antipéristaltique le plus violent, c'est-à-dire, des vomissemens excessifs et des selles suivies de syncopes et de sueurs froides. J'ai vu survenir ces accidens après une dose de pilules d'aloès (huit grains de résine dans du savon), dont fut très-gravement malade un avoué, homme robuste, âgé d'environ cinquante ans, bien coloré, ayant par conséquent les chairs saines et un teint fleuri, d'un tempérament sanguin, jouissant d'une bonne table, et se livrant à un exercice modéré. Certes, il ne peut être question ici de juger des bons ou mauvais effets de l'ellébore, autrement que

d'après l'observation. Le jalap en poudre est le moins violent des drastiques. Or, un tempérament sanguin, un teint fleuri, une forte constitution, sont évidemment des conditions opposées à la cachexie : les chairs sont saines, parce qu'elles se nourrissent d'un chyle bien constitué ; toutefois, les fonctions sont libres, et les organes ainsi que les viscères sont sains, c'est-à-dire sans affection locale. Mais, dans la doctrine Hippocratique, il y a véritablement des vices des humeurs, indépendamment de l'irritation des solides : si le régime est mauvais, si les alimens sont indigestes, si l'air est mal sain, si des occupations tristes, si l'habitation des marais ou des plaines privées du soleil, si des lieux bas et humides agissent constamment sur les mêmes individus, il est certain que ce n'est pas ici l'irritation des solides, que l'on doit craindre d'éveiller par les purgatifs violens ou drastiques, ce sera le contraire dans les circonstances opposées. Voici à ce sujet les remarques d'Hippocrate :

« Quant aux contrées situées aux environs du Phase, le sol en est marécageux, chaud, humide et ombragé par des bois ; des pluies très-fréquentes et abondantes y règnent en toutes saisons. Les hommes passent leur vie dans les marais, et se construisent, au milieu

des eaux, leurs habitations de bois et de roseaux; ils ne marchent guère que pour aller à la ville ou au marché; le reste du temps ils naviguent dans leurs canots faits d'un seul tronc d'arbre. C'est ainsi qu'ils montent et descendent les canaux qui abondent dans ce pays. Ils ne boivent que des eaux chaudes, stagnantes, putréfiées par le soleil, ou grossies par des pluies. Le Phase, lui-même, est, de tous les fleuves, celui dont le cours est le plus lent; enfin toutes les productions de la terre y viennent mal, y dégénèrent et ne mûrissent point à cause de l'excessive quantité des eaux, et il y a constamment un brouillard épais qui couvre tout le pays. Les Phasiens ont un teint jaune, comme celui des ictériques, et la voix la plus rauque qui puisse sortir d'une bouche humaine, à cause de l'air qu'ils respirent qui est impur, brumeux et très-humide; ils ont naturellement le corps très-lâche, et ne peuvent supporter la fatigue. » Voilà un exemple de ce qu'on peut nommer constitution cachectique. Les plaines d'Italie, et les vallées situées au pied des Alpes, où le crétinisme, le goître et les scrophules, les fièvres intermittentes, sont endémiques de même que les œdèmes, les leucophlegmaties et les hydropisies, présen-

tent d'utiles rapprochemens avec les peuples observés par Hippocrate.

Si je veux tracer le tableau d'une excellente constitution, je citerai ce passage du même Traité (1), où dominent les couleurs les plus opposées: 74. «A la vérité, l'Asie n'est pas également tempérée partout; mais les contrées également éloignées du chaud ou du froid, sont fertiles en fruits de la terre, et en arbres; l'air y est pur, les eaux y sont excellentes; le sol n'y est point brûlé par les chaleurs excessives, ni comprimé par des hivers rigoureux; le hâle et la sécheresse ne s'y font point sentir par la disette d'eau, ni l'extrême humidité, par des pluies considérables et par des neiges.»

«Les fruits d'été doivent naturellement abonder dans ce pays, tant ceux qui viennent des graines ensemencées, que des plantes sauvages qui croissent spontanément, et dont les hommes se nourrissent après les avoir

(1) Des Airs, des Eaux et des Lieux, 5ᵉ. vol. de la collection des OEuvres d'Hippocrate. Dans le premier volume des Commentaires, j'ai cité M. Coray. M. Chailly a cru devoir mettre au jour sa version littérale; j'ai publié le même ouvrage: je me sers donc ici de ma traduction. Nec verbum verbo curabit reddere (HOR., de Art. Poet.). Non verbum pro verbo necesse habui reddere (CICERO, de op- mogenere Orator.)

adoucies par la transplantation et par une culture convenable ; le bétail qu'on y élève est très-fécond et y vient très-beau ; les hommes ont de l'embonpoint, sont d'une grande beauté, et d'une haute stature ; mais d'une nature si uniforme, qu'il n'y a pour ainsi dire entre eux aucune différence ».

« Un tel pays doit naturellement se ressentir de la bonne constitution et de la douceur des saisons : aussi bien, il n'est pas naturel que la force, le courage, la constance à supporter les fatigues et l'amour du travail, soient des qualités innées dans ces contrées ; au contraire l'irrésistible attrait du plaisir commande si impérieusement à la nature, qu'elle n'y fait aucune distinction ni d'espèces ni de sexes ; c'est pourquoi on rencontre tant de variétés parmi les bêtes sauvages ».

Il est facile de comparer les habitans du midi de la France à ceux du nord : par exemple, la Provence, jouit d'un air pur et serein, et abonde en fruits excellens ; elle ne ressemble nullement par ses productions à l'Alsace ou à la Lorraine ; et plus on avance dans le nord de l'Allemagne, plus les constitutions sont robustes : mais l'excessive rigueur des saisons est une cause plus fréquente des maladies ; ainsi dans les contrées les plus éloignées de la Russie, « les vents froids y dominent

» constamment ; ils viennent directement des » eaux, des neiges et des glaces, qui ne quittent » jamais les montagnes, et les rendent inha- » bitables : un brouillard épais couvre les » plaines, pendant le jour ; de sorte que ceux » qui les habitent à leur base, vivent conti- » nuellement dans l'humidité, et sont expo- » sés à un hiver perpétuel, n'ayant que quel- » ques jours d'été qui ne sont pas même as- » sez chauds ; car les plaines très-élevées ne sont » point couronnées par d'autres montagnes, et » se prolongent en s'élevant sous le septen- » trion. (Dans le passage d'Hippocrate il est » toujours question des Scythes.) Ils font » usage, constamment des mêmes alimens et » se vêtissent toujours de même en été comme » en hiver. En outre, l'air qu'ils respirent est » très-épais et humide (l'air est sec et pu- » rifié au contraire sur les hautes montagnes » de la Suisse et des Pyrénées) ; et ils ne » boivent que des eaux de neige et de glace ; » ils fuient le travail, parce qu'en effet, là » où les saisons ne varient presque jamais, » il n'est pas possible que ni le corps, ni » l'esprit soient très-actifs ».

Il est certain que les savoyards sont très-actifs et très-laborieux, comme nous en avons de continuels exemples sous les yeux ; ainsi ce n'est que pour les habitans des

monts Kapracks de la Sibérie et de la Russie, où les principes d'Hippocrate sont totalement applicables, que l'on peut vérifier ce qu'il a avancé, et qui est d'une très-grande exactitude : on voit la différence des constitutions des peuples, par les pays qu'ils habitent.

C'est une grande erreur de croire que notre tâche de commentateur se bornerait uniquement à savoir distinguer à quelle dose la purgation doit être prescrite : mais combien ce sujet ne devient-il pas intéressant, quand, à l'exemple d'Hippocrate, on vient à considérer en grand, les différences des tempéramens, l'influence des saisons et des climats, et le genre de vie des habitans, pour connaître la conduite qu'il faut tenir; car le médecin, par sa science, est cosmopolite (1) ?

Mais, supposé que ces principes aient été totalement négligés dans la théorie, alors la médecine cesse d'être une science; elle est sujete à l'empirisme, ou entièrement subordonnée aux nomenclatures, aux systèmes, et aux théories les plus spéculatives. Voilà l'extrême différence qu'il y a entre les vues bornées de certains auteurs, et le vaste plan tracé par Hippocrate, qui a embrassé la nature dans ses observations et ses descriptions.

(1) Voyez l'excellent ouvrage du Physique et du Moral de l'homme, par Cabanis, 2 vol. de mémoires in-8°.

Des peuples entiers vivent cacochymes ou cachectiques, parce que leur constitution est continuellement modifiée par le climat, de même que cela peut arriver chez certains individus par une mauvaise nourriture ou un mauvais régime. Ainsi, pour les sujets dont les chairs ou les muscles ne sont pas beaucoup effacés par l'enveloppe graisseuse et cutanée, craignez de les purger, surtout en été, parce qu'ils sont alors plus exposés par leur irritabilité aux superpurgations ; tels sont les mélancoliques ou atrabilaires, dont le teint est brun ou noirâtre; qui ont les chairs dures, fermes, velues; les articulations sèches et bien prononcées : l'ellébore, ou tout autre médicament drastique ou très-violent, ne convient à aucun de ces sujets là. Mais si les chairs sont molles, si la peau a une couleur terne ou terreuse; si le visage est pâle, si les pieds sont gonflés, si l'impression des doigts sur la peau ne s'efface point : ces caractères indiquent la diathèse cachectique (1). Dans un pays ou un climat mal situé, il est évident, par cette disposition, que le foie, la rate, l'estomac ou le mésentère n'exécutent pas bien leurs fonc-

(1) Dans le système actuel de la Médecine, on nie aussi les diathèses des humeurs, soit accidentelles, soit propres aux tempéramens. Voyez le Traité des Humeurs d'Hippocrate, à l'article Prolégomènes.

tions. Voilà donc l'origine et les effets de la *Cacochymie*; mais celle-ci peut provenir primitivement d'une mauvaise nourriture ou d'alimens indigestes, et donner lieu à la diathèse *cachectique*, laquelle èxiste alors sans aucune lésion des viscères; elle est remarquable surtout chez les artisans des plus viles professions, qui vivent fort long-temps, et chez lesquels le teint hâve, les yeux creux, la peau terreuse, n'attestent que trop les privations de toutes espèces, les besoins et la misère; d'où résulte la *cacochylie*, ou *perversion du chyle* (1). Ramazzini a fait un Traité *ex professo*, uniquement sur les maladies des artisans. Qu'on compare cette portion dégradée de l'espèce humaine, habitante des villes, avec la population indigente des campagnes : malgré les plus durs travaux, cette dernière conserve encore la joie, la gaieté, et la bonne couleur du visage, au milieu des privations, parce que la nourriture n'est point mauvaise. Comparez le teint basané et le vif coloris des jeunes villageoises, à la brillante jeunesse des habitantes des villes,

(1) J'opposerai aux savantes dissertations de M. le professeur Pinel, l'expérience du père de la Médecine. Voyez les articles Cachexie, Cacochymie, Cacochylie, du Dictionnaire des Sciences Médicales, et consultez le traité des Humeurs, qui est à la tête de ces commentaires.

c'est encore la même différence pour la durée du coloris ; c'est que l'exercice et l'habitude des travaux journaliers fortifient réellement chaque jour les solides par une juste distribution du chyle : *Exercitatio modica corpus implet.* Il faut donc purger quelquefois les personnes qui ont trop d'embonpoint, Aphor. 2, sect. 1 et 2.

APHORISME XVII.

Le dégoût sans fièvre, les pincemens à l'orifice supérieur de l'estomac, le vertige ténébreux, l'amertume de la bouche, indiquent le besoin des vomitifs.

Les symptomes décrits dans l'aphorisme sont en général, ceux de l'embarras gastrique ; il n'est pas toujours nécessaire qu'il y ait une réunion si exacte des effets de l'irritation nerveuse de l'estomac, pour prescrire un vomitif; la langue jaune, l'haleine fétide, bilieuse, le teint jaune, la douleur susorbitaire ou frontale, l'épigastralgie, l'anorexie, précèdent ou accompagnent souvent l'amertume de la bouche ; signe pathognomonique, ou principal de la présence de la bile dans l'estomac, et parfois, de son action sur les papilles nerveuses de la langue. Les nerfs

sont les organes du goût, et néanmoins ils font éprouver des sensations assez variables : l'irritation d'autres organes se communique souvent à des distances fort éloignées, en sorte que les envies de vomir, la bouche amère, l'anorexie, ne sont pas toujours des symptomes exclusifs et indicateurs du vomissement, comme on le voit dans les opérations de chirurgie. Dans les coliques rénales et hépatiques, la strangurie, la dysurie occasionnée par l'affection de la vessie, le vomissement bilieux produit par la compression ou les lésions du cerveau ; les vomitifs seraient dangereux. Les phénomènes gastriques, qui produisent le vertige, sont moins étonnans que l'apoplexie par indigestion ; les pincemens à l'orifice supérieur de l'estomac tiennent de l'irritation des nerfs pneumo-gastriques, à cause de la présence de la bile. Hippocrate n'a point ignoré les phénomènes sympathiques ; et voici ce qui prouve son admirable talent dans la pratique médicale. « Je ne vois pas, dit cet habile médecin ; (au sujet du régime qu'il convient de prescrire dans les maladies aiguës (1), « que les mé-

(1) M. le professeur Richerand a fait une distinction claire et précise de la faiblesse par diminution des forces, oppression et prostration, qui en est la suite. (Voyez ses Elémens de Physiologie, 7e édit., et le traité des Signes, de M. Landré Beauvais.

decins à qui ceci est bien connu par expérience, sachent discerner comme il faut, dans les maladies, la faiblesse qui est la suite de l'abstinence, de celle qui vient de l'irritation (1) de douleur ou de la violence de la maladie; ni connaître comment la nature et les habitudes d'un chacun, sont capables de produire toutes sortes d'affections particulières. »

« Cependant la vie et la mort des malades dépendent de la connaissance de ces choses là; l'inconvénient est grand, lorsqu'à raison des douleurs et de la violence de la maladie, on vient à augmenter les alimens, ou la boisson, ou les sorbitions, dans la persuasion que la faiblesse vient de l'inanition des vaisseaux. Il est impardonnable de ne savoir pas distinguer, quand la faiblesse vient d'inanition, et d'exténuer le malade par la diète; car une pareille méprise est dangereuse et beaucoup plus ridicule que la précédente, quoiqu'elle soit bien moins grave. En effet, si un médecin vient visiter le malade, et qu'après s'être informé de ce qui a précédé, il lui conseille des

(1) Traité du régime dans les maladies aiguës, et des Airs, des Eaux et des Lieux, avec le texte grec en regard, Paris, 1818, 5e. vol. de la collection des œuvres d'Hippocrate. Je n'ai pu obtenir de l'impartialité de nos journaux qu'ils rendissent compte de ces ouvrages dédiés au Roi. Voyez, pour les précédens traités, la gazette littéraire de Gottingue, années 1814 et 1818, pag. 1840 et 1992.

alimens, ou la boisson que son médecin lui avait défendus, on ne pourra douter de l'efficacité de ce secours étranger : ce sont de pareilles méprises qui attirent aux médecins les reproches du public. Il lui paraît en effet vraisemblable, que la vie du malade n'a été rachetée que par la visite très-fortuite d'un autre médecin ou d'un étranger. »

J'ai fait cette citation, parce que, dès qu'on s'aperçoit d'un embarras de l'estomac, on croit devoir prescrire sur-le-champ la diète ; mais il y a surtout des fièvres rémittentes pernicieuses, où il serait aussi dangereux de priver, par exemple, un malade, des alimens, de bon bouillon, et de vin, qu'il le serait d'ordonner un régime restaurant à un sujet attaqué de péripneumonie, ou de fièvre ardente inflammatoire : d'ailleurs la diète trop rigoureuse a de graves inonvéniens ; elle empêche le sommeil, engendre la crudité et la soif, allume la fièvre, etc.

Il ne suffit pas de savoir quand il faut purger, on doit encore s'assurer si des signes contraires ne rendent pas la purgation dangereuse ou peu sûre. Ainsi, dans le traité des purgatifs, Hippocrate a remarqué « qu'ils ne conviennent pas aux sujets décolorés, qui ont la voix rauque et la rate gonflée, les vais-

seaux vides de sang; aux athsmatiques, à ceux qui ont une toux sèche, qui sont altérés et qui sont sujets aux flatuosités, ni à ceux dont les hypocondres, le dos et les côtés sont distendus par des vents, ni à ceux qui sont assoupis, dont la vue est trouble, dont les oreilles tintent, qui ont une incontinence d'urine ; aux ictériques, à ceux qui ont une faiblesse d'entrailles, des hémorroïdes, ou qui sont attaqués d'abcès ou de tubercules : si, en pareil cas, vous croyez devoir purger, il vaut mieux que ce soit avec les vomitifs ; mais un bon régime est ce qu'il y a de mieux pour ces malades ».

« En outre, dit encore le même auteur, on doit éviter, ainsi qu'il a été prescrit dans les prorrhétics (1), de purger ceux qui vomissent des matières noires, ou qui ont beaucoup de dégoût, ou qui sont dans le délire, ceux qui ont peine à goûter le plus léger sommeil, et dont les yeux sont hagards, fixes et très-agités, ceux qui sont enflés, qui ont des vertiges, qui sont décolorés, et qui ont une chaleur très-ardente, et le corps brisé dans les fièvres ».

(1) M. le docteur Pariset est auteur d'une version française et latine, des Aphorismes, des pronostics et prorrhétics. Afin de citer avec plus d'exactitude, je me sers donc ici de ma traduction, où l'on trouvera le texte en regard.

Ces préceptes sont remarquables, et on doit certainement y avoir égard; nous les avons donnés pour prévenir les jeunes médecins sur la précipitation qu'il ne convient jamais d'avoir dans le traitement des maladies, qu'on ne peut connaître qu'après les avoir bien étudiées. Ceux-là qui, au bout de trois ou quatre années d'études, se croient initiés tout de suite à la doctrine d'Hippocrate, prétendant aussitôt exercer un art aussi difficile que la médecine, même après des années consacrées à la théorie; ceux, dis-je, qui ont cette idée, qu'ils sachent bien qu'ils feraient un grand nombre de victimes avant de s'éclairer sur le danger des prescriptions; qu'ils étudient surtout les aphorismes. Nous allons citer des exemples.

1°. Embarras gastrique.—Un jeune homme de 20 ans, se plaint d'un violent mal de tête, a la bouche amère, la langue chargée, jaune, l'haleine fétide, qui exhale l'odeur de bile, sans fièvre. (Deux grains d'émétique dans deux verres d'eau, font rendre une prodigieuse quantité de bile).

2e. Jour : mouvement fébrile, peau chaude et très-âcre, (eau d'orge acidulée avec le sirop de vinaigre.)

3e. Même état, (lavemens) ;

4e. Purgatif (avec une once et demie de crême de tarte dans deux livres d'eau) qui fit évacuer beaucoup.

5e. La douleur de tête persiste, (huit sangsues aux tempes.)

7e. (Médecine ordinaire avec le sené, la manne et le sel d'epsom.

10e. Convalescence.

J'ai fait cesser ainsi par la purgation, cet état maladif, un peu fébrile, qui avait pour cause, la saburre de l'estomac et des intestins.

Autre exemple.

Françoise Dorothée, employée à la Salpêtrière, âgée de vingt-six ans, éprouve des coliques très-vives, chaque fois que le temps est brumeux ; ses coliques se dissipent par le vomissement.

1er. *Jour de la maladie* : Enceinte depuis sept mois et demi, le 10 brumaire an 8, elle est prise, à onze heures du soir, sans autre cause que l'état de l'atmosphère, de coliques très-fortes qu'accompagnaient des vomissemens très-copieux, sans évacuations alvines.

2e. *Entrée à l'infirmerie* : face animée

avec un teint jaune, amertume de la bouche, cardialgie, anxiété extrême, pouls petit, serré, fréquent; les vomissemens continuent : (*un grain de tartrite antimonié de potasse dans une pinte d'eau*), le vomissement augmente, il persiste jusqu'au soir. Les symptômes se dissipent dans la nuit, sans aucune déjection; insomnie, sentiment de lassitude générale.

3e. Nulle trace des symptômes observés la veille; le pouls est revenu à l'état de santé. (Pinel, médecine clinique.)

Une femme de trente-six ans, robuste, très-colorée, d'un tempérament sanguin, bilieux, était sujette depuis plusieurs années, en été, à des révolutions de bile, qui débutaient avec une violence imitant le coléra-morbus : elle y remédiait ordinairement par l'émétique. Il survenait des évacuations du ventre, pendant vingt-quatre heures, et des vomissemens de bile, avec des lipothymies et des sueurs froides. Je fus consulté sur l'état de la malade, afin de prévenir cette dégénérescence bilieuse.

Prescription : application de dix-huit sangsues autour du siège, limonnade, pilules savonneuses, bains et demi-bains, eaux de Vichi, sucs d'herbes chicoracées, surtout au prin-

temps ; deux fois par an, médecine avec deux onces et demie de manne dans un verre d'eau minérale de Sedlitz, réitérée deux jours après ; privation des corps gras, usage de chicorée amère à jeun, en salade, en été ; et en hiver, tant que l'estomac pourrait le supporter. Je suis parvenu ainsi à détourner cette fluxion humorale, en rétablissant le cours de la bile dans le foie, et en l'évacuant avant qu'elle ne se soit accumulée dans les intestins. J'ai toujours obtenu les meilleurs effets de ce traitement. Le précepte d'Hippocrate ne pouvant être exclusif, il est évident que, les doux purgatifs, et surtout les acides sont très-convenables en été, pour corriger l'alcalescence de la bile, quand elle occasionne des crudités, des aigreurs, des rapports comme d'œufs gâtés, qui indiquent toujours de mauvaises digestions ; il ne faut donc pas attendre le jour du danger pour purger.

APHORISME XVIII.

Les douleurs au-dessus ou au-dessous du diaphragme, qui exigent l'emploi des évacuans, indiquent, les premières, qu'il faut purger par haut, les secondes par bas.

D'après Cœlius-Aurelianus (*de Morb. acut. lib.* 2, *cap.* 22), il régna à Athènes et à Rome, des pleurésies où la saignée fut nuisible. Sydenham (*Opera*, *sect.* 5, *cap.* 5) dit que la saignée fut désavantageuse dans le traitement des pleurésies qui survinrent dans une fièvre épidémique.

Lancisi, *Hist. Rom. epid. cap.* 6), parle d'une pleurésie qui régna à Rome en 1709, et où la saignée fut utile dans un temps, et mortelle dans un autre; et d'après Bianchi, (*Hist. hep. part.* 3, p. 759), il se montra à Turin, en 1721, des pleurésies que la saignée rendait mortelles; mais si cette évacuation de sang augmentait les accidens, *les purgatifs les calmaient toujours*.

Il dit avoir purgé avec succès presque tous les malades avant le septième jour, et que plus on évacuait la bile, mieux ils se trouvaient. Il arrivait presqu'à tous une diarrhée bilieuse le quatrième jour. On connaît les travaux de Stoll (1).

Une femme âgée de soixante ans, avait eu l'année précédente un érysipèle à la jambe; depuis quelques jours état de santé douteuse.

1er. *Jour de la maladie :* Exposition à l'air froid; frisson, chaleur, céphalalgie sus-orbitaire, soif.

2e. Nausées, bouche amère, sentiment de picotement très-douloureux à la jambe droite.

4e. *Entrée aux infirmeries* : symptômes gastriques très-prononcés; paroxysme après midi. L'émétique fit vomir beaucoup.

6e. Dans la nuit, jambe très-douloureuse, rémission des symptômes gastriques (*infusion de guimauve avec le sirop de vinaigre.*)

7e. Le matin, douleur très-vive de la jambe, rougeur, chaleur, gonflement de cette partie; (*infusion de tilleul avec le sirop de guimauve.*) La rougeur, la chaleur, le gonflement, la tension douloureuse firent des progrès,

(1) De l'Expérience médicale, par Leroux de Rennes, p. 139.

et occupèrent presque toute la jambe, le douzième jour.

12ᵉ. Purgatif qui évacua beaucoup, sueur dans la nuit, diminution de la rougeur, de la tension.

13ᵉ. Commencement de la desquamation; on pouvait presser la jambe, sans exciter de douleur; sueur, urine copieuse.

15ᵉ. Desquamation par plaques; cessation des symptômes gastriques. Le lendemain, on donna un nouveau purgatif, et la malade entra en convalescence. (Pinel, médecine clinique.)

Pleurésie bilieuse. — « Un jeune homme de dix-huit ans eut, le 9 juillet, des alternatives de froid et de chaleur, de l'oppression de poitrine; la douleur au côté droit augmentait souvent par la toux et par le seul effet de la respiration; le malade se couchait facilement sur le côté gauche; mais la bouche amère, la soif, les urines brûlantes, le dévoiement, la langue chargée, jaunâtre, la douleur d'estomac lors de pression, indiquaient l'embarras gastrique : loin de saigner, on donna un vomitif.

Le malade rendit beaucoup de matières par le vomissement et par les selles. Il lui survint

une sueur abondante, et dès le lendemain, la fièvre et la douleur furent presque nulles. Une infusion de rhubarbe, et ensuite l'usage des amers, favorisèrent le retour de la santé.

Stoll parle également d'une péripneumonie bilieuse, avec douleur de côté très-aiguë, vomissement bilieux spontané, amertume de la bouche, etc. Comme l'irritation était très-grande, il fit faire une saignée, et trouva le sang couenneux; mais avec une croûte jaune, verdâtre. Le lendemain, il prescrivit un vomitif, après lequel tous les symptômes diminuèrent; la maladie fut terminée le septiéme jour (1).

Pleurésie bilieuse. — Un cuisinier âgé de 58 ans, assez faible et lymphatique, éprouva une vive douleur, au-dessous du diaphragme, vers les côtes asternales gauches; la langue était blanche, la salive épaisse, et le malade rendait de temps à autre des crachats jaunâtres, avec des stries de sang.

Le 2e. jour, la fièvre se déclara, la douleur de côté devint plus aiguë, et empêchait le malade de respirer. (Dix-huit sangsues sur le côté.)

---

(1) Girandy, Thérapeutique générale, in-8°. — p. 147; Paris, 1816.

3e. Coliques, douleurs lombaires; (lavemens émolliens) selles bilieuses.

4e. Nouveau paroxysme, pouls mou assez régulier, teinte jaunâtre, douleur aux genoux et aux cuisses.

5e. Purgatif (avec manne et kermès) qui fit évacuer beaucoup.

6e. Diminution sensible des douleurs, retour de l'appétit.

7e. Disparition entière du point de côté, convalescence.

J'ai donné ici la préférence au purgatif, parce qu'il étoit mieux indiqué que le vomitif, à cause des coliques et des douleurs lombaires; mais, comme il y avait beaucoup d'irritation vers les parties supérieures, l'absence des nausées, de l'amertume de la bouche, de la douleur susorbitaire et épigastralgique, devait nécessairement indiquer une légère saignée locale, tandis que la saignée du bras eût mieux convenu, si les symptômes inflammatoires avaient été plus prononcés, et que le danger fût devenu plus pressant.

Fièvre bilieuse, inflammatoire, compliquée de gastrite. — Une personne de 28 ans, éprouve pendant l'été une fièvre bilieuse avec les simptômes suivans : Goût de bile, nausées continuelles, anxiété, douleur au creux de l'estomac, haleine fétide, vomissemens de

matières jaunes, liquides ; fièvre ardente, sueurs chaudes, haliteuses.

1er Jour, limonnade pour boisson, potion emétisée.

2e. La fièvre augmente, et surtout les vomissemens, auxquels se joignent des coliques violentes avec une grande sensibilité du ventre; pouls fort plein, et tendu: (saignée du bras).

3e. Redoublement de la fièvre : (même prescription).

4e. Dix-huit sangsues sur la région épigastrique : (potion calmante avec syrop diacode).

5e. Diminution des accidens ; la langue n'est plus rouge, ni sèche comme auparavant ; la soif est moindre.

7e. La fièvre se termine par un vomissement de bile jaune avec des sueurs fétides. Il est évident que la complication essentielle était la sensibilité excessive de l'estomac ; on ne pouvait la modérer autrement, que par les saignées générales et locales : je purgeai deux fois après le 14e. jour.

Mais, jusqu'à cette époque, la purgation, loin d'être utile, aurait été nuisible, en occasionnant une plus vive irritation des organes gastriques; peut-être eût-elle été

suivie d'inflammation et de lésion de l'estomac.

Combien l'ouverture des corps n'a-t-elle pas prouvé ce résultat fâcheux ? combien de tentatives imprudentes faites par des personnes étrangères à l'art de guérir, qui prescrivaient un émétique ou un purgatif, lorsqu'au contraire il fallait avoir recours à la saignée du bras ou aux sangsues ? On ne doit jamais perdre de vue les complications, ou les contre-indications ; car, quoique la fièvre soit essentiellement bilieuse, et qu'ordinairement les évacuans soient mieux appropriés à la nature de la maladie, néanmoins, l'expérience a prouvé, qu'avant toutes choses, l'irritation a besoin d'être apaisée ; mais aussi la fièvre se termine-t-elle quelquefois par les seuls efforts de la nature.

APHORISME XIX.

Ceux qui, pendant la purgation, ne sont point altérés, ne cesseront pas d'être purgés, jusqu'à ce qu'ils aient soif.

L'HABILETÉ du médecin peut seule saisir le moment favorable pour ordonner les pur-

gatifs forts ou faibles, sous forme de bols, de pilules, d'extraits, de vins médicamenteux, de teintures amères, d'élixirs, de sirops, de confections, d'opiats; car ce serait merveille, si la pharmacie, n'avait pas inventé tant de formules. Il est certain qu'on purge autrement les sujets forts, que les sujets faibles; qu'il y a des différences entre les individus, soit pour la force, soit pour la durée de la purgation; pour les qualités des médicamens et pour leurs diverses préparations. Les médecines ordinaires avec la manne, le séné, les sirops purgatifs, les tamarins, les sels neutres, la magnésie, la crême de tartre, le jalap en poudre, les extraits gommeux d'aloès avec le savon et la résine de jalap, et quelques gouttes d'huile essentielle, ou des poudres aromatiques, forment à peu près la série ordinaire des formules purgatives. Dans presque toutes les circonstances, le talent du médecin ne consiste pas seulement à observer, si le pouls et la langue sont dans leur état naturel, et si les signes qui indiquent la purgation sont bien exacts; il doit encore avoir l'habitude des substances qu'il ordonne, les toucher souvent, connaître leurs vertus et leur mélange, soit

pour les adoucir, soit pour les rendre plus actives. Je suppose donc que toutes ces choses lui soient connues ; c'est encore l'application du remède qu'il faut avoir apprise, au lit même des malades, soit dans les hôpitaux, soit dans les cités où la population plus grande permet d'observer un plus grand nombre d'individus à la fois, et de juger ainsi, par une pratique éclairée, des effets avantageux ou nuisibles opérés par les seules forces de la nature. L'art de guérir doit toujours favoriser, dans la prescription des évacuans, l'action des organes.

Il est en général vrai de dire, quand on s'est purgé, que l'altération ou la soif ne survient qu'en conséquence d'évacuations plus ou moins copieuses. Toute déperdition des fluides, et plus particulièrement du chyle qui répare les pertes relatives à la nutrition, excite surtout la soif : mais cette sensation, n'est pas toujours produite par le défaut des fluides; elle est quelquefois l'effet d'une violente irritation, comme il arrive dans les grandes opérations chirurgicales : ainsi, il serait dangereux de ne considérer la purgation, qu'eu égard à la soif qui doit toujours en résulter.

Cependant, il y a des exceptions qui méri-

tent d'être citées par rapport aux craintes trop exagérées que l'on pourrait avoir d'exciter la sensibilité du canal intestinal, pour les sujets faibles, lymphatiques ou pituiteux. Déjà Hippocrate a remarqué dans le Traité du Régime, qu'il leur est beaucoup plus facile de soutenir l'abstinence, tandis que les bilieux ne le peuvent absolument. Ici le fluide biliaire suit naturellement sa direction vers le canal intestinal, où il abonde surtout en été. Les sanguins transpirent beaucoup, et alors la dissipation du superflu de la nutrition est assez manifeste. Il n'en est pas de même des sujets lymphatiques, dont toutes les excrétions se font plus faiblement à raison de l'irritabilité moindre, tant du canal intestinal, que des autres organes. Ainsi, ils sont sujets aux fluxions, par faiblesse même des propriétés vitales ; c'est pourquoi les toniques leur sont si nécessaires pour tarir les catarrhes de la membrane pituitaire, de la muqueuse de l'estomac, du mesentère, des intestins et du tissu pulmonaire : ainsi, les coryses, les toux, les vomissemens, les diarrhées sont l'effet de cette disposition, qui abreuve toujours les extrémités des vaisseaux capillaires et exhalans; de là les sécrétions augmentées et les excrétions diminuées : ce qui est une cause fréquente d'hydropisie.

Citons un exemple d'où l'on puisse déduire l'utilité de ces considérations pour la pratique médicale.

Madame ***, âgée de soixante ans, d'un tempérament faible et lymphatique, se plaint depuis long-temps de toux stomacale, accompagnée de glaires et d'un léger étouffement, avec la respiration un peu sifflante. On regarde long-temps cette affection, comme un commencement d'atshme; quelques stimulans sont prescrits, mais vainement; enfin la malade se décide à prendre l'émético-cathartique de Le Roi, ou son élixir pendant plusieurs jours. Jusque-là, tous les purgatifs avaient échoué, et toujours les glaires subsistaient avec la toux; mais, par ce nouveau médicament, pris pendant plusieurs jours de suite, qui chaque fois occasionnait une violente soif, à cause des évacuations par haut et par bas, il survint un soulagement très-remarquable; enfin, la malade se trouva soulagée au point d'être tout à fait guérie.

N'est-ce pas là un exemple de l'utilité de la soif produite par la purgation, quand celle-ci est nécessaire, et qu'elle doit avoir des résultats utiles? Suivant Hippocrate, il y aurait eu alors excès d'humidité, et l'on conçoit pourquoi un médicamment drastique, qui purge beau-

coup, et dont la dose n'est point à craindre par l'irritation et les convulsions chez un sujet faible, pituiteux ou lymphatique, doit être continué jusqu'à ce qu'il occasionne la soif; car, alors les évacuations survenant à proportion de l'action du remède, ce serait un signe évident que l'excès d'humidité et les mucosités sont dissipés, parce qu'on a augmenté l'action des absorbans. On aura peut-être des objections à opposer à cette explication; mais le fait n'en subsiste pas moins; je l'ai constaté plusieurs fois: c'est aux praticiens à l'estimer à sa juste valeur.

APHORISME XX.

Les tranchées sans fièvre, la pesanteur des genoux et les douleurs lombaires, indiquent le besoin des purgatifs.

Il n'est pas rare de voir des coliques et des tranchées occasionnées par la bile, surtout en été, avec ou sans fièvre. La pesanteur des genoux est un effet sympathique de la sensibilité. La huitième paire de nerfs se distribue à l'estomac, et communique avec le grand sympathique, dont les nombreux ganglions et les filets se

ramifient sur tous les viscères, particulièrement dans le bas-ventre, et semble établir une communication directe entre cette grande cavité et les organes de la poitrine et de la tête. Le nerf grand sympathique ou trisplanchirique (1) se joint donc aux nerfs intercostaux, aux maxillaires, à la portion dure du nerf auditif, et aux paires lombaires et sacrées, d'où partent les nerfs des extrémités inférieures. Ainsi le cerveau, la moëlle allongée et la moëlle épinière, qui distribuent la vie et le sentiment aux membres, ne pouvaient avoir des sympathies plus directes. On rend ainsi raison d'un grand nombre de phénomènes, qui seraient inexplicables sans les connaissances anatomiques.

Les tranchées sont ainsi nommées, à cause du déchirement qu'on ressent surtout au-dessus de l'ombilic, où se trouve la portion grêle des intestins et le canal cholédoque, dont l'extrémité s'ouvre dans le premier des intestins, d'où la bile reflue aisément dans l'estomac. Cette humeur naturellement âcre, nauséeuse, excite facilement les contractions de l'estomac; stimule le cardia ou son orifice supérieur, occasionne des pince-

(1) Voyez les tableaux synoptiques de M. Chaussier.

mens ou crispations des fibres musculaires et nerveuses, d'où résulte le mouvement antipéristaltique et le vomissement. L'émétique n'agit pas autrement, quoi qu'en ait dit un physiologiste moderne fort ingénieux sans doute (1), mais qui, par des expériences, quelque variées qu'elles soient, ne peut rien changer aux lois naturelles.

Cela me rappelle la théorie d'autres auteurs, qui prétendent aussi que la bile, toute formée vient se déposer dans le foie, etc.

La bile par son amertume excite naturellement les contractions du canal alimentaire; par l'alcali qu'elle contient, elle contribue à former, avec les alimens, une espèce de pâte savonneuse, qui reçoit encore une nouvelle modification par son mélange avec le suc pancréatique, destiné à donner une plus grande fluidité à la pâte alimentaire, qu'on nomme *chyme*, dans l'estomac; mais, qui dans les intestins, devient *chyle*. La saison des chaleurs, l'usage d'alimens échauffans, les liqueurs spiritueuses, l'insolation, les travaux excessifs, augmentent l'irritabilité des organes de

(1) M. Magendie, Mémoire sur le vomissement qui, selon l'auteur, ne dépendrait nullement de la sensibilité et contraction de l'estomac.

la digestion; la sécrétion de la bile devient beaucoup plus considérable; ce fluide est plus chaud, plus âcre et plus copieux. Baglivi, faisant l'énumération des causes qui donnent lieu à l'irritation du canal intestinal, place surtout au premier rang, les qualitiés acrimonieuses de la bile: mais, dans l'état ordinaire, on prévient les accidens, ou on les fait cesser par les délayans, les émétiques et les purgatifs, ou par la saignée et quelquefois par les huileux et les opiacés.

Erysipèle pustuleux.—Une femme robuste, âgée de soixante deux ans, d'un tempérament spasmodique, était depuis quelque temps dans un état de santé équivoque.

1er. *Jour de la maladie.* Malaise; dans la nuit, pesanteur à l'épigastre, picotemens dans diverses parties du corps.

2e. Inappétence, nuit très-agitée.

3e. Mêmes symptômes, mais plus d'anxiété; picotemens très-vifs dans le côté gauche de l'abdomen, à la hauteur du nombril.

4e. Depuis la ligne médiane jusqu'aux apophyses épineuses des vertèbres lombaires, il y a une bande large d'environ quatre travers de doigt, marquée par un grand nombre de petites vésicules transparentes, entourées

d'un cercle rouge, (*infusion de chicorée*).

5ᵉ. Toutes les aréoles des vésicules réunies, les vésicules ont acquis la grosseur d'un pois; picotemens très-violens dans la région affectée; pouls dur, bouche amère.

6ᵉ. Les phlyctènes se rident, quelques-unes ont une couleur roussâtre et même brune; langue couverte d'un enduit jaune; (petit-lait avec tamarins, infusion de chicorée).

7ᵉ. Quelques phlyctènes s'ouvrent spontanément, (potion purgative).

8ᵉ. Les vésicules commencent à se dessécher; la rougeur de la peau n'augmente plus; toujours douleur intense dans la partie affectée du zona, où les picotemens sont très-vifs; (même boisson).

9ᵉ. Douleurs dans le dos et dans la tête; malaise. Saignée suivie de la diminution des douleurs.

10ᵉ. et 11ᵉ. Croûtes à la place des vésicules.

12ᵉ. Rougeur diminuée; toutes les croûtes isolées entourées d'une aréole, aussi isolée.

16ᵉ. (Potion purgative); les jours suivans les vésicules se détachent par écailles; la peau reprend sa couleur ordinaire; fré-

quemment des douleurs vives dans les parois abdominales.

Douze à quinze jours après, la malade est rétablie. Il n'y a pas eu desquamation de la peau, où il n'y avait pas eu de vésicules, quoiqu'on y eût observé de la rougeur (1). (Pinel, Méd. clin.)

Autre exemple. Bile dans l'estomac et les intestins, ou *coléra morbus*.

Un homme âgé de soixante-six ans, se plaint, tout à coup, d'anxiété et d'épigastralgie, à la suite du repas du soir, en été. Après avoir mangé beaucoup d'abricots non mûrs, le lendemain, il est pris de vomissemens si excessifs, qu'il lui survint des syncopes et des accès de convulsions avec de fréquentes envies d'aller à la garde-robe. Peu après, il rendit des selles copieuses accompagnées d'épreintes; les matières étaient verdâtres, bilieuses, mélangées d'alimens mal digérés (légère infusion de thé pour boisson, potion antispasmodique, avec les gouttes d'Hoffmann, et la fleur d'orange.)

Deuxième jour, les selles continuèrent sans que les vomissemens aient pour ainsi dire cessé; violentes coliques (potion avec huile

(1) *Dissertation sur le zona*, par Jean Molinié.

d'amande douce, sirop de guimauve, gomme arabique et sirop diacode, lavemens émolliens avec la graine de lin) : les douleurs se calment.

2e. Les symptômes sont totalement appaisés.

4e. Légère purgation avec le sel cathartique amer.

6e. Cessation totale de la maladie ; (infusion de camomille.)

G. R. âgé de vingt ans, élève de la Salpêtrière, très-adonné à l'étude, dîne avec appétit à l'issue des pansemens : aussitôt, lassitudes spontanées, douleurs dans les membres, surtout dans les articulations et les lombes, pouls fébrile, chaleur de la peau augmentée, dévoiement avec coliques ; le soir exacerbation, céphalalgie, amertume de la bouche, sommeil agité.

2e. Jour de la maladie, remission, sueurs copieuses pendant les exacerbations, nausées, selles fréquentes, (eau d'orge acidulée.)

3e. Vomissement excité par un vomitif ; exacerbation légère.

5e. Jour, selles copieuses, fétides, provoquées par un purgatif, état de débilité ; mais dès le soir cessation des douleurs abdo-

minales et de tous les autres symptômes. (Pinel, Médecine clinique.)

J'ai dit que la bile se dépose quelquefois sur l'organe cutané, comme dans l'ictère, et l'érysipèle; mais, dans le premier cas, elle n'affecte que les absorbans ou les vaisseaux lymphatiques; dans le second, les capillaires sanguins sont le siége de l'inflammation. On conçoit de même les phlegmasies des organes internes, soit que la bile affecte les membranes muqueuses, séreuses, soit qu'elle se porte ur le parenchyme même des viscères: les urines brunes, noirâtres, dans l'ictère, absolument semblables au *serum*, ne laissent aucun doute sur la présence de la bile dans les vaisseaux sanguins. Les sueurs qui teignent en jaune le linge, avec une odeur d'ail ou phosphorique, ou ammoniacale, prouvent encore le mélange de la bile avec le *serum*. Comme on a voulu nier, d'après les découvertes chimiques, ces effets naturels, il faut bien revenir sur ce sujet.

Il est rare, en effet, que la *saburre de l'estomac*, désignée sous le nom d'embarras gastrique, et la *saburre intestinale*, que l'on nomme aussi embarras intestinal, soient des effets purement locaux, ou sympathiques, au point d'exciter une fièvre essentielle: du moins

cette théorie est entièrement opposée à la doctrine d'Hippocrate (1).

» La fièvre ardente (2) se déclare en été, lorsque les veines desséchées par la chaleur de la saison, attirent à elles les humeurs séreuse et bilieuse : alors la fièvre s'allume; tout le corps est comme brisé, et l'on éprouve un sentiment de lassitude et de douleur. Elle naît ordinairement après un long voyage et une longue soif, lorsque les veines enflammées ont absorbé les humeurs chaudes et acrimonieuses. (C'est bien la bile qu'Hippocrate a voulu désigner ici). La langue devient rude, sèche et noire, (comme on l'observe dans les fièvres bilieuses qui se convertissent en fièvres putrides et malignes, (adynamiques et ataxiques). Les parties situées vers le creux de l'estomac sont attaquées de douleurs mordicantes, de tranchées; les excrémens sont très-liquides et d'une couleur pâle, à cause de la rétention de la bile dans le foie. Ces symptômes sont accompagnés d'une soif ardente, d'insomnie et quelquefois de délire. Traitement : L'on doit donner au malade autant d'eau et d'hydromel cuit qu'il en voudra; si la bouche est amère,

(1) Traité du régime dans les maladies aiguës.

(2) Nosographie philosophique, 5e édit., Paris, 1813, tom. 1, pag. 89, 90, 91.

il est à propos *de prescrire un émétique et un lavement* ; si ces remèdes ne lâchent point le ventre, on doit purger avec le lait d'ânesse cuit. »

On y supplée, aujourd'hui, par la crême de tartre, (une once dans de l'eau avec du sucre,) le petit-lait clarifié, et les tamarins ; ce qui est beaucoup plus agréable ; mais la médication est la même, pour les prescriptions vomitives, bornées à l'émétique ou tartre stibié, (deux ou trois grains dans deux verres d'eau ou *fractâ dosi*,) dans un seul verre, dont on donne plusieurs cuillerées dans une tasse de limonnade cuite, ou toute autre boisson appropriée, telle que l'eau de poulet, l'eau de veau chicorassée. (Trois grains d'émétique avec trois gros de sulfate de magnésie,) dans deux livres d'eau, conviennent comme émético cathartique ; ou encore vingt à trente grains d'épicacuanha, selon l'effet que l'on veut produire.

« Ce qui est salé et acrimonieux doit être » sévèrement interdit au malade ; il ne le » supporterait pas. On doit s'abstenir de lui » donner aucun aliment liquide jusqu'après » la crise. » — L'eau d'orge, la limonnade, les acides et les mucilagineux sont ici bien indiqués, pour tempérer la chaleur et corriger l'alcalescence de la bile.

APHORISME XXI.

Les déjections noires, ou semblables à du sang noir, et spontanées, avec ou sans fièvre, sont très-mauvaises, et le sont d'autant plus, que les couleurs paraissent plus dépravées. Si un purgatif en est la cause, il y a moins de danger, moins encore si les couleurs sont plus variées.

Hippocrate fait remarquer son extrême exactitude à observer les effets des maladies. Il sait prévoir le danger des selles de mauvaise qualité, d'après la seule inspection des excrétions, parce que ce n'est qu'après la mort, qu'on peut reconnaître si le foie, la rate, le mésentère, l'estomac ou les intestins sont affectés de lésions organiques. Assurément on ne pourrait affirmer que tous les flux de ventre soient le résultat de l'irritation des intestins: l'ouverture des corps a prouvé que l'organe hépatique pouvait être malade; que le flux mésentérique ou cœliaque, ou hépatique, n'avait rien de commun avec la phlogose des intestins; que la dysenterie pouvait être critique:

enfin, nous savons comment les flux colliquatifs, dans la phthisie, ont coutume de se déclarer. Quand même, un seul poumon paraît affecté, les selles sont extrêmement fétides, et il y a des apparences de purulence, ou des déjections grisâtres, chargées de matières à peu près semblables aux crachats. Les diathèses cancéreuse, scorbutique, vénérienne, purulente, se manifestent bien réellement à la suite de l'infection des fluides. On voit aussi des flux colliquatifs, dont l'origine remonte à la lésion des solides, sans que les intestins soient lésés primitivement. Ainsi, par exemple, sans s'arrêter aux causes qui ont pu produire le vomissement, Hippocrate a dit dans les pronostics : « La lividité et » l'extrême fétidité des matières, à la suite » du vomissement, annoncent une mort » très-prochaine. » Qu'est il besoin de dire, qu'il doit y avoir gangrène de l'estomac? Et ensuite, nous disons avec Hippocrate: « Les selles noires ou grasses, livides, érugineuses ou très-fétides, sont plus mortelles que les blanches, lisses et vertes. Les » déjections qui présentent différentes couleurs, ont une issue plus lente, mais non » moins funeste, comme toutes celles qui » entraînent des raclures, les bilieuses,

» érugineuses, ou sanglantes, porracées, livi-
» des, noires. » On peut effectivement conjecturer leurs suites funestes, parce qu'il y a gangrène ou ulcération, ou cancer des intestins, ou suppuration du foie, ou lésion de la rate, du mésentère, des reins, de la vessie: mais s'il est question particulièrement des déjections atrabiliformes, alors le danger n'est pas aussi grand.

Ainsi, l'état des malades n'est pas toujours désespéré; en outre, il y a des mélænas sans lésion organique des viscères, tels qu'on peut les concevoir par la simple suppression des règles ou du flux hémorroïdal. Citons-en un exemple bien remarquable :

Une dame âgée de 38 ans, d'un teint jaunâtre, tempérament mélancolique, ne fut jamais bien réglée et était habituellement triste. Les digestions constamment languissantes et les douleurs d'estomac alternaient avec des accès hystériques et des coliques qui, furent enfin suivies d'evacuations noires très-copieuses, accompagnées de lipothymies et de sueurs froides. Telle fut alors la première attaque du mélæna ou maladie noire. Les boissons acidulées, l'orangeade, les oranges sucrées, les tamarins et le petit-lait, puis les eaux de Sedlitz furent ordonnés. Les

selles diminuèrent successivement de quantité, en changeant de couleur, depuis le noir jusqu'au brun foncé et au jaune obscur; les excrémens devinrent enfin tels que dans l'état naturel; mais, après un traitement qui dura près d'un mois, pendant lequel, il y eut continuellement des déjections noires, des nausées, des envies continuelles de vomir, des coliques avec ballonnement du ventre, et de la fièvre.

2e. — Une seconde attaque se manifesta de la même manière, deux ans après la première; on employa les mêmes moyens aidés des sangsues, dans la convalescence; des opiats avec les extraits amers et les martiaux unis au quinquina; l'infusion de feuilles d'oranger, avec le sirop de limons et de grande consoude. La malade se porte bien et n'éprouve plus, que de temps à autre, de légers crachemens de sang. On voit ici les règles remplacées successivement par une hémorragie intestinale et l'hémoptysie, sans acrimonie quelconque, mais par la simple exhalation des vaisseaux sanguins des membranes muqueuses. Voyons ce que peut être la bile noire.

« Il ne sera pas hors de propos (je cite actuellement M. Hallé) de rapporter ici un exemple de cette nature, dont j'ai été témoin il y a très-peu de temps. J'ai vu une jeune personne

qui, d'un caractère habituellement gai et vif, passa assez promptement à un état de lenteur, de morosité et de taciturnité profonde, et ce changement datait d'une frayeur et d'un violent chagrin, dont l'effet était encore entretenu par la présence d'objets dont elle n'osait avouer l'influence sur son esprit. Les images s'en retraçaient souvent dans les rêves et au milieu du sommeil. Des convulsions violentes survinrent, et vers la terminaison de l'accès, qui dura plusieurs jours, la jeune personne rendit une grande quantité de *matières noires*, par le vomissement et les selles. Bientôt survint un vomissement de *matières absolument noires*, suivi de convulsions, au point que la malade se croyait empoisonnée. Cet accès dura encore plusieurs jours. A quelques décades d'intervalle, une nouvelle secousse convulsive fut accompagnée des mêmes vomissemens et d'évacuations semblables. Les matières rendues, noires dans leur état de liquidité, l'étaient également après leur dessication à l'air libre, et avaient la teinte du charbon ; mais cette fois-ci la maladie touchait à la fin, et, après quelques évacuations soutenues par les sucs végétaux et de légers laxatifs, la santé se rétablit absolument : la gaîté, la vivacité revinrent, et l'on ne vit plus, dans les évacua-

tions, les matières noires, qui jusque-là, s'y étaient montrées à plusieurs reprises. Je ne cite cet exemple, que parce qu'il est le plus remarquable de tous ceux que j'ai vus, et de presque tous ceux dont j'ai lu la description. J'ignore si cette matière est sortie des organes biliaires; mais ses rapports avec l'impression vive, qui a paru leur donner naissance, et avec la continuité des affections de l'âme, qui s'y sont jointes, considérées soit comme causes occasionnelles du mal, soit comme symptômes consécutifs, et effets subsistans des dérangemens intérieurs, méritent d'être remarqués comme un exemple assez sensible des influences respectives de l'état des organes et des affections générales des systèmes. (Mémoire de la Société médicale d'émulation *sur les observations fondamentales, d'après lesquelles peut être établie la distinction des tempéramens* (3e année, an VIII).

J'ai vu souvent, dit Van-Swieten (*Comment. in. Aph. Boerh.* tom. 2, p. 476), des malades attaqués de fièvres tierces, qui, sur des avis imprudens, avaient supprimé ces fièvres, au moyen de l'écorce du Pérou, avant que la matière fébrile nichée dans l'estomac, ait été entièrement évacuée, agir ensuite inutilement pour se traiter, languir tout l'hiver, avoir le

teint jaune, et paraître malheureusement affectés d'ictère, jusqu'à ce que, au mois de février, ils fussent pris d'une fièvre tierce vernale, laquelle, en peu d'accès, dissipait la saburre atrabiliforme logée dans les viscères. Celle-ci prenait ensuite son cours par les selles, sous la forme de matières noires, liquides, tenaces, et ordinairement avec avantage dans quelques cas, mais plus rarement, le foie obstrué par ces matières, et déjà affecté, avant de les avoir évacuées, laissait ensuite fluer le sang pur en grande quantité, soit par les selles, soit par le vomissement, d'où résultaient l'extrême faiblesse, des défaillances et quelquefois la mort.

En parcourant les exemples nombreux d'hématémèse splanchnique, que M. Latour rapporte dans son ouvrage sur les hémorragies, et en les comparant entre eux, on voit que c'est aux lésions organiques de la rate, qu'il faut le plus ordinairement attribuer la cause de cette maladie. Les engorgemens de ce viscère, qui sont la suite des fièvres intermittentes, donnent quelquefois naissance aux mêmes accidens. M. Desnoyers, dit M. Latour (*traité des hémorragies*), d'un tempérament bilieux, d'un caractère vif et irascible, avait éprouvé pendant près de deux ans, une fièvre intermittente très-rebelle, presque tou-

jours endémique dans la ville qu'il habitait. Cette fièvre détermina un engorgement de la rate, qui occupait presque toute la capacité de l'abdomen, par le volume énorme qu'elle avait acquis; ce viscère était d'ailleurs dur au toucher. Depuis que cette congestion s'était formée, la fièvre avait disparu, le teint était meilleur, la digestion se faisait assez bien; et toutefois, comme on ne se faisait point illusion sur l'issue d'une semblable tumeur, on prescrivit des sucs d'herbes apéritives avec l'acétate de potasse, l'eau de Vichy, des pilules fondantes, des frictions mercurielles sur l'abdomen; et, après une année entière d'un traitement suivi, la tumeur se ramollit un peu sans diminuer de volume. Ce léger changement releva beaucoup l'espoir du malade; mais rassura peu le médecin qui craignit un melæna. En effet, il fut appelé une nuit pour voir son malade, et quand il arriva, M. Desnoyers avait déjà vomi une quantité énorme de sang, dans lequel il y avait beaucoup de caillots. Plusieurs lavemens administrés de suite, provoquèrent la sortie d'une grande quantité de sang noir, par les voies inférieures. Ces évacuations réunies dégorgèrent tellement la rate, qu'un mois après l'invasion du vomissement, ce viscère avait repris

son volume ordinaire; l'hypocondre gauche n'offrait aucune trace d'engorgement. M. Desnoyers a joui, pendant vingt-cinq ans, d'une parfaite santé. (Dict. des Scien. méd., art. *hématémèse*)

APHORISME XXII.

Si, au commencement d'une maladie, on rend, par haut ou par bas, de la bile noire, c'est un signe mortel.

Il y a des causes débilitantes qui produisent une profonde altération des humeurs, en conséquence de la lésion de fonctions des organes chargés des sécrétions et excrétions. Je ne parle pas ici des miasmes putrides, ou contagieux, qui peuvent s'introduire par les vaisseaux absorbans, jusque dans le torrent de la circulation, et dont la subite impression se communique quelquefois si rapidement au cœur, que son action en est en quelque sorte paralysée; ni des métastases et des délitescences, ni des dépôts critiques si funestes dans les fièvres continues et rémittentes. Comme l'expérience avait appris aux anciens, que l'excrétion de la bile noire, soit par les selles, soit par le vomissement, deve-

nait funeste dans un grand nombre de maladies, ils devaient attribuer nécessairement des qualités corrosives à cette humeur, puisqu'ils avaient négligé l'ouverture des corps, si nécessaire pour constater la lésion des organes en état de souffrance. Quoi qu'il en soit, les progrès de l'anatomie pathologique nous ont fait connaître les altérations du parenchyme du foie ou de la rate, les obstructions du pancréas et du mésentère, dans l'ictère, la mélancolie, l'hypocondrie, l'hématémèse et le mélæna; maladies plus connues des anciens, par la dénomination de la cause qui les avait produites. Ainsi, la mélancolie, ou bile noire, leur paraissait être la cause de diverses affections très-rebelles et fort dangereuses, comme elles le sont encore aujourd'hui; mais dont les effets, d'après nos découvertes anatomiques, ne peuvent se rapporter à la mélancolie, puisque nous n'avons aucune idée sur le siége particulier d'une pareille sécrétion ou excrétion. Mais, dit Hoffmann, l'atrabile des anciens, lorsqu'ils en ont fait mention, en la comparant à du sang noir, nous conduit directement à reconnaître, que le fluide atrabiliforme a pu être assimilé au sang extravasé, parce qu'effectivement, ce fluide éminemment rouge,

devient noir dès qu'il est sorti de ses vaisseaux. En effet, il n'est pas impossible que la bile, par sa stagnation dans la vésicule du fiel, prenne une couleur noire ou brune, comme dans l'ictère noir, qui a lieu surtout chez les sujets atrabilaires ou mélancoliques. Je pourrais citer plusieurs exemples de cette variété de l'ictère, je me borne au suivant: Une femme de 40 ans, ayant ses règles, éprouve une frayeur, et dès-lors, elle se plaint de maux d'estomac, de douleurs à la région épigastrique, de palpitations; peu à peu la jaunisse se déclare, et toute la peau devient verte et noirâtre. La malade vomissait tout ce qu'elle prenait; enfin, dans le cours de la maladie, il lui survint un léger vomissement de sang, auquel d'ailleurs elle était sujette, n'ayant jamais été bien réglée. Les sangsues à l'anus, les doux purgatifs, les sucs d'herbes et l'eau de Sedlitz guérirent insensiblement cette malade; mais elle ne recouvra la santé, qu'au bout de six mois. Son état, toujours languissant, annonçait une tumeur dans l'hypocondre gauche: enfin, quelques années après, j'ai su qu'elle était morte d'hydropisie.

Il est assez facile de concevoir les progrès de cette affection par l'obstruction des vaisseaux

mésentériques, spléniques et hépatiques. La bile ne peut-elle se mêler avec le sang, quand elle n'est point déposée sur la peau par les vaisseaux absorbans; ou, au contraire, son reflux de la veine *porte* jusque dans la veine cave, ne peut-il s'opérer par les canaux biliaires et les veines hépatiques? Hippocrate et les anciens ont avancé que cette humeur mêlée avec le sang pouvait se corrompre, et que le fluide qui en provenait, était alors semblable à la poix ou lie de vin. On ne peut révoquer en doute, dit Van-Swieten, la quantité de l'humeur atrabiliforme, rendue souvent pendant plusieurs jours, par la bouche ou par les intestins, et qui surpasse de beaucoup celle que l'on pourrait supposer exister dans la vésicule du fiel, en admettant les lésions organiques du foie ou de la rate, et des viscères du bas-ventre.

Souvent on observe, dans les cadavres, que la bile qui transsude en quelque sorte de la vésicule du fiel, non-seulement affecte les parties voisines du foie, mais encore, teint en jaune et colore l'épiploon. Si, toutefois, le fluide biliaire fortement ému se jette dans la circulation, ou se dépose sur quelque organe essentiel, il est facile de concevoir qu'il en doit résulter une prompte inflammation, et peut-être la gangrène. J'ai eu

connaissance, dit Van-Swieten, qu'une dame de qualité, qui avait succombé à des chagrins cuisans, son corps ayant été ouvert, le ventre paraissait gonflé et distendu par l'air; d'où il s'était exhalé un méphitisme putride. La vésicule du fiel contenait une matière noire très-luisante, comme de la poix noire. Le pancréas était teint de la même couleur, de même que la rate, qui paraissait être déprimée, se résolvant en putrilage. Les reins étaient sans consistance, quoiqu'ils présentassent une substance beaucoup plus ferme. On voit ainsi la source de différentes espèces d'acrimonies, qui peuvent se développer dans le corps humain, lesquelles peuvent être connues d'après les signes précédemment indiqués. Van-Swieten, tom. III, page 340.

Nous avons prouvé, d'après le Commentateur de Boerhaave, que la bile noire, comme cause et comme effet morbifique, pouvait désigner une maladie mortelle. Nous pouvons en dire autant de la bile verte, qui corrode quelquefois l'estomac et les intestins et même les vaisseaux de cuivre, et qui fait effervescence avec les alcalis. C'est ainsi qu'en effet, il survient, en quelques heures, des *cóléras-morbus* promptement mortels : mais les choses ne se passent pas toujours ainsi, et il peut

y avoir des vomissemens excessifs de bile verte, même pendant plusieurs jours, sans autres résultats, que ceux attachés inséparablement à une longue maladie, qui provient souvent d'affection ou d'obstruction du foie, ou de la rate. Je traite en ce moment un ancien militaire, d'une constitution grêle et très-maigre, tempérament bilieux, cachectique, depuis environ sept ou huit ans, sujet à des vomissemens périodiques de bile verte, tout à fait semblables au *colera-morbus*.

Cet état persiste pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures, quelquefois plus, quelquefois moins, avec des palpitations de cœur; refroidissement des extrémités, dysurie et ischurie, qu'on ne parvient à calmer, que par de la glace pilée dans une vessie, appliquée sur le ventre. Les antispasmodiques, l'anti-émétique de Rivière, la liqueur anodyne d'Hoffmann, le laudanum, tout est inutile pendant l'accès ou paroxysme. Alors le pouls est fébrile, les vomissemens se répètent jusqu'à cinquante fois; au point que le malade ne peut même garder une seule goutte d'eau; ou, s'il boit abondamment, il rend au bout d'un quart-d'heure, ou d'une demi-heure, toute la boisson. Il n'y a aucune tumeur sensible au tact à l'épigastre,

ni à la région du foie. Le malade est extrêmement irritable, sujet à la colère, et c'est ordinairement après de violens emportemens, que les accidens lui surviennent tout-à-coup. Les bains froids ont souvent réussi parfaitement ; mais quelquefois, il a fallu avoir recours à la sonde dans la vessie, pour en extraire l'urine, quand le spasme dominait au plus haut degré.

Ce qu'il y a de surprenant, l'appétit se rétablit aussitôt, et les alimens pris abondamment sont digérés promptement, dès le lendemain, que les vomissemens ont cessé. Alors tout rentre dans l'ordre, la sécrétion de l'urine se rétablit d'elle-même. On croit, d'après plusieurs consultations, qu'il y a affection des reins; mais le malade ne s'est plaint particulièrement d'aucune douleur dans la région lombaire; les urines sont seulement brunâtres et quelquefois très-bilieuses ; et ne charrient ni pus, ni sang. Le sujet est réduit au dernier degré de marasme et approche du terme fatal. Voilà un exemple de l'irritation nerveuse, qui tient à quelque cause inconnue : peut-être originairement y a-t-il un embarras au foie, et une disposition particulière aux concrétions biliaires ? La liqueur de Durande, de

Dijon, n'a produit aucun effet; les purgatifs laxatifs, les eaux minérales de Sedlitz, de Seltz, ont été les moyens qui ont le mieux réussi : les amers, les toniques étaient contraires, les vomissemens de bile verte, se répétaient alors plus souvent. Cette observation prouve, que le spasme et l'irritation des solides peuvent influer, surtout, sur la sécrétion et la composition des humeurs et *vice versâ*; d'où je conclus, qu'il ne peut y avoir de système exclusif en médecine, soit pour l'humorisme, soit pour le solidisme.

APHORISME XXIII.

Les sujets exténués par des maladies aiguës ou lentes, par des blessures ou autrement, et auxquels il survient des évacuations de bile noire, ou semblables à du sang noir, meurent le jour suivant.

GALIEN, Rufus d'Ephèse, Aëtius, ont soigneusement insisté sur la couleur noire, que prend quelquefois le sang et qui pourrait,

ont-ils dit, le faire confondre avec l'atrabile (1), si l'on s'en tenait à ce seul caractère : remarque par laquelle, ils ont répondu d'avance au reproche que leur font les modernes, d'avoir pris du sang altéré pour de l'atrabile ; et qu'ils avaient su distinguer les vomissemens atrabiliformes, de ceux qu'ils regardaient comme vraiment atrabilaires.

Mais M. Hallé, dans les mémoires de la société médicale d'émulation, a cité l'observation intéressante d'une jeune fille, qui rendit des matières noires par les selles et le vomissement et dont le rétablissement s'est opéré insensibement. Voyez l'aph. précédent. Ainsi on pourrait affirmer d'abord, que la bile noire ou atrabile, ainsi nommée par les anciens, existe réellement, si l'ouverture des corps n'avait prouvé cette assertion. Cependant M. le docteur Portal (1) croit que ce ne peut être que du sang, dégénéré et décomposé. M. Pinel a fait mention aussi, dans son *Traité de Médecine clinique* (p. 303), d'un hématémèse guéri par le régime et les purgatifs doux ; ce qui prouverait encore, que l'acrimonie

(1) Anatomie médicale, tom. 5e. Splanchnologie, Mémoire de la Société méd. d'émul., seconde année.

du sang ou de la bile, n'existe pas même, lorsque ces fluides sont épanchés dans les intestins et l'estomac : et qu'il faut une disposition particulière pour en opérer la décomposition.

L'auteur des pronostics de Cos, semble confirmer d'abord l'opinion de M. Portal ; lorsqu'il dit : le ramollissement (§. 232) de la langue, sans cause, avec nausées, sueurs froides et des selles liquides, fait présager le vomissement de matières noires ; s'il est suivi d'accablement, il devient funeste. Hippocrate donne ici l'indice certain du danger d'une hémorragie. La langue prend généralement la couleur des humeurs qui séjournent dans les voies digestives : elle est jaune avec la bile ; noire avec le sang. Dans les fièvres adynamiques, il est facile de distinguer la couche fuligineuse, noire, qui rend la langue sèche et dure, par défaut de l'exhalation orale.

Quiconque a observé des vomissemens de sang, ou des évacuations de ce fluide, a pu se convaincre combien, dans quelques heures, les symptômes deviennent alarmans : la faiblesse est alors si excessive, qu'on ne croit pas pouvoir rappeler les malades à la vie ; cependant, à mesure que les déjections s'apaisent, la chaleur revient, le pouls se rétablit, le

visage reprend sa couleur naturelle, et avec des moyens adoucissans, des acides légers, des toniques, les eaux acidulées, les amers fondans, le kina, on voit bientôt la santé se rétablir. J'ai traité plusieurs malades affectés d'hématémèse, que j'ai guéris ; j'en ai vu d'autres, qui ont eu des vomissemens qu'on n'a pu arrêter, et ils ont succombé à l'hydropisie.

Si l'on ne veut pas admettre, comme je le crains, les ravages produits par l'atrabile, il sera toujours vrai de dire, que des observations nombreuses, sont assez remarquables par elles-mêmes, pour pouvoir en assumer la preuve, que le sang peut subir des altérations particulières, soit par son mélange avec la bile, soit par toute autre cause. Les sujets très-affaiblis par des plaies ou des blessures graves, qui vomissent subitement un sang noir, ne me paraissent pas devoir être affectés mortellement, parce qu'ils auraient vomi, ou rendu par les selles du sang noir ; à moins qu'ils n'aient éprouvé précédemment des attaques de mélæna, d'hématémèse, ou qu'ils n'aient reçu des blessures dangereuses dans la région du foie, de l'estomac, de la rate, du mésentère, des reins ou de la vessie. Alors, c'est en conséquence de l'hémorragie et de la

gravité de leurs blessures, et non à cause de la couleur noire ou de l'acrimonie de l'atrabile, qu'il en doit résulter une mort prompte, telle que le terme n'en soit pas différé jusqu'au lendemain. Si déjà les lésions organiques des viscères existent depuis long-temps, et qu'il survienne des vomissemens ou des déjections de bile noire ou semblables à du sang noir, il faut en conclure, que la mort, si elle a lieu promptement, vient plutôt de la rupture des vaisseaux, que de la seule acrimonie de l'atrabile, quoique Van-Swieten prétende prouver le contraire dans l'observation suivante, que je livre aux réflexions de mes lecteurs.

Vepfer (*de Cicut. aquat. histor. et noxis. cap.* 20, *hist.* 3, p. 254) a cité l'observation d'une femme cachectique, qui avait, dit-il, d'après le conseil d'une vieille voisine, avalé quelques grains de verre d'antimoine, infusé dans du vin, pendant une nuit: ce remède lui occasionna des vomissemens énormes, une syncope et des convulsions. Lorsqu'elle eut pris quelque boisson, les symptômes diminuèrent; mais elle éprouvait une grande faiblesse; et tandis qu'elle paraissait récupérer un peu les forces, elle sentit une douleur intolérable au pied droit. Le lendemain, un

chirurgien fut appelé, qui trouva le pied et la moitié de la jambe noirs, comme si on les eût trempés dans de la poix noire. Cependant la partie affectée n'était ni dure, ni tuméfiée, ni ulcérée : le sphacèle se déclara ensuite, et il fallut amputer la jambe, à une distance de la paume de la main du genou. Si l'on considère, dit le célèbre commentateur, que les sujets cachectiques ont souvent une couleur jaune, plombée ou noire, et que, sur toutes les parties où la bile noire se jette subitement (comme il a été dit § 1170), elle produit aussitôt des gangrènes mortelles ; il paraîtra assez vraisemblable que, cette couleur noire subite, avec de violentes douleurs suivies de sphacèle, est venue de ce que la bile noire, fortement émue par ce violent vomitif, a été évacuée en partie par les vomissemens énormes, et s'est mêlée en partie dans la circulation, d'où elle a été déposée sur le pied.

Cette remarque est confirmée par l'autopsie, car on trouva le foie pâle et tacheté, la rate un peu plus volumineuse que dans l'état naturel. Le foie étant obstrué, il est reconnu que la rate devient plus grosse, et il ne paraît pas surprenant que le foie soit d'une couleur pâle, après de si grandes évacuations,

au moyen desquelles, l'atrabile a été expulsée, partie par le vomissement, et partie transportée sur d'autres lieux, pag. 949.

L'histoire médicale renferme d'autres observations sur les évacuations de bile noire, quoique moins fréquentes. Doloeus (Mélange des curieux, décad. 1, années 6 et 7, p. 93) a observé une sueur de couleur bleue sur l'hypocondre droit d'un homme mélancolique ; Schimd, ibid. année 8e. p. 144, a vu, pendant plusieurs jours, un consul rendre une urine noire comme de l'encre et avec soulagement ; et après plusieurs mois, la même urine reparaissait toujours avec même résultat.

On pourra donc conclure par analogie, que la bile noire peut venir du foie et passer ensuite dans la veine cave ; d'où, en se mêlant à la circulation, elle doit altérer les principes du sang, lorsque la bile se sera fait jour par les vaisseaux du foie, pour être transmise ensuite dans les intestins. Il est assez facile de concevoir que ceux-ci, violemment irrités, se débarrasseront, soit par des vomissemens énormes, soit par des dysenteries accompagnées des plus graves symptômes ; qu'ainsi, il surviendra la gangrène et la lésion de la membrane muqueuse intestinale. On remar-

que, que si par la rupture des vaisseaux, il y a épanchement de sang dans les intestins, alors la bile se mêle à des grumeaux de sang, qui proviennent des extrémités vasculaires; c'est la cause des évacuations noires excessives et des vomissemens, qui accompagnent les affections mélancoliques; telles que le melæna et l'hématémèse, où l'on voit survenir des défaillances, des lipothymies et quelquefois, des syncopes mortelles Il faut être averti que, toutes les observations relatives aux évacuations de bile noire, n'ont été si remarquables, que par l'hémorragie qui en a été le principal symptôme: aussi l'attention des médecins ne doit-elle pas, comme on se l'imagine bien, se porter sur l'indication des évacuans, uniquement pour remédier aux matières acrimonieuses, âcres, mais pour prescrire les calmans, les opiacés et les adoucissans, afin de détruire l'irritation et de tempérer au moins, l'hémorragie, qu'il serait dangereux de supprimer trop promptement. Les bains d'eau froide, les boissons à la glace, surtout en été, sont bien indiqués, si l'on s'aperçoit d'une faiblesse produite par l'hémorragie. Les doux évacuans acidulés conviennent, seulement, pour débarrasser des caillots, le canal intestinal: ensuite on aura recours aux toniques.

APHORISME XXIV.

Si la dysenterie commence par l'atrabile, elle est mortelle.

« Tant que le sang reste fluide et homogène, il peut être considéré, comme étant doué du mouvement vital; la partie fibreuse qu'il contient et qui se trouve disséminée dans toute sa masse, jouit d'une sorte d'irritabilité ; mais à mesure qu'elle s'éloigne du moment où le sang qui la contient est sorti des vaisseaux, elle perd son mouvement; enfin elle arrive à l'instant où le principe vital l'abandonne tout à fait. C'est alors, qu'elle peut être considérée comme dans un état de mort, et c'est précisément alors que, conservant encore, pendant quelques secondes, le mouvement de la palpitation des chairs expirantes, elle se contracte sur elle-même; réunit comme ferait un réseau une partie de la matière qui l'environne, et que, s'unissant à elle, elle la retient et lui communique cet

état de gelée tremblante, dont les propriétés extérieures, en ont toujours imposé sur sa véritable formation (1).

Ces faits sont exacts; mais quand le traducteur de Giannini ajoute (tom. 2, p. 93 du traité de la nature des fièvres), une chose qui avait été aperçue, et que les auteurs de cet excellent mémoire ont confirmée, c'est que s'il n'y a de putridité que dans les humeurs animales vivantes, au moins le sang des malades attaqués de fièvres appelées putrides (2), n'est-il point putride alors », (mais le caillot est ici évidemment décomposé, sans consistance et d'une couleur noire, ainsi que dans le scorbut). « Ceci justifierait, s'il était nécessaire, les dénominations nouvelles que l'on a substituées à d'autres devenues absurdes. (*Heurteloup.*) La dénomination dite putride, n'est point absurde; elle s'allie au contraire très-bien avec l'adynamie qui a un sens plus médical. On ne pourrait, non plus, prouver le fait avancé par les chimistes modernes, tendant à faire croire qu'il ne peut y avoir

(1) Mémoire de MM. Parmentier et Deyeux, pag. 28.

(2) Traité des humeurs d'Hippocrate, 53. 62. 68. 71.

de bile dans la masse du sang ; (1) car, dans l'analyse de ce fluide soumis aux réactifs chimiques, on s'est assuré du contraire ; en injectant de la bile dans la circulation, celle-ci n'y a point été rencontrée, donc, etc. Si d'ailleurs les miasmes putrides et contagieux sont incoërcibles, ils n'en existent pas moins, et ils agissent sur les humeurs par un mouvement spontané, et tels qu'ils acquièrent alors l'odeur de lavure des chairs. Je dis donc que, les expériences chimiques sont à peu-près nulles pour éclaircir la théorie des fièvres.

J'ai expliqué, d'après Van-Swieten, comment la bile noire pouvait se répandre dans la circulation et sur différens viscères : voici l'observation, n. 42, de Garin, tom. 1. p. 14, de l'anatomie de Lieutaud : « Un vieillard attaqué de fièvre quarte, dès l'invasion du frisson, vomissait une humeur noire, acide, effervescente : il eut trois fois la fièvre avec de très-longs accès tellement rapprochés, qu'ils égalaient par leur durée, une fièvre continue ; lesquels enfin furent mortels.

La dissection fit voir le ventricule rempli d'un sang noir ; le foie était plus dur et la rate plus petite que dans l'état naturel.

(1) Ibid. § 51. Hippocrate 63. 75. Ici la circulation du sang, paraît avoir été indiquée formellement.

Les observations 43 et 44 du même recueil, attestent également que la bile noire, qui abordait dans l'estomac, a été la cause de la mort. Mais nous devons bien plus particulièrement fixer notre attention sur les symptômes.

Un homme âgé de cinquante-cinq ans, est pris de frisson, avec une fièvre aiguë, accompagnée d'un vomissement considérable et de prostration des forces : un bubon parut sous l'aisselle, avec une légère rémission : le cinquième jour, depuis l'invasion, la soif était très-grande, et il y avait difficulté de respirer. Le jour suivant, la poitrine fut couverte de taches noires pourprées ; peu après, le terme fatal fut fixé. A l'ouverture du cadavre, on trouva les intestins phlogosés, le foie sans aucune lésion ; mais la vésicule du fiel paraissait distendue par une bile épaisse, visqueuse, noire, qui se trouvait aussi dans le ventricule ; les poumons étaient couverts de taches pourprées et les côtes adhérentes. (Observation 844.)

Dans le cadavre d'un jeune enfant de onze ans, mort de la peste, on trouva la vésicule du fiel gorgée d'une bile noire, épaisse, ainsi que l'estomac, où l'on remarquait des taches gangréneuses. (Observation 845.)

On ne peut guère douter que la bile noire n'existe bien réellement dans les organes biliaires, d'où elle tire son origine : non seulement elle donne lieu à des vomissemens et à des selles noires, mais encore à des fièvres quartes et rémittentes, malignes, à des éruptions, à des taches gangréneuses, et à des fièvres pestilentielles; lorsque, disons-nous, elle reflue dans la circulation, ou se dépose sur quelque organe ; si l'on ne veut affirmer que cette humeur dégénérée, s'est formée pendant la maladie.

Mais on ne saurait, dans ce cas, en connaître les causes prochaines, puisqu'il n'en est pas fait mention dans les observations que nous avons rappelées, ni même dans Morgagni. Pour nier les effets irritans de l'atrabile, l'inflammation du canal intestinal suffit-elle pour constater ce résultat, dont alors on n'indique point la cause ? Il est aisé de voir pourquoi, la dysenterie qui commence par la bile noire est une maladie mortelle, lorsque déjà il y a lésion organique des viscères du bas-ventre.

Cas d'empoisonement simulé par une *gastro-entérite*, spontanée, suivie de la mort (1). Geneviève Chabaud, âgée de vingt-

(1) Cette observation intéressante est insérée dans la bibliothèque médicale (Cahier d'octob. 1820.)

trois ans, d'une constitution forte, et ayant toujours joui d'une bonne santé, alla, le 29 septembre 1819, dîner chez son père à Tarascon, ville séparée seulement par le Rhône de celle de Beaucaire, le thermomètre de Réaumur était à 18°. ; le ciel était nuageux et le vent soufflait légèrement du sud.

Le repas qui eut lieu à midi, et qui se composa d'un potage de bœuf bouilli et de fromage, fut commun à tous les individus de la famille ; et persone n'en fut incommodé.

Pendant toute la journée, la malade se plaignit de douleurs abdominales avec un gonflement incommode des hypocondres, jusqu'à onze heures du soir, où les symptômes augmentent et vont toujours croissans. « A minuit il s'y joint des vomissemens que provoquent des infusions de thé, de tilleul, de mélisse, que l'on s'empresse de lui donner ; la matière des vomissemens ne laisse aucun goût désagréable dans la bouche ; alors les douleurs sont intolérables ; la malade pousse des cris aigus ; tout le reste de la nuit se passa dans une extrême agitation. Nous fûmes appelés à cinq heures du matin, et nous la trouvâmes dans l'état suivant :

Facultés intellectuelles libres : face pâle,

profondément altérée, grippée; yeux largement ouverts et ternes; expression de la frayeur; terreur profonde causée par l'image de la mort, que la malade dit être très-prochaine; angoisses, anxiétés inexprimables; point d'assoupissement, ni de mouvemens convulsifs; cris aigus par intervalles provoqués par les douleurs vives de l'abdomen; infiltration, lourdeur, faiblesse; sorte de paralysie et insensibilité complète des membres abdominaux, où la malade éprouve des fourmillemens; langue nette et humide; point de douleur, ni d'inflammation dans la bouche, ni dans le pharynx; déglutition libre; soif ardente; vomissement que provoquent toutes les boissons que l'on donne à la malade; les matières qui sont rejetées ne laissent aucun mauvais goût dans la bouche; recueillies dans une terre de pipe vernie, elles semblent ne différer des boissons, que par quelques mucosités qui s'y trouvent mêlées; constipation, suppression complète des urines; abdomen énormement distendu, et dur comme du marbre; douleurs aiguës et intolérables dans toute l'étendue de cette cavité; la portion du système cutané qui la revêt, est insensible comme les membres abdominaux, ainsi que l'atteste la pression qu'on

y exerce, et que la malade ne sent point; mais à peine cette pression se communique-t-elle aux organes intérieurs, que les cris de la malade annoncent combien ces organes sont dans un état d'inflammation violente; respiration fréquente à cause de la tension énorme du ventre; pouls petit, faible, à peine sensible et donnant de soixante-quinze à quatre-vingts pulsations par minute; lipothymies fréquentes; sueurs froides et mains glacées. (Ces symptômes se montrent dans la plupart des inflammations graves et aiguës du bas-ventre, qui se terminent par gangrène, comme je l'ai observé un grand nombre de fois, notamment chez un sujet âgé de 40 ans, atteint subitement de douleurs intestinales à la suite d'une répercussion subite de la goutte, dont il mourut le 7e. jour.)

Bien convaincu par la vue de ces symptômes, qu'il existait dans la cavité abdominale, une phlegmasie grave, terminée ou près de se terminer par gangrène, nous nous contentâmes de faire réchauffer le corps, et de prescrire des fomentations huileuses et chaudes sur les parois du ventre. La malade expira à sept heures du matin (1). Comme il serait

(1) J'ai cité ces phénomènes, dans l'ordre de

beaucoup trop long de rapporter toutes les expériences chimiques, lorsque, d'ailleurs, il n'existe pas réellement de substance vénéneuse, je dois plus particulièrement fixer l'attention de mes lecteurs sur l'examen cadavérique. On remarque ici, une de ces inflammations spontanées, dont l'existence se rattache à des causes internes, qui paraissent d'abord échapper à toutes les investigations; mais dont la nature paraît, néanmoins, devoir être attribuée à la pléthore. « En effet, l'estomac, et une grande partie du tube intestinal, étaient d'une couleur noirâtre, qui se faisait apercevoir à travers le péritoine; preuve évidente qu'une inflammation violente les avait frappés : ces viscères étaient distendus par des gaz, comme dans l'état ordinaire. Le péritoine était d'une couleur livide; mais sans aucune trace d'inflammation; les reins, le foie et la matrice, étaient

---

leur succession, parce qu'ils présentent un tableau complet d'une bonne description, dans le cas d'empoisonement, où il faut constater méthodiquement les accidens, au fur et à mesure des progrés du mal, avant de pouvoir constater par l'inspection cadavérique et les essais chimiques, s'il y a, ou s'il n'y a pas empoisonement.

sains, la rate un peu plus volumineuse que dans l'état naturel.

L'anatomie médicale de Lieutaud, de M. Portal, de Morgagni, rapporte beaucoup de faits semblables, avec les mêmes phénomènes et accompagnés des mêmes circonstances. Nous croyons donc pouvoir en connaître la cause ; car l'inflammation subite vient de l'altération ou décomposition du fluide biliaire ou de plénitude du système de la veine porte, des veines mésentériques et hépathiques. Voici ce qui le prouve :

« La membrane muqueuse de l'estomac était d'un rouge livide ; elle présentait, au milieu de la grande courbure du viscère, une tache noirâtre, d'environ quatre pouces de diamètre, dans sa plus grande largeur, de forme irrégulière ; et elle était là, plus épaisse que partout ailleurs, comme boursoufflée, molle, facilement déchirable, et à demi-putréfiée. Tout le tube intestinal était rouge et enflammé ; les villosités de la muqueuse se montraient très-saillantes, et on voyait dans le jéjunum, deux taches oblongues, d'environ trois pouces d'étendue, semblables à celles de l'estomac, et produites, comme elles, par une portion de la muqueuse gangrénée.

Nous concluons de toutes les considérations

et de tous les faits ci-dessus, que la mort n'avait point été déterminée par l'action d'une substance vénéneuse : Géneviève Chabaud, n'ayant été sous l'influence d'aucune maladie antérieure, ni d'aucune cause morbifique, venant du dehors (1), était morte atteinte d'une de ces gastro-entérites, qui surviennent spontanément, ou par cause interne, et dont on trouve des exemples dans les fastes de l'art. (Voyez les Ephémérides des curieux de la nature, tom. 3, observ. 43, p. 62.)

Y a-t-il des faits qui prouvent l'altération des organes sans leur inflammation ?

Observation d'une désorganisation du foie.

Le foie très-volumineux, était converti en partie en une masse pultacée, et en partie en plusieurs stéatomes, dont quelques-uns avaient une consistance cartilagineuse. Depuis long-temps, les symptômes avaient fait

(1) Tels qu'un écart de régime, une suppression de la transpiration cutanée, par le refroidissement subit de l'air atmosphérique, pendant une marche longue et fatigante, etc.

présumer l'existence d'une affection locale du foie. Les circonstances qui avaient précédé, et la variation des douleurs, portent à croire que l'état phlogistique du foie a été déterminé et entretenu par un désordre dans le système vasculaire abdominal, et surtout dans la veine-porte. Le malade ayant éprouvé dix-huit ans avant sa mort, une dureté dans l'hypocondre droit, et qui disparut à la suite d'une expectoration abondante de pus ; l'auteur avait cru que déjà à cette époque, il s'était formé un amas purulent dans le foie; que ce viscère avait contracté une adhérence avec le diaphragme; et qu'ainsi, le pus avait pu être évacué par les poumons. Cependant l'état du cadavre n'a pas confirmé cette supposition. La quantité considérable d'excrémens endurcis et de mucus, qui, pendant plusieurs semaines, a été rendue, est attribuée à un changement particulier, survenu dans l'activité sécrétoire du canal intestinal. Ce changement est une conséquence ordinaire de celui qui s'opère dans l'activité des veines abdominales, et qui accompagne toujours les affections du foie.

On ne peut pas considérer comme une inflammation, l'opération qui a produit la désorganisation du foie; car il n'a existé,

dans tout le cours de la maladie, aucun symptôme qui ait pu être regardé comme inflammatoire.

Le phénomène le plus remarquable, observé sur le cadavre, était, outre la fonte du foie, une quantité de sang noir, dont ce viscère était gorgé; et c'est probablement par la présence de celui-ci, que la sécrétion normale ayant été troublée dans l'organe, il s'y est produit des tumeurs et une substance pultacée (1).

APHORISME XXV.

Le vomissement de sang, quel qu'il soit, est mauvais; mais de médiocres déjections de sang noir sont favorables.

« Quoique l'hématémèse ne soit pas une maladie fort commune, elle a été néanmoins l'objet des recherches d'un grand nombre de médecins, et l'on en trouve une foule d'exemples dans les Ephémérides des curieux de

(1) Biblioth. médic. précédemment citée.

la nature ; les écrits de Bonnet (Med. sep.). de Félix Plater , d'Henricus-ab-Heers, Langius , Morgagni , la médecine systématique d'Hoffmann, les ouvrages de Stahl; etc., etc.; mais il faut méditer la plupart de ces faits avec une sage circonspection , isoler avec discernement ce qu'il y a de réel, d'avec ce qui est dicté par l'amour du merveilleux, et porter dans leur examen l'esprit vigoureux d'analyse critique, qui distingue la science médicale de la médecine populaire. Hippocrate traite du vomissement de sang, dans plusieurs de ses ouvrages, surtout dans le deuxième livre *de morbis*, sous le titre qui lui convient. Arétée et Alexandre de Tralles l'indiquent conjointement avec l'hémoptysie, sous le nom de *rejectio sanguinis*. Ce qu'ils disent, d'ailleurs, sur la nature de cette maladie, est entièrement vague, et ce n'est guère que dans les ouvrages de Morgagni, Hoffmann, Stahl, qu'on trouve, sur cet objet, des considérations lumineuses et des observations choisies avec goût, et rédigées avec discernement. (Pinel, Dict. des sciences médic.)

Van-Swieten (*commentaria. in Aphorism. Boerrh.*) a aussi donné de grands développemens à la théorie de cette maladie, dont on

trouve des observations intéressantes dans l'anatomie médicale de M. le docteur Portal et aussi dans Lieutaud (*anatomica histor.* 2 vol.), et les Mémoires de la Société médicale d'émulation, seconde année.

Le vomissement de sang noir, ou hématémèse est moins dangereux que l'hémoptysie. J'ai vu ce vomissement très-considérable, accompagné de fièvre aiguë, chez une femme très-sanguine, Lyonnaise très-robuste, âgée de 32 ans, dont les règles étaient supprimées depuis quelque temps. Une forte saignée du bras, répétée deux fois le même jour et le lendemain, et l'application de dix-huit sangsues à la vulve, à deux reprises différentes, l'orangeade pour boisson, l'eau de riz acidulée avec le sirop de limons, la potion anti-émétique de Rivière, et les antispasmodiques ont amené la guérison. Le sang vomi était plus noir que rouge, moins cependant que dans l'hématémèse ordinaire; le pouls était fort et plein, le visage rouge, mais sans toux, ni difficulté de respirer, ni lipothymies; en un mot, il y avait des nausées, des envies de vomir, et un goût de sang continuel qui, pendant deux ou trois jours, annoncèrent cette hémorragie gastrique.

Dans l'hématémèse ordinaire, le sang est

rendu par caillots très noirs, ordinairement fétides, qui nagent dans une grande quantité de sérosité noire; il y a des faiblesses et des lipothymies continuelles, une douleur au creux de l'estomac; le pouls est faible, le visage pâle (1). Quelquefois, le vomissement de sang survient au milieu des convulsions et des accès hystériques, chez les femmes nerveuses, très-sensibles, très-irritables, et les hommes hypocondriaques sujets au flux hémorroïdal. Dans ces deux exemples, il y a presque toujours suppression du flux hémorroïdal ou des menstrues. Il serait trop long d'en rapporter des observations. Le vomissement de sang, par les vaisseaux du poumon, que j'ai eu occasion de remarquer plusieurs fois, ne peut, en aucun cas, être confondu avec l'hématémèse. La simple vue du sang artériel, concrété subitement par caillots, d'un rouge écarlat, avec toux et oppression, suffit pour établir le diagnostic et pronostic sur cette maladie. L'hématémèse ne se termine guère sans donner lieu à des selles noires :

(1) Il y a environ sept ou huit ans, que je fus appelé pour une maladie semblable, dont était attaquée la femme de chambre de madame **, mais elle fut toujours languissante, et mourut d'hydropisie.

pourvu que celles-ci soient en petite quantité, loin d'être un mal, c'est un bien, puisque le sang extravasé doit être évacué par les voies ordinaires. J'ai soigné beaucoup de femmes sujetes à cette maladie, et aussi des hommes; jamais on ne parvient à une cure radicale, si on n'attaque pas la cause de la maladie, et rarement on réussit; presque toujours, de nouveaux vomissemens ou même le melæna se déclarent. Les personnes affectées de suppression totale des règles ou des hémorroïdes y sont surtout sujettes, et périssent d'hydropisie ou de phthisie, comme je l'ai observé plusieurs fois.

Hématémèse simple. — Une blanchisseuse âgée de 35 ans, d'un tempérament sanguin, tombe deux fois sans connaissance à la suite d'un emportement de colère; suppression des menstrues qui coulaient en ce moment, nuit très agitée, insomnie; le lendemain matin, malaise général, lassitude, dyspnée. Entrée à l'Hôtel-Dieu le 2 juin 1811; face décolorée, état d'abattement; cependant, pouls assez fort, fréquent et un peu dur, oppression; la malade se plaint d'une grande chaleur dans l'estomac; épigastre douloureux au toucher, nausées (*boisson émolliente*) le soir, nausées, suivies d'un vomissement de matières bilieuses et glaireuses; insomnie.

Le 3e. jour, mêmes symptômes; pâleur moindre, douleur épigastrique augmentée; constipation (lavemens émolliens, huit sangsues à la vulve); le 4, vomissement de matières rouges, noirâtres, mêlées de mucosités: soulagement très-marqué.

Le 5e., la douleur épigastrique existe toujours; sentiment de resserrement à l'orifice supérieur de l'estomac; le soir vomissement de même nature que le précédent; déjection sanguine.

Le 6e., gonflement au-dessus de l'ombilic, peu douloureux au toucher.

Le 7e., vomissement et déjections de même nature que les jours précédens.

Le 8e., mieux-être général, retour de l'appétit.

Le 9e., convalescence, nourriture légère, (Girard, diss. sur l'hématémèse, 1815; Pinel.)

Le vomissement succédané, le plus commun (on donne ce nom à un vomissement de sang qui succède à la suppression d'un écoulement sanguin), affecte presque toujours la même marche et revient aux mêmes époques. Il remplace quelquefois la menstruation, plus rarement les hémorroïdes. Les écrits d'Hoffmann, de Schenckius, d'Amatus-Lusitanus, etc., etc., (l'Anatomie médi

cale de M. Portal, et l'anatomie pathologigique de Lieutaud) (*historia anatomica*), renferment beaucoup d'exemples de cette affection; mais à l'exception des deux recueils anatomiques précédens, ils sont en général peu propres à en donner une juste idée. Vanderwiel dit avoir connu et examiné avec beaucoup de soins, une fille domestique chez un de ses parens, qui vomissait beaucoup de sang à chaque époque menstruelle : cet écoulement supplémentaire, continue l'observateur, remplaçait bien l'évacuation des menstrues, et ne diminuait rien de la vivacité et de la gaîté de cette fille. (Dict. des sciences méd.)

Une jeune veuve, après une suppression menstruelle, se plaignit de douleurs d'estomac, de nausées, et finit par avoir un vomissement de sang des plus copieux. Quelques remèdes simples rappelèrent les menstrues, et l'hématémèse fut terminée : (nosograph. plilosoph.)

Les vomissemens de sang, qui succèdent à la suppression des hémorroïdes, sont fort rares. En voici un très-remarquable observé par M. Latour.

Cet auteur dit avoir connu une famille de Beaugenci, dont les parens, les oncles, les

enfans et jusqu'aux arrière-neveux de sa connaissance, étaient tous hémorroïdaires, et ne jouissaient d'une bonne santé, qu'autant que les hémorroïdes coulaient dans les époques ordinaires : lorsqu'elles cessaient de fluer, il en résultait divers accidens, tels que des hémoptysies, des hématémèses, etc. Un d'entr'eux, à la suite d'une hémorroïde enflammée, eut un abcès qui entraîna une fistule à l'anus, par laquelle, il s'écoulait du pus et du sang. Il se rendit à Paris, où un chirurgien lui pratiqua avec succès, l'opération convenable pour cette affection. Le malade se félicitait de n'avoir plus aucun écoulement par l'anus, lorsqu'il fut pris d'une hématémèse qui, se répétant à des intervalles très-rapprochés, devint un supplément dangereux de l'hémorroïde fistuleuse. Cette hémorragie, accompagnée de fièvre, serait devenue infailliblement funeste, sans une congestion spontanée du flux hémorroïdal, bientôt suivie d'un suintement purulent, à la marge de l'anus; crise salutaire qui sauva le malade. (Hippocrate, traité des humeurs, nº. 7.)

Zacutus Lusitanus nous a transmis l'histoire intéressante d'un vomissement de sang critique, qui amena la solution naturelle d'une maladie de langueur, très-grave, parais-

sant devoir conduire le malade au tombeau. Un jeune homme d'un tempérament bilieux, d'une constitution sèche, habituellement sombre et mélancolique, était depuis long-temps en proie à une affection abdominale très-alarmante, caractérisée par des coliques atroces, une fièvre lente, et une insomnie continuelle; ce malade était maigre et exténué, comme s'il eût été atteint d'une fièvre hectique. Plusieurs médecins appelés auprès de lui, après avoir mis en usage les évacuans plusieurs fois répétés, firent appliquer deux cautères derrière les oreilles, prescrivirent en même temps, les désobstruans, le lait de chèvre. Malgré l'emploi long-temps continué de ces moyens, la maladie s'aggravait de plus en plus, lorsque la nature qui veille toujours avec prévoyance à notre conservation, chercha une autre voie pour délivrer le malade de tant de maux. Après avoir éprouvé de la douleur dans l'hypocondre droit, il vomit, pendant plusieurs jours, et à plusieurs reprises, une grande quantité de sang pur, qu'on pouvait évaluer à une demi-livre ou en viron, pour chaque vomissement, qui n'était d'ailleurs accompagné d'aucun symptôme nuisible, ni incommode. Le vomissement répété à des intervalles éloignés, rendit au

malade sa santé et son embonpoint : il a vécu, depuis un grand nombre d'années, sans éprouver aucune maladie.

Ces observations seraient multipliées par milliers, que nous n'en serions ni plus ni moins éclairés sur le siége et les causes de la maladie.

Il s'agit d'abord de constater les bons effets d'un traitement méthodique : Mathieu, âgé de 26 ans, grenadier au neuvième régiment, homme brun et bien développé, teint pâle, sensibilité active, chapelier travaillant au fer, fut attaqué, le 8 janvier, sans autre préliminaire, que quelques douleurs d'estomac et des nausées, d'un vomissement de sang très-abondant; il rendit plusieurs caillots, dont les uns étaient gros et noirs avec du sang vermeil; le tout mêlé d'alimens. Le vomissement se répéta trois fois de la même manière, à un jour d'intervalle, et fut toujours suivi de vomissemens et d'un froid considérable des extrémités; enfin, Mathieu se trouva si mal, qu'il fut obligé d'entrer à l'hôpital d'Udine, le 14 janvier 1807.

A son arrivée; il était pâle, il avait la figure décomposée, une forte céphalalgie, des nausées continuelles, un sentiment de plénitude à la région gastrique, un sentiment de faiblesse et de malaise qui le décourageait; il se croyait toujours prêt de tomber en dé-

faillance; le pouls était petit, fréquent, et la peau très-chaude; il fut mis à l'usage de la solution gommeuse acidulée avec l'acide citrique : point d'alimens.

Le lendemain, septième jour, l'estomac s'était un peu dégorgé, sans évacuation sensible; le mal de tête était presque dissipé, la peur des défaillances n'existait plus. — Je fis aromatiser la solution de gomme arabique, et j'y joignis un julep gommeux, légèrement éthéré. A l'extérieur, j'employai les frictions d'alcool et de laudanum sur l'épigastre, et un pédiluve irritant.

Le huitième jour, j'observai une chaleur âcre avec élévation du pouls : le malade se trouvait mieux; mais il était survenu dans la nuit, une toux assez forte, avec expectoration purement muqueuse. Il me dit qu'il avait eu jadis deux péripneumonies. Je renonçai aux prétendus antispasmodiques; je remis mon malade aux boissons gommeuses acidulées, et dans toute la suite du traitement, je ne les abandonnai plus; je suivis aussi pour les alimens, la même gradation que j'ai adoptée pour les gastrites, et voici quels furent les résultats de cette méthode :

Le neuvième jour, fréquence du pouls, malaise, bouche très-mauvaise, céphalalgie

opiniâtre, constipation : un lavement procure des selles.

Le dixième jour, tous les symptômes diminuèrent, léger appétit ; jusque là, il n'avait pris que des bouillons ; prescription d'une boullie au lait : il continue d'aller en améliorant.

Le seizième jour, après quelque variation dans les symptômes, dont quelques-uns, le mal de tête surtout et la fréquence du pouls avaient éprouvé plusieurs exaspérations momentanées, la figure commença à prendre une meilleure expression, et Mathieu fut en état de se lever ; sa bouche était toujours mauvaise à jeun, et la langue blanche et muqueuse.

Le dix-neuvième jour, fréquence moindre, bouche meilleure, appétit excellent, le teint commençait, depuis peu de jours, à prendre les nuances de la santé : le malade ne pouvait encore supporter le régime animal.

Le vingt-huitième jour, malgré qu'il se dise bien, je remarquai une fréquence du pouls, et une chaleur de la peau qui m'alarmèrent ; tout cela était gastrique, car depuis long-temps, Mathieu ne toussait plus. Il m'avoua qu'il avait omis, ce jour, de tremper son vin avec de l'eau, comme il l'avait fait

jusque-là, d'après ma recommandation expresse. Diminution des alimens, point de viande, boissons acidulées : la fréquence diminua, mais ne disparut point ; cependant les forces augmentaient.

Le trente-quatrième jour, observant que la fréquence ne croissait pas, que le teint ne continuait plus de reprendre sa fraîcheur, que les forces faisaient peu de progrès, je supprimai entièrement le vin, sans sortir du régime végétal : il se sentait très-bien.

Le quarante-septième jour, la fréquence qui jusque-là avait persisté, qui, surtout le soir, s'était souvent présentée à un degré alarmant, commença à diminuer. Mathieu ne pouvait encore manger que la demie, sans encourir le danger d'éprouver quelques symptômes gastriques, qui transformaient la fréquence du pouls en un véritable mouvement fébrile. Il avait presque toujours vécu de végétaux ; il avait continuellement fait usage d'une potion gommeuse et huileuse acidulée, de laquelle il disait avoir beaucoup de soulagement, surtout pour la douleur de tête, qui était toujours prête à disparaître, et pour la tranquillité des nuits.

Le 2 mars, la fréquence du soir n'était plus sensible. Mathieu avait repris ses forces

et supportait les trois quarts depuis huit jours; son teint paraissait bon, il désirait la sortie; j'y consentis, et plusieurs mois après, il n'avait plus éprouvé de rechutes. (Broussais, des Phlegmasies chroniques, tom. 2, obs. XXXIV., p. 295 et suivantes.)

APHORISME XXVI.

Si les selles d'un dysentérique entraînent des petits morceaux de chair ou caroncules, la maladie sera mortelle.

Dans les commentaires précédens, on m'a vu citer les aphthes gangréneux, et la seuterie comme une maladie mortelle, provenant de la pléthore veineuse du système de la veine porte, et des viscères du bas ventre, si une inflammation spontanée vient à se développer dans le canal intestinal. En effet, les lésions organiques, qui succèdent aux phlegmasies locales ou intestinales, sont souvent accompagnées d'ulcération de la membrane muqueuse, d'où résulte une exfoliation,

en quelque sorte organique, on prétend même avoir remarqué des portions entières de l'intestin, séparé par la gangrène : il est bien certain que dans la hernie inguinale étranglée, et dans certaines coliques appelées *miserere, ou passion iliaque*, on a vu se détacher du tube intestinal, une sorte de couche cylindroïde et la guérison s'opérer ; laquelle néanmoins ne pouvait avoir lieu que par l'adhérence même de l'intestin avec les parties voisines, soit le péritoine, soit le mésentère ou les muscles du bas-ventre.

Dans le cas de plaie intérieure, comme nous l'expliquerons plus au long, dans le commentaire sur l'Aph. 58, sect. VI., on a imité la sage précaution de la nature. On connaît la suture par le procédé de *Rhambdord*, lorsqu'il y a invagination de l'intestin, et qu'on a pratiqué un anus artificiel par l'opération, ou par la nature même de la plaie, qui a permis de se rendre maître de l'intestin. L'inflammation est à peu près bornée à un seul point; ainsi la possibilité de la cicatrisation et de la guérison, ne peut être contestée.

Mais, suivant Hippocrate, les caroncules ou petits corps charnus, ne sont autre chose que des débris de la membrane muqueuse ou

villeuse, en conséquence d'ulcères formés sur toute la surface interne du canal alimentaire, par les progrès mêmes de l'irritation et de l'inflammation chronique, comme j'en pourrais citer plusieurs exemples. J'ai perdu malheureusement ma fille âgée de dix ans, laquelle a succombé au bout de six semaines à un flux de ventre, qui n'a pu être arrêté par aucune des substances employées à cet usage, et dont je vais présenter le tableau dans les observations suivantes. Le commentaire 12e. de cette section, fait mention des symptômes qui accompagnent la diathèse purulente occasionnée par la désorganisation de la *membrane muqueuse intestinale.* Ordinairement on voit y succéder le marasme et la phthisie : ainsi, le défaut d'apparence de petits corps charnus dans les déjections, et l'absence des coliques ou des tranchées sont en général du meilleur augure dans les anciens flux de ventre, tels que la diarrhée, la dysenterie et la lienterie; le contraire est absolument mauvais.

La dysenterie qui provient du foie ou de la rate, du pancréas et du mésentère, ne peut avoir les mêmes résultats que celle des intestins. L'inflammation des capillaires doit être ici la seule cause de la dysenterie: alors la maladie est locale; tandis que

dans une fièvre continue, les flux colliquatifs, qui se déclarent pendant un temps plus ou moins long, peuvent provenir et proviennent du relâchement des solides ou de la décomposition des humeurs, et quelquefois d'inflammation et d'acrimonie de la bile. Un embarras muqueux est aussi une cause de dysenterie. Si l'on voit des espèces de caroncules ou petits corps charnus dans des selles très-liquides non digérées, alors il y a lésion de la membrane muqueuse. Des aphthes existent quelquefois dans toute l'étendue du canal intestinal : Van-Swiéten en a cité des exemples. Il rapporte d'après Morton, que, le quinquina faisait détacher promptement les escares, et qu'il en résultait une prompte guérison. Les espèces de caroncules ou corps charnus, qui paraissent dans les selles d'un dysentérique, ou même chez les sujets affectés de diarrhée, sont faciles à distinguer, quoiqu'elles ne viennent communément qu'après de vives douleurs et des coliques : il n'y a ni contagion, ni excrétion sanglante ou mêlée de sang; alors la diarrhée s'est changée en lienterie; le foie est souvent affecté; les malades périssent de cachexie et d'hydropisie. J'ai perdu plusieurs sujets, qui éprouvaient une longue diarrhée, et dont les

selles furent constamment mêlées de petits corps charnus ; on sentait au tact, une tumeur dans la région du foie. Voilà ce qui confirme la vérité des observations d'Hippocrate. L'auteur du Mémoire sur les maladies des pays chauds, surtout fréquentes aux îles, fait remarquer que la dysenterie y est endémique ; mais que, quelquefois elle est épidémique et contagieuse. Ces différences méritent d'être distinguées, parce qu'elles doivent guider le médecin dans le traitement rationnel, sur lequel, je vais appeler l'attention de mes lecteurs.

« On éprouve dans les îles plus communément qu'en Europe, des lienteries et différens flux particuliers tels, que l'hépatique et le mésentérique ; mais ils ne demandent aucune considération spéciale. Enfin, dans quelques fièvres de mauvais caractère, il se déclare quelquefois des dysenteries, dans lesquelles, le malade rend un sang noir, putride et infect, qui lui occasionne les tranchées les plus cruelles. Les acides minéraux, le quinquina et les lavemens huileux et anodyns m'ont toujours bien réussi dans ces diarrhées. J'ai été encouragé dans ces cas à donner le quinquina, par une observation de Dehaën, qui, dans une fièvre maligne,

considérant un pissement de sang, qui survint avec des douleurs atroces, comme une dissolution du sang, donna avec succès jusqu'à une once d'extrait de cette substance par jour ». (J'affirme avoir guéri également un crachement de sang noir, comme décomposé, en donnant le quinquina.) Mais voici ce qu'objecte M. Broussais dans son Traité que nous avons eu plusieurs fois occasion de citer : « Dans toutes les phlegmasies chroniques, qui tiennent la sensibilité en éveil et le système artériel dans une certaine excitation, cette aptitude aux phlogoses existe, et toujours elle est proportionnée au degré de la phlegmasie primitive; mais elle ne devient jamais plus évidente, que vers le déclin de la maladie, lorsque les forces du sujet sont bientôt épuisées. On sait que les phthisiques et ceux qui sont exténués par une plaie suppurante (voir l'Aph. 23.), ne deviennent diarrhéïques que vers la fin de leur vie. Cette diarrhée qu'on nomme *colliquative*, et qu'on se garde bien de traiter autrement que par les plus puissans toniques (dans la pratique routinière), est regardée comme le signal de la prochaine dissolution. Hé bien ! voulez-vous, vous prouver qu'elle est inflammatoire? ouvrez les cadavres(1). « Désirez vous,

(1) Je veux que M. Broussais ait eu à traiter, à

dit M. Broussais, vous assurer de son caractère phlogistique durant la vie? observez-la en grand: vous trouverez qu'elle attaque plutôt les phthisiques qui ont suivi un régime échauffant, que ceux qu'on s'est toujours efforcé de rafraîchir et de relâcher; que les gourmands et les intempérans ne l'évitent jamais; qu'un purgatif, un vomitif employés à cette époque où les ressources de la vie sont près d'être épuisées, la provoquent inévitablement. Depuis que j'ai renoncé aux stimulans, dans les fièvres hectiques par phlogose locale, et que j'ai pris soin de proportionner les alimens au degré de la force assimilatrice, je n'ai plus rencontré cette diarrhée colliquative, que chez les malades qui se livraient à des gourmandises clandestines ». (Voy. ce que j'en ai dit p. 452, t. 1.) (Broussais, traité des Phlegmasies chroniques t. 2. p. 154.) Mais on ne peut dire, que tous

l'armée, beaucoup de dysenteries épidémiques, inflammatoires ou qui en avaient les caractères, par la constitution de la saison; devait-il en conclure que toute espèce de dysenterie est toujours accompagnée de phlogose des intestins, et qu'elle ne peut être traitée autrement que par le régime le plus sévère, la saignée, les sangsues et les antiphlogistiques? mais l'expérience a de reste prouvé, que dans l'art de guérir, aucune méthode ne peut être exclusive.

les phthtisiques soient des gourmands, et il n'en est presque pas un seul, qui ne périsse par la diarrhée ! S'il survient de la phlogose tandis que ces malades sont épuisés, et que les humeurs affluent sur le mal intestinal, s'ensuit-il qu'il faille encore les priver de nourriture? le remède serait pire que le mal. Pour les dysentériques, le régime et la diète sévère, surtout au commencement, contribuent essentiellement à la guérison. M. Broussais peut avoir raison, et tous les praticiens s'accordent sur ce point essentiel. J'en excepte pourtant, comme il a été dit plus haut (1), les dysenteries accidentelles des fièvres putrides, adynamiques, qui ne changent rien au traitement existant, propre à ces maladies. Ici nous différons donc d'*opinion* avec le célèbre professeur, auquel j'opposerai les savans médecins Portal et Pinel, auteurs de plusieurs traités de médecine, où cette pratique dite des toniques, est fort recommandée, particulièrement, quand les forces sont très-affaiblies.

Un jeune homme âgé de vingt-deux ans, d'une forte constitution, était atteint, depuis

(1) Mémoires de la Société Médicale d'émulation, 5e. année.

quatre mois, d'une dysenterie chronique, que ni les remèdes, ni le régime n'avaient pu calmer : il avait un dégoût irrésistible pour les alimens ; il était privé de sommeil ; une horrible mélancolie le tourmentait ; il était dans un état d'émaciation très-alarmant. Invité à dîner chez un officier-général qui l'aimait beaucoup, il ne put rien prendre : ce militaire, qui prétendait avoir guéri souvent la dysenterie, prépara lui-même le remède qu'il avait coutume d'employer : c'était une bouteille de fort bon vin de Bourgogne, dans lequel il mettait beaucoup de sucre, de la canelle, de la noix muscade, et des biscuits ; le tout fut chauffé, et le malade condamné, par les instances du général, à prendre, à l'instant, cette singulière potion. A peine l'avait-il avalée, qu'il s'endormit profondément pendant seize heures. A son réveil, plus de coliques, plus d'envies d'aller à la selle ; mais de l'appétit, une sorte de gaîté ; dès-lors la dysenterie ne reparut plus, et le jeune homme reprit en peu de jours son état de santé habituel. (Dict. des Scienc. Médic.)

Il est problable qu'en Egypte et dans plusieurs provinces de l'Asie, la dysenterie se complique avec la peste ; qu'en Amérique elle se joint à la fièvre jaune ; comme en

Europe, elle se complique avec le typhus. M. le professeur Desgenettes qui, pendant son séjour en Egypte, a beaucoup étudié les maladies propres au climat de ces contrées, confirme notre assertion sur la complication de la dysenterie avec la peste : il a souvent observé cette union chez les militaires de l'armée d'Orient ; mais il n'a pas de notions assez exactes pour établir une opinion à l'égard des habitans indigènes, qu'il a eu rarement l'occasion d'observer dans des circonstances favorables à la question qui nous occupe. (Dict. des Scienc. Méd.)

Voici des exemples qui prouvent que, la dysenterie peut se communiquer par le simple contact et par les miasmes introduits dans les voies digestives :

« M. Coste raconte, qu'étant premier médecin de l'armée française aux États-Unis de l'Amérique septentrionale, pendant la guerre de l'indépendance, environ quatre cents dysentériques ayant été débarqués à New-Port, furent confiés à ses soins. Ils étaient couchés pêle mêle sur de la paille et par terre, dans une église. Obligé enfin de tâter le pouls de ces malades, de s'agenouiller sur cette paille infectée de leurs déjections, le médecin contracta la dysenterie

de la manière la plus rapide et la plus violente; car, dès la première nuit, il eut plus de quarante déjections accompagnées de cruelles tranchées, qui décèlerent l'intensité de la maladie. Cependant, la dysenterie n'était point épidémique à New-Port; le médecin qui venait d'en être atteint, jeune, vigoureux, tempérant, observant pour soi les préceptes de l'hygiène, comme il savait si bien le recommander aux autres, n'avait été exposé à aucunes des vicissitudes atmosphériques, qui donnent naissance à la dysenterie; il est évident qu'il l'avait contractée par l'infection résultant des déjections dont la paille et les vêtemens des malades étaient imprégnés. (Dict. des Scienc. Méd., artic. *dysen.*)

Une observation encore plus péremptoire appartient à M. Latour, médecin particulièrement notable d'Orléans : il va à la campagne; il entre dans la chaumière d'un paysan dont les enfans souffraient beaucoup de la dysenterie, et déjà le lendemain au soir, il est lui-même tourmenté de coliques et de tranchées. Dans la nuit, il eut plus de vingt déjections muqueuses et sanguines, et enfin une dysenterie bien caractérisée. Sans doute, il serait difficile de se persuader que, la maladie n'ait point été communiquée; la

dysenterie ne régnait point à Orléans, et le malade n'était pas dans les conditions qui la développent périodiquement : la respiration des miasmes dysentériques, provenant des déjections des enfans malades, avait donc seule suffi pour développer la contagion. — M. Latour d'Orléans, a observé, que dans les trois ou quatre premiers jours, les dysentériques ne communiquent point la contagion même à ceux qui couchent avec eux : vingt années d'observation, à l'Hotel-Dieu d'Orléans, lui ont constamment fourni le même résultat. (Ouvrage cité.)

Etmuller (*Diss. de virtute opii diaphoreticâ*, *cap.* I. *et* IV.) dit, qu'il est très-difficile et presque impossible de remédier à une dysenterie grave sans opium. Willis, (*Pharmacop. ration.*, *Part.* 1, *sect.* 8, *cap.* 1.), assure avoir donné beaucoup d'opium dans la dysenterie qu'il a décrite : et il ajoute que ce médicament n'a été nuisible à aucun de ses malades; tandis que, chez tous, il en obtenait de bons effets. On sait que, dans la même épidémie, Sydenham administra l'opium avec un égal succès. Wedel (*opiologia*, *p.* 121.) assure qu'on ne peut bien traiter la dysenterie sans opium. Vepfer (*dissertatio de dysenteriâ*, *pag.* 40.) écrit, qu'il a guéri six cents dysen-

tériques par le seul laudanum. M. Latour, que nous avons cité, a admirablement réussi dans la guérison des dysenteries par une potion opiacée, et par les pilules suivantes: Extrait aqueux d'opium, un demi-gros; extrait de valériane et beurre de cacao, trois gros de chaque, le tout divisé en trente-deux pilules : on en administrait une toutes les trois heures. Les quatre premières suffirent pour faire arrêter la dysenterie, dit M. Latour. Le malade conserva de la faiblesse pendant plusieurs jours, à raison de l'abondance des évacuations qu'il avait eues; mais les symptômes dysentériques ne se représentèrent point.

« J'ai prévu, dit l'auteur d'un Mémoire de la Société médicale d'émulation, qu'à l'occasion de violentes coliques excitées par la dysenterie dont nous parlons, les humeurs, surtout la lymphe, avaient pris une détermination décidée vers les intestins, et que les tranchées ne cessaient pas entièrement avec le flux de sang; elles conservaient cette impulsion, même lorsque les vaisseaux sanguins s'étaient bouchés à l'aide des mucilagineux.

Appuyé sur ce que de Haën dit à ce sujet, « qu'une douleur vive et soutenue dans un endroit quelconque du corps, suffit pour

le faire tomber, à la longue, dans le marasme, parce que toutes les humeurs se portant vers cette partie au préjudice des autres, ces dernières se trouvent privées de leur nourriture, » j'ai cru qu'il serait utile de détourner cette irritation, et que les indications qu'il y avait à remplir, étaient de changer l'espèce d'habitude que la nature avait prise, de faire affluer les humeurs vers les intestins. J'ai fait faire, en conséquence, des cautères au bras, et des sétons en différens endroits du corps; j'ai employé les toniques, soit en lavemens, soit en bols, tels que la rhubarbe et l'écorce du Pérou; j'ai fait usage aussi des bains tièdes et froids, et de tous les moyens propres à exciter la transpiration; enfin, j'ai fait changer d'air aux malades.

Je puis avouer que, cette méthode m'en a fait arracher plusieurs à une mort inévitable; trois, entre autres, qui depuis deux ans avaient cette maladie, et qui, réduits au dernier degré de marasme, n'attendaient plus que la mort, me procurèrent un grand succès. Ils avaient été dix-huit mois dans les hôpitaux, et les différens médecins, qui les avaient vus, leur avaient administré tous les remèdes usités en pareille circonstance. Je leur fis faire des cautères aux deux bras (on

emploie aussi utilement les vésicatoires aux cuisses et aux bras), et je leur fis prendre des bains aussi froids qu'il est possible de les prendre dans les pays chauds : leur transpiration se rétablit peu à peu ; leur peau devint plus souple, et à mesure que l'excrétion de la peau devenait plus libre, j'observai que celle des intestins diminuait (Hippocrate a dit : *cutis raritas, alvi densitas*, 6e. liv. des Epidémies) ; enfin, aprés quatre mois de traitement dirigé d'après ces principes, les malades reconvrèrent parfaitement leur santé (1).

Je ferai remarquer qu'on nie, néanmoins aujourd'hui, les effets et jusqu'à l'existence même de l'atrabile qui, à la vérité, manque d'organe sécréteur. Mais il est assez généralement prouvé, que c'est la bile elle-même fort épaissie, qui, après avoir séjourné quelque temps dans le foie, ou au moins dans la vésicule du fiel, peut ensuite refluer dans la circulation, ou se porter sur les viscères par les vaisseaux exhalans.

DYSENTERIE ADYNAMIQUE.

Une femme âgée de soixante-neuf ans, d'une

(1) Mémoire cité, aphor. 7 de cette section.

constitution détériorée, est prise de tranchées et de ténesme.

3e. Jour de la maladie, déjections mêlées de sang.

5e. Envies fréquentes, souvent vaines d'aller à la garde-robe, déjections en petite quantité: (boisson gommeuse).

11e. Déjections très-fétides, involontaires, prostration, pouls fréqueut, dur, (bols avec le camphre et le nitrate de potasse.)

13e. Haleine très-fétide, déjections sanguinolentes, sentiment d'âcreté au rectum, chaleur mordicante de la peau.

16e. Douleurs abdominales moins vives; mais les selles n'entraînent que du sang presque pur : (vésicatoires aux jambes, même prescription.)

19e. Plaies des vésicatoires gangrèneuses.

21e. Délire taciturne, traits du visage affaissés, mort le lendemain.

Autopsie cadavérique : intestins relâchés, blanchâtres extérieurement, brunâtres en quelques points; à l'intérieur, inflammation; épaississement de la membrane muqueuse, dont les vaisseaux étaient développés et injectés.

(Pinel, médecine clinique)

La fièvre n'a sûrement pas existé, puisqu'il n'en est pas fait mention dans

l'observation : cependant la seule méthode antiphlogistique a été suivie, et la mort est survenue. Les remèdes excitans, pour des maladies ou des symptômes adynamiques, ne pouvaient être employés ici à cause des douleurs intestinales. M. Broussais prétend que sa méthode doit toujours être suivie (1); et il se fonde sur l'inflammation qui attaque plus ou moins le canal intestinal, non seulement dans la dysenterie, mais encore dans les flux colliquatifs à la suite d'autres maladies chroniques. La diarrhée des phthisiques n'est même pas exceptée de cette lésion locale: ainsi il serait toujours dangereux d'administrer les toniques et les excitans, dans les flux de ventre,... Essayons de modifier cette théorie.

« Si, dans le balancement continuel, qui se fait naturellement entre toutes les parties du corps humain, les intestins se trouvent l'organe le plus faible, la nature profite de la voie des selles pour l'évacuation des humeurs dont elle est surchargée : cette espèce de dévoiement qui est fort commun aux îles, est très-salutaire, et on serait extrêmement blâmable de chercher à l'arrêter : on distin-

(1) Voyez l'observation rapportée à la suite du commentaire 26°.

gue ce flux critique des dysenteries d'un mauvais caractère, à une langue blanche et couverte d'un limon épais, à l'amertume de la bouche, à la qualité des matières qui sont sans consistance, et légèrement teintes en jaune ; à des douleurs modérées de colique, à une fièvre quotidienne ou continue, dont les accidens sont peu fâcheux ; enfin à tous les signes de plénitude. Les purgatifs sont employés, dans cette maladie, avec plus de succès que l'ipécacuanha ; surtout le quina du pays et le simarouba, conviennent extrêmement, lorsque la nature a diminué d'elle-même le dévoiement, et que les symptômes de plénitude se sont dissipés. »

« Outre cette espèce de flux dysentérique, qui est heureusement la plus commune, on est souvent exposé, dans les pays chauds, à en éprouver une autre d'une nature différente, et qui est beaucoup plus grave ; (celle dont Hippocrate a parlé dans son Aphorisme). »

« Dans celle-ci, le malade éprouve les tranchées les plus cruelles ; il rend abondamment du sang mêlé de bile, de phlegmes et de glaires ; sa langue est rouge et enflammée, sa peau rude et sèche, et son pouls est fébrile. On donne à cette maladie, dans les colonies, le nom impropre de *Ténesme*, à cause des

épreintes continuelles qu'éprouve le malade. Les personnes qui font excès de liqueurs spiritueuses, qui sont d'un tempérament irritable, ou qui travaillent habituellement à l'ardeur du soleil (consultez le commentaire 10e.), sont les plus exposées à cette maladie ; elle a la même cause que la passion iliaque , c'est-à-dire, une bile fortement exaltée, qui, déposée sur les intestins, les irrite, les corrode, et ouvre les petits vaisseaux qui rampent à leur surface. Une diète sévère, la décoction blanche acidulée, lorsque le malade est altéré ; des demi-bains tièdes et faits avec des herbes adoucissantes, des lavemens émolliens répétés quatre ou cinq fois par jour, et quatre ou six grains de pilules de cynoglosse, administrés deux fois dans les vingt-quatre heures, réussissent constamment pour diminuer les tranchées, les épreintes, et pour modérer le flux de sang ; le plus souvent même ils guérissent entièrement le malade. On fait, dans les premiers jours, la décoction blanche avec la mie de pain, du riz et de la gomme arabique ; on y ajoute ensuite de la corne de cerf, et quelques gouttes anodynes de Sydenham : les absorbans et surtout la magnésie sont employés avec succès. Mais les *astringens* et les *fameux*, *anti dysentériques* , sont

presque toujours dangereux. Les saignées qu'on ordonne en France, avec succés dans de pareilles circonstances, m'ont paru rarement avantageuses sous la zône torride; mais j'ai observé des succès plus constans qu'en Europe, de l'ipécacuanha sagement administré, lorsque les symptômes les plus violens d'irritation sont dissipés.

» Cette cruelle maladie ne doit pas être regardée comme guérie lorsque le flux de sang est arrêté; il succède souvent à ce flux, un autre écoulement qui, à la vérité, ne paraît pas d'abord aussi grave, mais qui devient chronique, et résiste souvent aux remèdes pendant des années entières : le malade devient maigre, desséché, et il tombe dans le marasme. Cet écoulement est glaireux, fétide, et le malade ne rend qu'une humeur claire, mais un peu onctueuse et mêlée de glaires, et de temps en temps de quelques caillots de sang ou d'excrémens endurcis, de la grosseur d'une fève. Cette maladie est très-peu connue (voir l'Aph. 26.), et elle a toujours été la pierre d'achoppement des médecins. La maigreur du malade, en l'absence totale des signes de plénitude, m'avait d'abord fait regarder la méthode ordinaire des astringens comme convenable; mais j'ai toujours observé,

que ce genre de traitement était funeste. Le flux sans doute était arrêté, et le malade se croyait triomphant ; mais quelque temps après, il se déclarait des tumeurs dans le foie ou dans la rate; les jambes s'œdématisaient; le mésentère s'engorgeait, et le sujet mourait bientôt hydropique (1) ». Ce genre de terminaison a été prévu par Hippocrate, dans les Pronostics de Cos. 462.

DIFFÉRENCE DE LA DYSENTERIE ET DES HÉMORROÏDES.

La sortie du sang hémorroïdal procure toujours du soulagement aux malades, et souvent même, lorsqu'elle est abondante, elle dissipe tous les accidens, jusqu'à ce qu'une nouvelle pléthore des vaisseaux hémorroïdaux les rappelle.

Dans la dysenterie, l'évacuation du sang ne soulage point.

Le flux hémorroïdal est une maladie des hommes adultes, surtout des hommes vigoureux et bilieux. Les femmes y sont rarement sujettes (excepté pendant la grossesse), et chez les enfans, c'est un phénomène très-rare.

(1) Extrait des Mémoires de la société médicale d'émulation, 5e. année, tableaux des maladies particulières aux pays chauds § 80.

La dysenterie est plus fréquente chez les femmes et les enfans que chez les hommes ; elle est plus meurtrière chez ceux-ci et chez les vieillards.

Les hémorroïdes sont fort souvent dans un rapport d'alternatives avec la goutte, le rhumatisme et l'hypocondrie; le flux hémorroïdal est quelquefois critique.

(Hippocrate, traité des Humeurs, § 73. 74.)

J.-P. Frank, a vu une fièvre quarte disparaître chez un individu qui contracta la dysenterie : lorsque cette maladie cessa, la première revint. — Complication des vers intestinaux.

« Lorsque le sentiment de strangulation ou d'ascension vers la gorge, la toux gastrique, la mutité, l'afflux de la salive, les grincemens de dents et les soubresaults, durant le sommeil, la dilatation de la pupille, l'œil luisant et une douleur fixe et vellicante à la région de l'estomac, prédominaient sur les symptômes de la gastrite (dit M. Broussais dans son traité des Phlegmasies chroniques, tom. 2, p. 277), je ne balançai pas à faire l'essai des vermifuges ; le mercure doux, l'aloès et la poudre à vers du codex, précédaient l'emploi des émétiques. Mais aussitôt après l'action de ces derniers, j'avais recours aux

huileux et aux gommeux pour prévenir les conséquences de trop d'irritation dans la dysenterie. Si les symptômes de vers persistaient encore, l'huile de ricin, combinée avec l'acide du citron et la solution de gomme, serait fort convenable; et aussi il faudrait prescrire les alimens succulens, farineux et de facile digestion. Il faut faire prendre jusqu'à six et huit onces d'huile d'amande douce dans la journée, avec autant de solution forte de gomme adragant : à défaut d'huile de ricin, on donne la manne avec le sirop de limons.

« Cette pratique m'a paru toujours la plus sûre, ajoute M. Broussais: je ne l'ai trouvée en défaut, que dans un cas où les vers étaient si nombreux, qu'ils provoquèrent des phlogoses partielles avec sphacèle, et une foule de points isolés dans toute l'étendue du canal digestif. — Une indication qui mérite d'être suivie, pour administrer les toniques, c'est lorsque la faiblesse d'estomac, avec une sensation de froid à l'intérieur, annonce le passage de l'état d'excitement à celui de relâchement : on reient alors aux amers et au vin, dans ce cas-ci, aussi bien que dans ceux de gastrite pure et simple.

APHORISME XXVII.

Ceux qui dans les fièvres ont éprouvé des hémorragies, ont le ventre humide dans la convalescence.

Ceux dont les hémorragies se suppriment, ont des hémorroïdes et des frissons, sont attaqués de lienterie et de duretés du ventre, rendent des ascarides; ou peut-être ont-ils l'un et l'autre. Pron. de Cos. 344, Hipp.

Il serait inutile de rappeler qu'il y a des hémorragies critiques, si la nouvelle théorie ne prétendait encore attribuer à la seule tension, ou au relâchement des solides, les terminaisons spontanées des fièvres putrides, tandis que le sang et les humeurs ne participeraient nullement à l'affection générale. Cependant les miasmes contagieux, continuellement absorbés par la peau et par l'organe pulmonaire et intestinal, n'agissent sur les solides, qu'après avoir porté le germe de la contagion jusque dans la circulation, au

moyen des vaisseaux lymphatiques et absorbans. Cela est si vrai, que si l'on ne communique pas avec les malades infectés des principes contagieux, on ne gagne pas la peste, ni le typhus, ni la dysenterie, ni les bubons, ni les fièvres contagieuses.

Les maladies épidémiques sont attribuées généralement à la constitution de l'air et aux changemens atmosphériques ; aussi elles diffèrent entièrement des fièvres contagieuses : cependant, à raison du climat, il y a des affections endémiques qui peuvent devenir contagieuses ou épidémiques ; ainsi, par exemple, la fièvre jaune vient d'exercer ses ravages en Espagne, où elle a été transportée d'Amérique par des vaisseaux infectés ; la peste de Marseille a été communiquée par des ballots de laine. Le coléra-morbus est épidémique dans quelques contrées situées sous la Zône-Torride et l'Equateur, de même que la fièvre jaune. Les pétéchies, les vibices ou taches bleuâtres, qui se déclarent subitement dans les mauvaises fièvres, sont-elles uniquement, comme on l'affirme, une exudation du sang par les pores, à travers les mailles relâchées du tissu cellulaire ? Les hémorragies dans les fièvres putrides, loin d'être critiques, devraient alors être constamment

symptomatiques ; car, le relâchement joint au défaut d'irritabilité et à la perte de ton des solides, qui permettrait au sang de s'épancher à travers les tuniques des vaisseaux, ou par exudation, augmenterait nécessairement par les évacuations sanguines : en outre, si des lésions organiques étaient la cause des hémorragies, la guérison ne pourrait être aussi prompte après les pertes énormes de sang, soit dans les fièvres putrides, soit dans le scorbut et autres maladies asthéniques. Enfin, la convalescence qui suit de si près l'hémorragie du nez, quand elle survient vers le 25e. jour, loin d'être salutaire par ce nouvel accident, tandis que les forces sont totalement tombées, et qu'il y a eu un flux de ventre continuel et colliquatif ; la convalescence, dis-je, serait interminable. C'est le contraire, particulièrement dans les fièvres putrides contagieuses, où les forces sont totalement épuisées ; et cependant les symptômes les plus alarmans se dissipent dès le jour même de l'hémorragie. Il faut donc ne pas séparer les rapports intimes, qui existent entre tous les organes de l'économie animale, et conclure, que les phénomènes des maladies se lient à toutes les fonctions vitales. Ainsi, dit Hippocrate, dans la 2e. constitution des fièvres épidémi-

ques, « La guérison était annoncée par quatre signes principaux : l'hémorragie nasale très-abondante, un flux d'urine avec un sédiment louable et copieux, le trouble d'entrailles avec des selles bilieuses paraissant en temps convenable et la dysenterie. Il arrivait rarement que l'on fût jugé avec un seul signe, mais communément avec tous : quoique la maladie parût plus grave, néanmoins, tous ceux à qui cela arriva, échappèrent. La théorie des hémorragies est confirmée par le fait suivant :

Une femme âgée de 69 ans, 24 ans auparavant, à l'époque de la cessation naturelle des menstrues, avait déjà éprouvé une hématémèse. Cette fois, la maladie, après plusieurs récidives provoquées par l'abus des boissons alcooliques, fut suivie de la mort, et l'ouverture du cadavre fit voir que l'hémorragie n'avait été accompagnée d'aucune congestion dans le foie ou dans la rate; qu'elle n'était due ni à l'érosion de l'estomac, ni à la rupture des vaisseaux sanguins. L'auteur dit que le sang avait *suinté* de l'estomac (expression peu physiologique), la portion cardiaque du ventricule offrait à l'intérieur une rougeur intense produite par une forte injection des vaisseaux capillaires; elle

était séparée de la portion pylorique par un étranglement circulaire, qui permettait à peine l'introduction du doigt, et partageait ainsi ce viscère en deux cavités distinctes. (Delens.) Biblioth. Médic., juil. 1820.

Cette observation est conforme à la théorie des hémorragies du ventricule, d'après M. le docteur Portal, qui ne croit pas à l'épanchement du sang dans l'estomac, à cause de la compression, de la dilatation ou du déchirement des vaisseaux courts de la rate, lesquels s'abouchent avec les orifices vasculaires et la grande courbure de l'estomac; ainsi ce serait par exhalation, ici comme autre part, que se ferait constamment l'hémorragie du ventricule, des intestins, du poumon, des reins, de l'uterus et de la tête.

Lieutaud, dans sa Médecine pratique, donne le nom d'*Anémie* à une maladie caractérisée par tous les symptômes d'une faiblesse générale, et dans laquelle la masse du sang diminue tellement, que les vaisseaux sanguins en sont absolument vides. M. Hallé a décrit, sous le nom d'*Anémie*, une maladie semblable, qui attaqua épidémiquement, pendant l'an 11, les ouvriers d'une galerie dans une mine de charbon de terre en exploitation à Anzin, près Valenciennes : la température y était de 17 à 22 degrés du thermo-

mètre de Réaumur ; la respiration y était gênée. Le gaz hydrogène sulfuré, dont l'action délétère sur l'économie animale est bien connue, paraît être la cause la plus vraisemblable de l'épidémie, ainsi que l'acide carbonique. Quelques-uns des ouvriers malades avaient aussi bu de l'eau qui filtre à travers la mine, et l'examen chimique de cette eau y a aussi démontré la présence du gaz hydrogène sulfuré : ce liquide faisait, dit-on, naître des ampoules ou des furoncles sur les parties qu'il touchait ; néanmoins, avant l'été de l'an 11, on n'avait rien observé de semblable à la maladie dont nous parlons. Celle-ci, d'après la description qui en avait été envoyée à la Société de la Faculté ; en la consultant sur la méthode curative, présentait les caractères suivans :

« Invasion par des coliques violentes, des douleurs d'entrailles et d'estomac, une gêne dans la respiration, des palpitations, la prostration des forces, la météorisation du ventre, (1) des déjections noires et vertes : durée de cet état pendant dix ou douze jours et même plus ; alors cessation des douleurs abdominales, pouls faible, concentré, accéléré ; peau décolorée et portant une teinte

(1) La lienterie et l'hydropisie terminent ordinai-

jaune ; marche difficile et accompagnée d'une extrême fatigue ; palpitations fréquentes, visage bouffi, sueurs continuelles : ce second état se prolonge pendant plusieurs mois et même au delà d'une année avec dépérissement et émaciation ; enfin les premiers symptômes se renouvellent ; douleurs de tête affreuses, fréquentes défaillances, difficultés de soutenir la vue de la lumière et l'impression du son, météorisation et douleur du ventre, déjections purulentes ; une mort prompte termine ces derniers tourmens.

Il y avait une distinction très-importante à établir entre les malades, suivant l'époque de cette épidémie, à laquelle ils étaient attaqués : ceux qui furent frappés les premiers, présentèrent, en général, les symptômes qui viennent d'être décrits ; mais, dans la suite, on ne remarqua plus de ces invasions subites par des coliques violentes et des douleurs abdominales, et la maladie parut prendre une marche moins aiguë : elle se déclarait par un affaissement qui n'obligeait pas d'abord

rement les jours des malades attaqués d'hémorragies consécutives, comme j'en pourrais citer plusieurs exemples ; notamment un homme de 45 ans qui avait vomi le sang ; et un jeune enfant de dix ans, ayant la coqueluche depuis plus de six semaines, et qui avait éprouvé souvent des hémorragies du nez.

de suspendre le travail ; il allait en augmentant par degrés ; il s'y joignait des douleurs de tête, des tintemens d'oreilles, des anxiétés précordiales, des palpitations ; tantôt la constipation, tantôt des déjections trop abondantes ; la peau se décolorait, et prenait cette teinte jaunâtre qui est propre à cette singulière maladie, et qui lui a fait donner le nom de *maladie jaune* : la couleur de ces malades n'est point celle de la jaunisse ; elle est celle de la cire qui a jauni en vieillissant (1).

Quatre ouvriers accompagnés d'un médecin, vinrent à Paris, et furent reçus à l'hospice de la Faculté : on nomma plusieurs commissaires, et M. Hallé fut spécialement chargé de diriger le traitement.

Point d'embarras sensible dans le ventre : seulement le mésentère paraissait faire un paquet assez volumineux, quoique simple ; le pouls battait habituellement de quatre-vingt-dix à cent fois par minute, sans chaleur sensible à la peau ; mais, dans certains momens, la fièvre se développait, et alors le pouls s'accélérait encore et la peau devenait

(2) Ceci arrive de même aux malades qui ont éprouvé de longues hémorragies, et qui sont affectés d'obstructions des viscères du ventre. (Dict. des Sciences Méd., tom. 2, p. 82.

très-chaude; de plus, palpitations fréquentes; battemens très-prononcés du cœur contre les parois de la poitrine, même dans l'absence des palpitations; impossibilité de marcher, et surtout de monter les escaliers sans suffoquer, et cependant poitrine sonore dans toute son étendue; paume des mains fréquemment humide, sueurs nocturnes habituelles. Au milieu de tant d'altérations, ces hommes, un seul excepté avaient de l'appétit, mangeaient avec avidité les alimens qui étaient de leur goût, digéraient sans peine; mais les matières fécales liquides ou demi-liquides, brunes, jaunes, et quelquefois vertes n'annonçaient pas une digestion parfaie ni égale; les urines étaient de couleur ordinaire.

On joignit au régime analeptique, l'usage des anti-scorbutiques, des amers et du quinquina. Des analogies particulières y avaient fait ajouter quelques frictions mercurielles qu'on abandonna bientôt. Les martiaux obtinrent les plus grands succès. J'abrège, ici, beaucoup de détails qu'il serait trop long de décrire : j'arrive aux conclusions d'après l'autopsie cadavérique : « L'estomac s'est trouvé à moitié plein d'une liqueur de couleur de lie de vin, dont le duodénum et le jéjunum étaient également enduits; les autres viscères

étaient sains ; le poumon droit était le seul qui adhérât presque en entier à la plèvre costale: par les incisions, l'un et l'autre répandaient une sérosité écumeuse et jaunâtre, qui s'échappait de tous les points du parenchyme, et ne sortait d'aucune collection particulière contre nature.»

« Dans les trois cavités, tous les vaisseaux artériels et veineux étaient généralement vides de sang coloré, et ne contenaient qu'un peu de liquide séreux ; on ne trouvait de sang ni dans l'aorte jusqu'aux divisions crurales, ni dans les axillaires jusqu'aux subdivisions brachiales, ni dans les veines congénères, ni dans le système des vaisseaux hépatiques, ni dans aucun des sinus du cerveau. En incisant profondément les cuisses dans l'épaisseur des chairs musculaires, il s'écoulait un sang liquide et noir en petite quantité ; en toute autre partie, il ne s'en écoulait point ; les chairs des muscles qui couvrent le thorax étaient rouges ; celles des extrémités l'étaient moins. Cette absence du sang s'est également rencontrée constamment dans les ouvertures faites sur les lieux où la maladie s'est déclarée. »

Il est donc prouvé, par les observations précédentes, que la masse entière du sang

peut être diminuée ; que le caillot peut être détruit : ainsi, cette possibilité nous porte à conclure qu'il en doit être à peu près de même dans les fièvres putrides et malignes, où le quinquina et les toniques sont si nécessaires.

Diapédèse ou sueur de sang. Catherine Merlin, de Chaulny, âgée de quarante-six ans, très-forte, exempte de maladies, parfaitement réglée, reçut à vingt-huit ans, un coup de pied d'un bœuf sur la région épigastrique ; elle tomba sans connaissance, et bientôt après rendit, par la bouche, une grande quantité de sang : les secours de l'art ne purent s'opposer à cette hémorragie, qui se renouvelait journellement, avec des efforts convulsifs : les forces s'épuisaient ; cependant, tous les accidens cessèrent peu à peu ; seulement, et périodiquement de huit à quinze jours, elle ressentait des étouffemens, de l'ardeur dans l'estomac, et vomissait une livre de sang, puis elle était soulagée. Cette hématémèse dura de cette sorte pendant quinze ans, sans que le flux menstruel se dérangeât. Un médecin ignorant, ayant donné intérieurement des astringens à cette femme, les vomissemens se supprimèrent en partie, et le sang se fit jour par l'extrémité des vaisseaux exha-

lans, qui se terminent à la surface du corps, et transsuda tous les jours sur quelque région de la peau. Il n'est aucune partie de la surface cutanée, qui n'ait été à son tour le siége de cette diapédèse : le devant de la poitrine, le dos, les cuisses, les jambes, les pieds, les extrémités des doigts. Jamais les règles n'en ont été dérangées ; quand le sang a fini de couler, la malade perd l'appétit, est oppressée, a des malaises, et garde le lit. Cet état va en empirant pendant quelques jours ; mais un prurit sur une partie quelconque du corps, annonce à la malade que son sang va couler ; il coule en effet, et les accidens cessent.

C'est à quarante-six ans, que M. le docteur Boivin l'a observée. La peau de l'endroit où la diapédèse a lieu, est un peu gonflée, et le sang sort par les pores ; il coule à grosses gouttes. En promenant le doigt sur la peau gonflée qui est douloureuse, on accélère la sortie du sang. Après l'écoulement, on lave la peau, et elle ne diffère en rien de celle du reste du corps. Cette femme était en bonne santé, et elle n'était pas affaiblie. Le médecin, à la couleur du sang, le juge artériel : la malade mange habituellement peu (1). (Journal de MM. Le Roux, Corvisart et Boyer).

(1) Diction. des scienc. méd. art. de M. Fournier, Cas rare.)

Mon savant ami, M. le professeur Chaussier, dans ses intéressantes leçons de physiologie, en parlant des différens changemens que peuvent éprouver tous les points du système animal, non soustraits à l'influence de la vie, a cité un exemple d'un dépérissement et d'une altération tellement profonde, que le sang changé de nature, plus fluide que dans l'état de santé, sortait abondamment par les narines, les selles, les urines, et s'épanchait sous la peau, en formant des taches très-étendues. (Qui n'a pas été témoin des hémorragies excessives, et quelquefois mortelles qui surviennent dans le troisième degré du scorbut?)

Le jeune homme qui fait le sujet de cette observation, était promptement arrivé à ce degré de décomposition, par l'effet des circonstances analogues à celles dont l'action avait pensé devenir si funeste à Mesnard. (Mémoires de la Société méd. d'émul., seconde année, p. 188.)

Le savant professeur aux soins duquel, il avait eu le bonheur d'être confié, l'a sûrement et promptement rendu à la santé, par l'emploi des fortifians, et surtout par celui d'alimens tout à la fois stimulans et nutritifs, et pouvant comme tels, remplir deux indications non moins importantes.

APHORISME XXVIII.

La surdité au début des évacuations bilieuses, les fait cesser, et celles-ci survenant, dissipent la surdité.

Si la surdité survient dans la fièvre sans la faire cesser, nécessairement le délire est prochain; mais il se dissipe par l'hémorragie du nez, le flux de ventre bilieux, ou des douleurs aux hanches et aux genoux. (Hipp. §. 73, du livre des Crises.)

Quand on veut avoir une idée de l'alternative des flux de ventre bilieux et de la surdité, il faut se représenter, que la sensibilité varie suivant les organes affectés, et surtout par les sympathies : ainsi, la douleur frontale ou susorbitaire, et quelquefois le délire accompagnent la saburre bilieuse qui a son siége dans l'estomac. Les hémorroïdes occasionnent des vertiges et des lipothymies avec une légère constriction de la peau, un pouls dur et tendu. Ces symptômes ne peuvent être con-

fondus avec la faiblesse qui annonce les fièvres malignes. La dureté de l'ouïe, qui survient dans les fièvres synoques inflammatoires, se dissipe naturellement par l'hémorragie du nez ; mais, dans les fièvres continues ou rémittentes bilieuses, la surdité est un signe de la gravité des symptômes, et menace du délire, jusqu'à ce que la phrénésie se déclare. Si on examine attentivement le malade, dès qu'on s'aperçoit d'une légère surdité, on verra les lèvres, la langue, les dents devenir fuligineuses ; les yeux sont plus ou moins injectés de sang, ou à demi-ouverts avec de la chassie ; ou il y a des larmes involontaires, incohérence des idées, regard triste ou farouche : tels sont les signes des fièvres putrides ou malignes. Souvent il est nécessaire dans les fièvres bilieuses de prévenir les progrès ultérieurs du mal, en purgeant les malades. J'ai eu occasion d'observer, en plusieurs occasions, les heureux effets d'une légère dose de tamarins unis au quinquina en décoction, et du tartrite acidulé de potasse, dès que la surdité se déclarait dans les fièvres bilieuses. Les évacuations alvines sollicitées par l'art, sont bien indiquées d'après l'Aphorisme d'Hippocrate.

La surdité, lorsque les évacuations bilieuses ont déjà paru, est une complication nerveuse

qui ne peut suspendre le flux de ventre, qu'en conséquence d'une vive irritation et du spasme des parties supérieures. On ne peut dire positivement qu'il y ait métastase; et cependant, l'ouverture des corps a fait découvrir dans le cerveau, le ventre et la poitrine, des épanchemens d'une sérosité jaunâtre, ayant la consistance et la couleur de la bile, chez des sujets qui avaient succombé à la phrénésie, avec une fièvre ardente. Mais, comme nous l'avons dit précédemment, l'inflammation du foie ou de l'estomac, ou seulement une vive irritation des organes gastriques, peut appeler sur le cerveau l'irritation, en y déterminer l'afflux des humeurs : l'affection sympathique se change alors en idiopathique; c'est pourquoi, il est si nécessaire d'agir par les révulsifs, soit sur le canal intestinal par les purgatifs doux, soit sur la peau, au moyen des vésicatoires. Il faut aussi ne pas perdre de vue, l'indication la plus pressante relative à l'organe cérébral : si, dans une inflammation aiguë, on ne prescrit pas la saignée du bras, ou les sangsues, on n'atteint pas la cause de la maladie; si on emploie les opiacés, on arrête les évacuations. Si la surdité ne fait que commencer, et qu'il y ait des symptômes de bile, comme un gonflement léger du

ventre et un murmure d'intestins, des coliques, si, dis-je en appliquant la main sur l'abdomen, il ne paraît pas très-sensible au toucher; prescrivez un léger purgatif, puis le quinquina émulsionné ou édulcoré avec les sirops purgatifs unis à la crême de tartre. Mais dans les mauvaises fièvres; telles que les putrides et malignes, et dans le typhus contagieux, la surdité dès son début annonce presque toujours une phrénésie mortelle.

Je pourrais citer beaucoup d'exemples relatifs à la surdité accidentelle, qui survient notamment au commencement des fièvres putrides ou adynamiques, dont le début s'est annoncé avec les caractères des fièvres bilieuses: je ferai seulement remarquer qu'il serait étrange d'attribuer exclusivement la surdité ou tout autre symptôme insolite, à la présence de la bile, tandis que l'on voit des affections idiopathiques simulées par des causes tout à fait opposées. Ainsi, par exemple, je citerai surtout l'observation suivante, qui a trait, comme cela arrive souvent dans les fièvres, aux vers intestinaux. L'irritation sympathique peut influer sur les phénomènes morbifiques, au point d'imiter une phlegmasie essentielle, soit pneumonique, soit gastrique, ou une gastro-entérite: ainsi, lors-

que j'observe beaucoup de symptômes nerveux, des altérations fréquentes de chaud et de froid, des bouffées de sueurs sans augmentation sensible de chaleur, une très-grande irrégularité dans le pouls, et dans la marche des mouvemens fébriles, alors je dois soupçonner la présence des vers lombrics.

« Pendant l'hiver de 1778, il entra à l'hôpital un soldat de marine, qui avait depuis vingt-quatre heures les symptômes d'une pleurésie essentielle; la douleur de côté était était fixe et vive, la difficulté de respirer considérable. Il était tourmenté par une toux fréquente et pénible, qui lui faisait arracher, de temps en temps, des crachats qui semblaient n'être que du sang pur; le pouls était dur et irrégulier, la face rouge, la chaleur de la peau assez modérée. J'ordonnai une saignée du bras, et je la réitérai le lendemain matin: ces deux saignées ne diminuèrent, en aucune manière, l'affection de poitrine. Je trouvai le soir du second jour, le pouls plus irrégulier; il y avait eu quelques anxiétés précordiales. On me dit qu'il avait deux fois saigné du nez dans l'après-midi; mais il n'avait perdu à chaque fois que quelques gouttes de sang; il se plaignait un peu de céphalalgie. L'ensemble de tous ces symp-

tômes me persuada que c'était une fièvre pleurétique vermineuse : je lui ordonnai trois onces d'huile d'olive (1), et un lavement laxatif à prendre deux heures après. Le jour suivant la situation était la même; il n'avait rendu que son lavement : il prit deux grains de tartre stibié dans un verre d'infusion vermifuge; un quart d'heure après, il fut tourmenté par des anxiétés précordiales, qui furent portées jusqu'à la défaillance; à la suite de ces anxiétés, il vomit une très-grande quantité de vers et de matières bilieuses; le soir tous les symptômes pleurétiques avaient disparu, la fièvre avait considérablement diminué, le pouls était devenu mou et égal; il ne conservait qu'un peu de fréquence : quelques vermifuges et deux purgatifs terminèrent très-heureusement cette maladie. (*Lucadou*. Ouvrage cité, pag. 249 et 250.)

J'ai vu plusieurs malades attaqués de fièvres, guéris de la surdité, en imitant la tendance de la nature, par le flux de ventre (2), sollicité artificiellement par les purgatifs;

(1) Dans le commentaire 11ᵉ, page 60, j'ai prescrit l'huile de ricin, à la dose de deux onces et demie : on ne doit pas outre-passer cette quantité; mais l'huile d'amende douce peut être augmentée jusqu'à quatre ou six onces.

(2) Voir les dissertations de Moll : DE APOPLEXIA

mais souvent dans le cours de la maladie, il faut avoir recours aux vésicatoires aux jambes, à moins que les accidens ne diminuent essentiellement, dès les premières tentatives des évacuans, soit vomitifs, soit purgatifs, suivant les indications rapportées dans les Aphor. 17, 18, 20, 53 et 60.

APHORISME XXIX.

Les fièvres, avec un violent frisson le sixième jour, se jugent difficilement.

« Toutes les fièvres, dit Hippocrate, liv. 1er. des Épidémies, ont chacune un caractère propre et des paroxysmes qui les distinguent, tant les continues que les intermittentes. Il en est qui sont tout de suite aiguës; d'autres qui s'accroissent rapidement, qui tendent aussitôt à leur apogée, et deviennent plus graves à cette époque, ensuite elles diminuent vers la crise pour s'y terminer entièrement. Quelquefois modérée dans son commencement,

BILIOSA, de Khen; MIRUM CAPUT INTER ET VISCERA ABDOMINIS COMMERCIUM; de Heyneken; de MORBIS NERVOSIS PRAECIPUE, et ABDOMINE NASCENTIBUS.

la fièvre prend une nouvelle force, s'accroît chaque jour et éclate avec la plus grande violence au moment de la crise, et pendant qu'elle a lieu. Il en est d'autres, qui commencent par être douces, qui vont toujours en augmentant jusqu'à leur apogée, puis, qui se calment vers le temps de la crise et pendant sa durée; cela arrive également dans les fièvres et autres maladies. Il est nécessaire d'avoir égard à tout ceci pour prescrire le régime; on considérera aussi très-attentivement les signes congénères dont il a été précédemment fait mention et desquels il sera parlé ci-après. Enfin il importe de prévoir par le raisonnement, quand une maladie est aiguë, mortelle ou non mortelle, et s'il faut agir ou ne pas agir; à quelle époque et à quelle dose doivent être prescrits les médicamens? ». (Hippocrate, liv. 1. des Épidémies.) « Communément les fièvres se jugent le septième, le neuvième ou quatorzième jour par l'hémorragie du nez, des selles bilieuses dysentériques, des douleurs qui se fixent aux cuisses et aux genoux; des urines avec des signes de coction à l'époque de la crise, et le flux menstruel chez les femmes ». (Hippocrate pron. de Cos. 152.) Le frisson paraissant le sixième jour, sans une hémorragie du nez, le septième; ou un flux

de ventre, des urines sédimenteuses, ou des sueurs critiques indiquent la difficulté d'une crise prochaine : le caractère particulier du frisson n'est point déterminé; mais il paraît appartenir à l'hemitritée ou double tierce, dont Hippocrate a parlé dans ses Épidémies, et dont voici la description : «Quand la fièvre ardente devait être funeste, elle se montrait dès le commencement avec les caractères suivans : tout de suite elle était aiguë avec peu de frissons et des insomnies : soif, nausées, anxiétés, sueurs modiques au front et aux clavicules; jamais de sueurs générales, beaucoup de délire, des frayeurs, de la tristesse, froid des extrémités, surtout les pieds et les mains, redoublement aux jours pairs : la plupart étaient dans un grand travail, le quatrième jour, ordinairement avec des sueurs froides; la chaleur ne revenait point aux extrémités, elles restaient froides et livides; peu de soif, les urines noires en petite quantité et ténues, suppression des selles; point d'hémorragie du nez, seulement quelques gouttes de sang; il n'y eut point de rechute, la mort arrivait le sixième jour dans les sueurs ». Il est évident que, ces symptômes appartiennent à la classe des rémittentes pernicieuses. Si donc le frisson vient à se déclarer le sixième

jour, il sera plus intense et plus dangereux qu'au commencement de la fièvre; et s'il est plus faible, ce sera un signe de prolongation. Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que l'exemple que je viens de citer, n'ait absolument trait à l'Aphorisme; car la fièvre tierce simple, et même la fièvre quarte, ne présentent de danger, ni de difficultés à se juger, quand les accès paraissent le sixième jour. Il s'agit donc d'une rémittente double tierce, dont les redoublemens arrivent les jours pairs. Je ne fais pas une grande différence entre le frisson du premier jour et celui du sixième; mais je dis, que le terme d'une fièvre continue bilieuse étant d'abord du sept au neuf; c'est un motif de croire à une prolongation, si des signes contraires se manifestent aux époques critiques. On se déterminera sur le traitement de la fièvre, d'après son caractère particulier, comme je l'expliquerai dans la suite de ces commentaires.

M. *Lecamus* nous fait connaître dans le Journal Économique, pour le mois d'avril 1755, que les fièvres doubles tierces furent fort communes à Paris, pendant le mois de mars 1755, et que ces fièvres commençaient par un *grand frisson*, un violent mal de tête et des envies de vomir; ensuite succédaient

une chaleur brûlante et des sueurs assez abondantes. Il remarque que la nature semblait montrer la première indication par les vomissemens, et les envies de vomir qu'elles excitaient : aussi, après le premier ou le second paroxysme, fallait-il profiter de l'instant du relâchement, pour prescrire quelques remèdes qui évacuassent le ventre et l'estomac. (Les évacuations finies, les malades se sentaient considérablement soulagés); le mal de tête et les envies de vomir disparaissaient, et le retour de la fièvre n'était plus marqué que par de légers frissons, suivis de chaleur et de sueurs. Le quinquina purgatif dissipait le reste de ces accidens, surtout lorsqu'il s'établissait un cours de ventre très-abondant, pendant lequel les malades rendaient une prodigieuse quantité de bile. »

« Alors on pouvait annoncer une guérison prochaine, qui était constatée dès le cinquième accès, ou dès le septième au plus tard. Il n'en était pas de même, ajoute M. *Lecamus*, lorsque, dans le commencement de ces fièvres, on faisait quelquefois erreur dans le traitement; elles dégénéraient en fièvres malignes ou en fluxions de poitrine; la saignée surtout, si elle était réitérée, manquait rarement de produire l'un de ces effets. Avis aux médecins imprudens.

Enfin, pour démontrer, que les fièvres intermittentes n'ont pas toujours pour cause l'irritation ou l'inflammation de l'estomac, je rappellerai que les préparations arsénicales ont été employées dans les fièvres intermittentes, par *Fowler*, *Locatelli*; et que le docteur *Fodéré* nous a donné un mémoire sur l'emploi de l'arséniate de potasse dans ces maladies.

Lucadou dit: « L'observation m'a prouvé qu'on guérissait plus de la moitié des fièvres intermittentes, tierces ou doubles tierces, lorsqu'il n'y a aucune complication essentielle, par le seul usage des évacuans des premières voies. (Observations et réflexions sur les maladies qui ont régné dans l'armée navale, combinée pendant la campagne de 1779. (De l'expérience médicale, par Le Roux de Rennes, p. 172.)

APHORISME XXX.

Les paroxysmes sans exception d'heure où la fièvre a cessé, arrivant le lendemain à pareille heure, annoncent une terminaison difficile.

D'APRÈS Voullonne, nos anciens, dit Galien, n'appelèrent fébricitans que les malades qui, avec la fièvre, n'avaient aucune affection grave, dans un organe principal; car pour ceux qui avaient la fièvre, en conséquence d'une semblable affection, ils les appelaient pleurétiques, péripneumoniques, selon que la partie affectée était la plèvre, le poumon. Cette règle concentrée dans notre sujet est sûre, relativement à la possibilité de conclure, qu'une fièvre intermittente est toujours essentielle, quand elle n'a été précédée d'aucune maladie capable de la produire; mais la même règle perd beaucoup de sa force, si l'on veut prouver que toute fièvre intermittente,

qui survient à une maladie capable de la produire, est par-là même, une intermittente symptomatique.

Disons mieux, la nature de la fièvre doit être combattue en raison des âges, des sexes, des climats, des saisons et des tempéramens, en faisant toutefois attention aux causes éloignées et prochaines et à l'idiosyncrasie. La periodicité des paroxysmes dans les maladies aiguës inflammatoires, ressemble beaucoup à celle des fièvres continues; et ces dernières ont une grande analogie avec les intermittentes; mais elles sont plus aiguës. Dans les unes et les autres; le frisson qui se renouvelle constamment à la même heure, est ordinairement le premier symptôme des fièvres intermittentes. Dans les maladies aiguës et les fièvres continues, les paroxysmes, s'annoncent ordinairement par un redoublement de chaleur et d'irritation, l'élévation du pouls, la coloration du visage, les sueurs ou la sécheresse de la peau, les urines rares ou rougeâtres et briquetées, la soif, la constipation ou le relâchement du ventre. Tant que le frisson ou la chaleur ne change pas d'heure, on ne peut fixer le terme de la fièvre; c'est un fait constaté par l'expérience de tous les médecins.

James Smith dit : « Il y a des médecins qui donnent le kina dès le commencement de la maladie ; mais une expérience de vingt-six ans ne me permet pas d'approuver cette pratique, parce qu'après l'avoir essayée bien des fois, j'ai constamment vu le kina, administré avant la troisième période, augmenter la chaleur du corps, la sécheresse de la peau, de la bouche, du gosier ; la fréquence du pouls, l'angoisse et l'insomnie (1). »

J'ai souvent observé les mêmes faits dans la pratique : je citerai seulement l'observation d'une femme délicate, attaquée d'une fièvre que j'avais d'abord voulu guérir par le kina, à cause de la faiblesse de la malade et des sueurs ; mais la fièvre loin de diminuer, redoublait chaque fois que je donnais le fébrifuge : je fus enfin contraint d'y renoncer tout-à-fait. Un excellent régime, des œufs, des potages et les potions anti-spasmodiques avec l'éther sulfurique, à la dose de 30 gouttes, l'eau de fleurs d'orange, une once, et l'infusion de tilleul, quatre onces, non-seulement calmèrent les accès quotidiens, mais encore les dissipèrent entièrement, et chaque fois que

(1) Le Roux ; de l'expérience méd., p. 160.

cette fièvre s'est manifestée depuis, traitée par les mêmes moyens, elle n'y a jamais résisté.

Je viens de citer l'exemple d'une fièvre nerveuse : je pourrais y ajouter l'observation d'une fièvre tierce terminée seule, sans quinquina, par la seule éruption des règles qui pendant près de trois ans, entretinrent en quelque sorte cette fièvre ; mais à des époques souvent fort éloignées et très-variables, chez un sujet de vingt-deux ans.

Il faut observer que l'aphorisme a trait particulièrement aux fièvres irrégulières erratiques, dont le caractère n'est pas bien déterminé. Les rémittentes tierces se terminent constamment les jours impairs ; les quotidiennes se rapportent aux fièvres dites pituiteuses, qui se terminent les jours pairs. Mais il faut surtout considérer l'âge et la saison ; car une fièvre intermittente d'hiver ou d'automne ne peut être comparée à la même maladie, au printemps. Les âges présentent aussi de très-grandes différences : la fièvre quarte chez les enfans guérit presque seule, tandis que chez les vieillards elle tend à l'hydropisie. Hippocrate, *Traité des humeurs*, § 35, 36, 42, 51 et 57.

Casimir medicus, voulant démontrer l'importance de la considération des maladies régnantes, dit dans le paragraphe qui con-

cerne cet objet : « Je me trouvais avec un régiment, dans lequel régnait une redoutable fièvre soporeuse, et j'observai, en même-temps, que plusieurs autres soldats avaient un coma périodique, sans présenter le moindre signe de fièvre. La maladie régnante me découvrit bientôt la nature de ce symptôme particulier, et je le fis cesser sans beaucoup de peine. »

« Deux années après, il se répandit une maladie qui souvent faisait venir en un jour, trois cents hommes à l'hôpital militaire. C'était une fièvre d'accès de mauvais caractère et presque continue ; mais ce qu'il y eut de plus singulier, fut un spasme général et long, qui, avait l'apparence tantôt d'une épilepsie, tantôt d'une léthargie. Dans le même temps, j'eus à traiter divers malades qui, quant aux apparences, étaient attaqués de plusieurs symptômes absolument différens de l'épidémie régnante. L'un avait une salivation spontanée ; l'autre devenait maniaque à son poste ; un troisième était pris d'une horrible toux avec un crachement considérable. L'épidémie régnante me fit bientôt apercevoir l'ennemi déguisé sous ces diverses apparences. Je le reconnus pour être d'une nature périodique, et j'empêchai à temps qu'il ne récidivât. »

« Ainsi, dit *Casimir medicus*, lorsqu'il règne des maladies des trois espèces de la classe principale, (classe principale, fièvre périodique, qui comprend pour *première espèce* les fièvres d'accès; *seconde espèce*, fièvres d'accès de mauvais caractère; *troisième espèce*, maladies périodiques), il ne faut pas oublier qu'il peut se compliquer ensemble des maladies périodiques de diverses espèces; il il faut avoir l'œil attentif, de peur de se laisser abuser en prenant pour idiopathique une maladie de cette nature; car, depuis que l'habile Sydenham a avancé cette proposition, concernant les maladies générales régnantes, et les maladies intercurrentes qui paraissent en même-temps, et qu'en outre, ce principe a été confirmé par les médecins hippocratiques, (en conséquence de ce qu'ils avaient eux-mêmes observé), ce serait, non pour la science, mais pour ceux qui en font l'application, une honte éternelle, s'ils perdaient de vue cette doctrine, soit par ignorance, soit par intention. Il y a encore une autre raison qui oblige l'homme de l'art à être attentif aux épidémies régnantes, c'est que les maladies périodiques ne sont jamais plus dangereuses, ou même plus funestes, que dans ces circonstances, surtout si l'épidémie est,

elle-même, de mauvais caractère. (Hippocrate, Traité des humeurs, § 55, 56, 57 et 70.

APHORISME XXXI.

Dans les fièvres, ceux qui éprouvent des lassitudes pénibles, auront des dépôts aux articulations, surtout aux environs des mâchoires.

« Les maladies sont bientôt jugées, dit l'auteur des prénotions, §. 598, quand l'urine forme un prompt dépôt. Dans les longues fièvres mais modérées sans type régulier, les urines claires désignent l'affection de la rate. Les urines précipitamment cuites, sans cause manifeste, et pour peu de temps, sont très-mauvaises. Généralement toute coction, sans des signes légitimes, dans une maladie aiguë est défavorable. (Hippocrate.) (1)

Cette explication préliminaire nous conduit

(1) Ibid. § 9, 11, 42, 74, 75, art. prolégomènc.

à des remarques importantes sur l'état des organes sécréteurs dont les fonctions dépendent surtout de l'action nerveuse. Néanmoins, quoique cela soit exact, nous voyons avec surprise les hommes les plus instruits, ne présenter qu'en mauvaise part la doctrine d'Hippocrate, et mépriser, pour ainsi dire, ses utiles résultats dans la pratique médicale; parce qu'il faudrait que les médecins examinassent, avec quelque attention, les urines, les déjections et les crachats.

On observe les crises dans toutes les maladies aiguës : elles sont évidentes dans les fièvres inflammatoires bilieuses, muqueuses; dans les différentes phlegmasies, dans la plupart des hémorragies. Les fièvres putrides et malignes simples ou sporadiques, en subissent non moins rarement d'apparentes.

La durée des flux critiques est très-variable; les crises qui s'opèrent par les hémorragies, par les urines ou par les déjections alvines, durent rarement plus de douze ou vingt-quatre heures, et quelquefois même beaucoup moins de temps : quelquefois aussi des sueurs et des crachats critiques ne se prolongent pas au-delà de quelques heures; mais, dans beaucoup d'autres circonstances, ces deux évacuations critiques continuent plusieurs jours avant que

les maladies se terminent complètement. On a vu des dépôts et des gangrènes se former en quelques heures; ordinairement leur marche n'est pas si rapide.

Tout écoulement critique est déterminé par la nature, il n'est pas permis à l'art d'en changer la route et le temps.

La suppression des hémorragies critiques produit un grand nombre de maladies. Lorsque les sueurs ou seulement des transpirations un peu abondantes, qui se manifestent après les fièvres scarlatines, sont contrariées, il survient souvent des anasarques. La répercussion de dartres survenues a été suivie d'hydrothorax, de manie, de mélancolie; de même chez une fille dont les menstrues sont souvent arrêtées, les évacuations sanguines ne peuvent point faire cesser les symptômes produits par cette suppression.

Une preuve qu'Hippocrate n'a point regardé la suppuration des dépôts critiques, comme particuliers à l'organe qui en est le siége, est la remarque qu'il a faite dans le livre des crises, relativement à la nature même de la coction de l'urine. « Comparez, dit-il, les urines avec les ulcères; car ceux qui se mondifient promptement au moyen d'un pus blanc, indiquent une prompte guérison; ceux au con-

traire dont la suppuration se change en *ichor* ou sanie, sont les plus dangereux. Les urines se jugent de même. »

Les dépôts des articulations sont généralement ceux qu'on désigne sous le nom de parotides. Ils ont lieu particulièrement dans les fièvres putrides ou adynamiques, et ne surviennent que très-rarement ou presque jamais dans les maladies très-aiguës. Le traité du régime n'en offre pas un seul exemple; mais les 1.er et 3e. livres des épidémies présentent souvent ce genre de crise.

« Les parotides douloureuses, dans les fièvres, avec terminaison critique, dit Hippocrate, ne se résolvent ni ne suppurent, mais se dissipent par un flux de ventre bilieux, ou la dysenterie, des urines épaisses, sédimenteuses, comme chez Hermippus, le clazomènien, malade, 10e. du 3e. livre, cité par M. Pinel, dans la description de la fièvre adynamique, et rappelé dans le commentaire 51e.

Quelquefois les parotides suppurent; on doit craindre la suppuration dès que la fièvre passe le vingtième jour, qui est la durée commune des fièvres continues. L'observation précédente est relative à une époque de 40 jours; mais quelquefois, le terme de la maladie peut se prolonger au 60e. et 80e.; il survient alors des dépôts critiques froids ou par

congestion, qui doivent être distingués des dépôts aigus; ceux-ci cèdent aux moyens antiphlogistiques, ceux là demandent les toniques, l'application du feu ou de la pierre à cautère, le quinquina et les suppuratifs. (Les parotides sont classées dans cette cathégorie).

Mademoiselle de F., à la suite d'une petite vérôle inoculée, essuya, environ sept ou huit jours après la suppuration des boutons, une fièvre éphémère d'environ trente heures; l'invasion fut marquée par un frisson très-décidé, et la crise fut un dépôt sur le bras droit, très-près de la place qui était encore en pleine suppuration. Le dépôt fut ouvert; mais sept ou huit jours après, la même fièvre reparut avec les mêmes symptômes et se termina par un nouveau dépôt, ainsi jusqu'à quatre fois. (Voulonne, mémoire sur les flèvres intermitt. p. 11.).

Comme il y a des auteurs qui en prétendant tout expliquer par la sensibilité, nient absolument la métastase, il faut les détromper en leur citant des faits qu'ils ne puissent contester. Voici deux exemples bien remarquables, que j'emprunte à un célèbre praticien: « Une dame de Paris confia sa petite fille à une nourrice qui habitait la campagne. Au bout de quatre mois, explosion considérable d'une teigne muqueuse, qui envahit à la fois le cuir

chevelu, le front et les tempes; démangeaisons vives et continuelles; les ulcérations étaient tellement humides, que les linges dont on couvrait la tête en étaient subitement imprégnés. La nourrice imprudente chercha à arrêter cet écoulement extraordinaire, dont elle était alarmée, par de la farine qu'elle répandit sur le siége du mal, et qu'elle assujétit avec un bonnet. Fatalité inattendue! la petite fille devint triste, pâle, et fut saisie d'une fièvre dévorante qui la fit périr, avant qu'on eût pu lui porter le moindre secours. »

« Ce fait qui est d'une grande instruction pour les praticiens, continue l'auteur, en rappelle un autre dont Thomas Bartholin fait mention ». Il s'agit d'un jeune prince d'Allemagne, atteint d'une teigne muqueuse qu'on avait desséchée mal à propos. Il mourut par suite de diarrhée, d'atrophie et autres symptômes fâcheux qui se déclarèrent : on trouva *dans le crâne* plus *de huit cuillerées* d'un *liquide sanguinolent.* (Alibert.)

On prévoit encore le danger qu'il y aurait de répercuter subitement, par des applications intérieures, la matière d'un abcès à la suite d'un dépôt critique; par exemple, la suppuration des glandes maxillaires ayant été arrêtée même fortuitement, avant que la respiration

soit devenue parfaitement libre, il en est résulté une suffocation mortelle, et en d'autres circonstances, une phthisie pulmonaire. M. le docteur Portal en a cité plusieurs exemples dans son anatomie médicale, tome 5, art. splanchnologie (1).

APHORISME XXXII.

Si durant la convalescence, quelque partie est sujète à des douleurs; il y surviendra un abcès.

Les signes qui indiquent le commencement de la convalescence sont en général, la cessation des douleurs, le retour du sommeil, des habitudes et des mouvemens naturels, le sentiment d'une sorte de bien-être général, le développement et la plénitude du pouls, la liberté de la respiration, la clarté des sensations, la facilité des perceptions, le calme et l'ensemble régulier des traits de la figure, auparavant altérés ou agités, un commencement de

(1) Je traite en ce moment une femme âgée de quarante-sept ans, qui vient d'éprouver une éruption dartreuse sur les mains, les avant-bras et les oreilles : cette éruption l'a délivrée d'une toux avec des crachats purulens. La maladie date depuis trois ans.

gaîté, l'éclat des yeux, et l'assurance du regard, qui naguère était faible et languissant, le libre passage de l'air par les narines, l'humidité de la langue et de la bouche, la disparition de l'enduit qui recouvrait la première, l'absence de la soif, un commencement d'appétit, l'état presque naturel des évacuations alvines et urinaires, la souplesse de la peau qui cesse d'être rude et sèche, et présente une chaleur halitueuse; mais tous ces phénomènes sont plus ou moins modifiés par la nature de la maladie qui s'éteint, par le tempérament spécial des individus, leur âge plus ou moins avancé. Ainsi, il reste aux uns, une enflure œdémateuse des pieds et des jambes; aux autres une faiblesse particulière de quelque sens; à ceux-ci, une somnolence difficile à vaincre; à ceux-là, une tristesse continuelle, phénomènes qui souvent ne sont dus qu'à une extrême débilité, et disparaissent insensiblement à mesure que les forces reviennent, mais qui néanmoins coïncident quelquefois avec une rechute ou une prolongation de la maladie, lorsqu'elle a été mal jugée. Dans le dernier cas, la convalescence est fausse, ou plutôt la maladie n'a eu qu'une sorte de rémission. (1)

(1) Dictionnaire. des scienc. méd., art. crise, par M. le docteur Renauldin.

Il ne s'agit pas simplement des dépôts externes qui peuvent se former pendant la convalescence, mais encore des inflammations latentes ou chroniques qui succèdent aux maladies aiguës, mal jugées ou mal guéries.

Nous avons vu, en 1805, des angines trachéales, qui, après de vives douleurs du larynx se sont terminées par la phthisie pulmonaire; la plupart des filles reçues dans les hôpitaux, furent languissantes pendant tout l'hiver, et périrent au printemps, à la suite de cette cruelle maladie: une fièvre continue hectique avait succédé à la maladie primitive.

Si, après une inflammation aiguë de poitrine, on voit le malade dépérir, conserver une toux sèche, avoir la peau brûlante, et les joues fort rouges, la paume des mains et la peau sèches, avec des sueurs partielles sur la poitrine, quoiqu'il ne crache rien, ou presque rien : c'est une fièvre hectique qui est entretenue par une suppuration de la plèvre ou du poumon, par suite d'une inflammation interne; ou c'est une vomique qui provient de la formation d'un tubercule, comme il arrive si souvent chez des sujets scrophuleux. Enfin la sensibilité varie tellement, qu'il est survenu quelquefois des coliques, des convulsions, avec une faiblesse extrême et des défaillances

chez des sujets qui ont péri subitement, sans qu'on ait soupçonné la cause de leur maladie. M. Portal en cite plusieurs exemples dans son anatomie médicale, d'après Morgagni, Lieutaud, etc.

APHORISME XXXIII.

Mais si quelque partie déjà souffrante, devenait douloureuse, là, se fixerait le dépôt.

Lorsqu'un organe quelconque a été enflammé, il est toujours le siége d'une débilité particulière dont il conserve plus ou moins l'empreinte, même après la terminaison complète de la maladie : c'est ainsi qu'après une pleurésie, une péripneumonie, une hépatite, une néphrite, on observe constamment une faiblesse relative dans les poumons, le foie, les reins ; faiblesse qui, se concentrant plus ou moins long temps sur ces organes, prolonge la langueur de leurs fonctions, et les dispose à être frappés de nouveau par la même maladie, qui prend souvent alors un caractère chronique.

Les apoplexies, les paralysies, les lésions des facultés intellectuelles laissent également à leur suite, des convalescences de longue durée et fréquemment douteuses. On sait avec quelle facilité ces maladies reparaissent, et de quelles nombreuses précautions il faut user pour prévenir leur retour. (1)

« Je sais, par des expériences réitérées, dit Zimmermann (traité de l'expérience, t. 3, p. 293) qu'il peut se faire que dans nombre d'individus, une partie soit plus forte que l'autre. C'est une chose qu'on peut connaître, en faisant attention à chaque impression que fait telle cause déterminée sur l'une ou l'autre partie du corps. On aperçoit aussitôt la partie la plus foible : ceux qui ont les yeux faibles me font apercevoir autour de cet organe, un rouge foncé qui y vient subitement après quelque émotion : après un semblable mouvement, je remarque de grandes douleurs de dents à ceux qui ont les dents mauvaises : une oppression et une toux violente, à ceux qui ont la poitrine délicate ; des envies de vomir ou des crampes cruelles de l'estomac, à ceux qui ont l'estomac faible ; des coliques les plus violentes, ou des selles qui continuent

(1) Diction. des scien. méd., t. 2, p. 181.

tout le jour, dans ceux qui ont les intestins très-faibles; des spasmes de la vessie, très-douloureux, ou des urines abondantes dans ceux qui ont ce viscère fort faible, et même tous ces symptômes paraissent subitement. Les femmes qui sont toujours incommodées de flueurs blanches, ressentent à chaque émotion un peu vive, de très-grandes douleurs aux reins. Ceux qui avaient longtemps auparavant des douleurs arthritiques, en éprouvent les récidives après de pareils mouvemens: et ceux qui sont sujets aux convulsions, me font voir, dans les mêmes circonstances, un tremblement violent par tous les membres, accompagné de cris et de sanglots. Je conclus de toutes ces observations, que j'ai si souvent répétées, que la partie la plus faible du corps est celle où les suites de chaque émotion un peu vive se manifestent principalement. Boerhaave dit qu'il se forme aisément un tubercule dans les poumons faibles et délicats, si l'on se refroidit après avoir eu chaud, et que les sujets en périssent, enfin par une hémorragie violente dont cette congestion est la cause. Il veut ausssi que dans ces sortes de maladies, on présume toujours une semblable congestion tuberculeuse des poumons, lorsqu'on remarque une toux sèche. (Zimmermann)(Traité de l'expérience t. 3. p. 297.)

L'apoplexie et la paralysie, la goutte, le rhumatisme, le melæna, l'hématémèse, l'hydropisie, l'hémoptysie, la phthisie sont des affections qui se renouvellent surtout à des époques indéterminées; les vices ou lésions organiques, qui entretiennent ces maladies, ne sont presque jamais qu'imparfaitement guéris; alors la même cause qui les a fait naître n'étant point détruite, le mal se régénère de lui-même. Les tumeurs cancéreuses sont encore rangées dans la même cathégorie : car, on a vu extirper plusieurs fois ces tumeurs, tandis qu'une ou deux glandes, dont on ne s'était pas d'abord aperçu, ont été ensuite le siége d'une nouvelle inflammation, dont les suites et les progrès redoutables n'étaient encore apercevables que sous l'insidieuse forme d'une légère tumeur indolente squirreuse. C'est ainsi que les engorgemens lents, qui se forment à la suite des inflammations aiguës peuvent dégénérer en cancers redoutables.

APHORISME XXXIV.

Si dans une fièvre, la suffocation s'annonce subitement, sans tumeur à la gorge, c'est un signe mortel.

La suffocation subite sans aucune tumeur à la gorge, paraît moins appartenir au genre des phlegmasies, qu'aux symptômes nerveux, qui se manifestent dans quelques fièvres, excepté celles qu'on nomme muqueuses, catarrhales, où il y a complication de vers lombrics, comme Roederer et Wagler en ont cité des exemples. Mais l'existence d'une fièvre aiguë, désigne ici une affection générale ou sanguine : le mal est interne, et son siège est dans les voies aériennes : il ne peut donc y avoir de doute sur la possibilité d'une inflammation, comme dans l'angine, l'aryngée et l'affection très-aiguë qu'on a désignée sous la dénomination barbare de croup. Mais combien n'y a-t-il pas de causes morbifiques qui peuvent produire la suffoca-

tion ? Il faut placer surtout au premier rang, les métastases et les éruptions qui ont lieu dans les fièvres éruptives, comme la rougeole, la variole, la scarlatine, les accès d'asthme convulsif, même les convulsions ; en un mot, toutes les causes qui obstruent le passage de l'air.

Quand on connaît la structure du larynx et l'extrême irritabilité de ce conduit, on ne peut sans frémir songer au danger d'une inflammation qui a son siège dans cette partie : l'épiglotte se fixe à la base de la langue, les muscles constricteurs entourent les cartilages cricoïdes et aryténoïdes, destinés par leur articulation à servir de point d'appui aux muscles ; le larynx se bifurque à la partie supérieure de la poitrine et communique directement avec les bronches et le poumon ; toutes ces parties sont entièrement hors de la portée de la vue et du toucher, et de l'action des médicamens.

Ainsi, le danger de la suffocation est en raison de la violence de la maladie et de la lésion d'un organe dont les fonctions ne peuvent être suspendues sans interrompre la respiration ; conséquemment, cette fonction vitale supprimée par l'interruption même du passage de l'air, doit entraîner la perte de la vie. On observe, néanmoins, que, lorsque la

congestion n'a pas son siége directement dans le conduit aérien ; le malade peut être rappelé à la vie après une mort apparente, comme à la suite d'asphyxie. Les fièvres ou les phlegmasies qui ont leur siége dans la poitrine, peuvent bien aussi produire la suffocation ; mais l'affection de la gorge, n'est plus la cause de la maladie : quand il y a difficulté d'avaler, alors ce sont les muscles du pharynx qui sont affectés.

« Un homme âgé de quarante ans, d'un tempérament lymphatique ou pituiteux, était atteint d'une affection catarrhale avec toux incommode, etc. Cette maladie, que quelques-uns appellent péripneumonie humide, à laquelle d'autres ont donné le nom d'angine bronchiale, se termina au quatorzième jour par l'expectoration d'une couenne albumineuse, qui avait la même forme que les voies aériennes, dans l'intérieur desquelles elle s'était formée. Cette production, qui représentait assez bien le larynx, la trachée-artère, les bronches, et même leurs plus grosses divisions, fut rendue avec efforts après plusieurs quintes d'une toux très-violente. Le citoyen Lemaire, alors élève interne à l'hospice de la Charité, où se trouvait le malade, qui en sortit parfaitement guéri, exposa à

l'air ces tuyaux albumineux; ils s'y putréfièrent bientôt, comme toutes les substances de cette nature.

Si l'on rapproche ce fait de ceux que contiennent les observations, on sera de plus en plus porté à croire que c'est principalement au peu d'étendue de l'ouverture de la glotte, qu'est dû le danger qu'entraîne l'angine membraneuse. Comme le larynx de la femme se rapproche beaucoup de celui de l'enfant, parce qu'à l'époque de la puberté, la glotte s'est accrue dans une proportion moins marquée, l'angine laryngée doit être chez elle plus susceptible d'une terminaison funeste. Elle doit aussi y être plus exposée, puisque son tempérament est celui de l'enfance, et que, pour nous servir du langage vulgaire, la diathèse muqueuse ou pituiteuse prédomine chez elle à toutes les époques de la vie (1). Consultez l'excellent travail de M. le professeur Royer-Collard, (Dictionnaire des scien. méd., tome VII.)

Citons un exemple d'inflammation laryngée ou angine trachéale

(1) Mémoire de la société médicale d'émulation, 3.e année, in-8°., pag. 380. Je puis citer avec éloges le travail de notre confrère Giraudy.

Une fille de cinq ans, sujète aux affections catarrhales, ayant la respiration habituellement gênée, est saisie de douleur à l'épigastre, avec nausées. Le lendemain, violent paroxysme. Le troisième jour, la malade se lève. Le jour suivant, les symptômes gastriques reprennent plus d'intensité. L'émétique fait beaucoup vomir et rendre deux vers. L'enfant, pour la seconde fois, paraît être mieux.

5[e] *jour de la maladie.* A six heures du soir, étouffement très-fort, avec perte de la parole : aussitôt, respiration très-gênée, voix aiguë sifflante.

6[e]. Respiration plus difficile, voix croupale (1), toux petite, fréquente, étouffée, déglutition impossible. La malade porte la tête en arrière, pour allonger le cou. (Signe pathognomonique, avec le son très-aigu, pendant une longue inspiration), *boisson émétisée, liniment camphré sur la région trachéenne, inspiration de l'éther sulfurique.*

7[e]. Le matin, mort.

---

(1) C'est une sorte de son aigu, étouffé, qui s'échappe comme à traversun tuyau d'airain, tandis que la tête est fortement renversée en arrière; et que le cou ne s'incline qu'avec une extrême difficulté de droite à gauche : le malade s'appuyant fortement sur ses coudes en arrière, pour pouvoir respirer. (Orthopnée.)

Autopsie cadavérique. Concrétion membraniforme, s'étendant à deux pouces au dessous du cartilage épiglottique; les sinus du larynx revêtus d'une pareille concrétion. Quatre vers dans les intestins. Le lobe gauche du poumon avait contracté une telle adhérence avec le diaphragme, qu'on ne put le séparer sans déchirer le parenchyme du poumon, dont le tissu était gorgé de mucosités. (Pinel méd. cliniq.)

Quelquefois les malades parviennent à rejeter par les efforts de la toux, l'espèce de concrétion membraniforme, qui occupe une partie de la trachée ou des bronches; c'est alors, l'expulsion de ce corps étranger que l'on doit faciliter et solliciter par tous moyens, pour la guérison. Les sangsues au cou et un vésicatoire à la nuque ou à la partie antérieure du cou, les frictions avec la teinture de cantharides les pédiluves irritans et synapisés, réunis aux moyens précédens, sont également bien indiqués.

Souvent il n'y a pas de fièvre, et le pouls ne paraît pas très accéléré; il faut donc veiller dès le premier moment à l'invasion de la maladie; car elle tue quelquefois en vingt-quatre heures.

Voici une autre observation que j'ai recueil-

lie sous les yeux de mon savant ami M. Rolle, bibliothécaire de Paris. Son domestique, ayant un fils âgé de douze ans, revint avec ce dernier de la campagne, éloignée de la capitale. Après environ trois lieues, ils burent de l'eau froide, en route, sans s'arrêter : le lendemain, je trouvai le jeune malade tout haletant dans son lit; couvert de sueurs, prêt à étouffer, jetant sa tête en arrière et ne pouvant respirer, qu'en se cramponnant sur ses coudes fortement fixés en arrière et servant de point d'appui au tronc; une voie aiguë, croupale, c'est-à-dire, convulsive, s'échappait par saccades, à travers les parois de la glotte, au milieu d'inspirations très-bruyantes, ce qni me fit aussitôt concevoir les plus grandes craintes de suffocation : comme le danger était pressant, je fus le maître absolu d'ordonner.

Prescription : dix-huit sangsues appliquées autour du cou; pédiluves irritans, avec le sel et la moutarde; friction huileuse sur la région trachéenne; inspiration d'éther sulfurique et d'infusion de fleurs de sureau.

Le lendemain, la constriction spasmodique de la peau avait totalement disparu; le pouls était presque revenu à son état naturel; la respiration plus libre, et une sueur abondante annonçaient la cessation de l'étouf-

sement et du spasme; dès ce moment, je regardai le malade comme guéri.

3e *jour.* Légère douleur de côté; toux, un peu d'expectoration; (infusion de bourrache et fleurs de mauve, miellée; pédiluves chauds; lok adoucissant);

4e *jour.* Lavemens; potion huileuse; quelques selles suivies de légères coliques.

5e *jour.* (Convalescence.) Le malade demande à manger.

On ne peut douter que dans cette circonstance, la maladie n'ait avorté par la saignée locale, qui fut très abondante; les autres moyens n'ont fait qu'en seconder les effets.

Ainsi, dans une fièvre quelconque qui menace de suffocation, soit un erysipèle, soit une esquinancie, avec métastase sur les parties supérieures, la marche est tracée. (Hippocrate, Traité des humeurs, § 13, 21, 28 et 33.)

APHORISME XXXV.

Lorsque dans une fièvre, le cou se renverse subitement, et que la déglutition est à peine possible sans tumeur à la gorge, le cas est mortel.

Cette sentence comparée à la précédente, paraît nous éclairer davantage sur le siége particulier de la maladie. Si l'on suppose, comme dans quelques fièvres malignes, un état convulsif, après lequel, on observe si souvent des épanchemens dans les ventricules ou à la base du cerveau, on ne sera point surpris du pronostic funeste des convulsions: car, l'examen anatomique a confirmé un grand nombre de fois, les craintes que l'on avait eues pendant la vie. Lorsque des attaques de paralysie se manifestent subitement par la difformité des traits ou d'une partie du visage; ou lorsque tout un côté de la tête ou du cou, se trouve subitement frappé

de paralysie, dans une fièvre aiguë ; on doit redouter une attaque très-prochaine d'apoplexie. L'exception est douteuse, même quand il y aurait une tumeur ou un gonflement à la gorge, si l'on suppose que la douleur soit assez forte et la tumeur assez considérable pour gêner totalement la déglutition et la respiration.

Le symptôme le plus remarquable de l'état convulsif est surtout le resserrement de la gorge, par la contraction spasmodique des muscles du pharynx; les femmes hystériques éprouvent surtout ce symptôme, avant d'être atteintes des plus violentes convulsions ; mais ici, elles ne courent pas le même danger.

Il y a des exemples d'hydrophobie spontanée, dans quelques fièvres cérébrales, qui n'ont pas été aussi funestes, qu'on aurait pu le craindre. Si le malade était déjà sujet aux convulsions, par exemple, à des attaques d'épilepsie, les accès n'ont aucune influence sur le caractère particulier de la maladie. Il n'en est pas de même, lorsque les convulsions se déclarent dans la fièvre : elles sont mortelles, dit Hippocrate, excepté, chez les enfants ; en cas de métastase, d'un abcès ou d'une éruption critique, de suppression des

règles ou des lochies, de rentrée de la rougeole, de la variole, et d'exanthêmes, il faut savoir que les convulsions dissipent la fièvre, si toutefois, elle n'existait pas auparavant; mais si elle a déjà paru, le redoublement ou paroxysme les fera cesser. Alors des urines abondantes visqueuses, et les évacuations du ventre sont très-utiles, mais surtout la fièvre et le flux du ventre spontanés; les convulsions se dissipent aussitôt. (Hippocrate.)

La route qu'il faut suivre ici est tracée: on doit solliciter les évacuations alvines, avoir recours à la saignée ou aux sangsues, aux vésicatoires, aux synapismes, aux ventouses scarifiées, s'il en est temps encore, pour détourner la fluxion ou l'épanchement qui menace les organes supérieurs. Lorsque l'état nerveux n'indique rien d'alarmant, les calmans et les antispasmodiques sont opposés avec succès de préférence aux irritans, pour faire cesser les accidens. Il était nécessaire d'exprimer dans la sentence, qu'il ne doit y avoir aucune tumeur à la gorge; car le seul gonflement du cou, qui paraît si souvent dans les accès hystériques, ne serait pas une complication de nature à être citée; mais si une tumeur, comme dans la squinacie, disparaissait tout-à-coup, comme le dit Hippocrate

dans les pronostics de Cos, et que la gorge devînt lisse et retrécie, sans qu'il fût pour ainsi dire possible au malade d'ouvrir ou de fermer la bouche; ces symptômes annoncent quelquefois le *trismus* de la mâchoire et le tétanos, d'ourésultent ensuite la phrénésie et la mort. Ce n'est donc qu'après avoir apporté la plus grande attention à la marche des symptômes qu'il est permis d'en prédire l'issue favorable ou funeste : tel a été surtout le talent du célèbre Hippocrate.

Il ne faudrait pourtant pas croire que toute espérance soit perdue dans cette extrémité; j'ai vu, dit Zimmerman, les convulsions les plus terribles dans une inflammation de la gorge, chez un homme gras et plein d'humeurs; on n'avait eu aucun signe précurseur de ce symptôme. Ce fut la seule vue du chirurgien venu pour le saigner qui occasionna ce mouvement; la saignée se fit néanmoins, les convulsions revinrent, il est vrai, pendant qu'on le saignait, mais en trois jours le malade fut guéri. Hippocrate dit aussi dans les pronostics de Cos, que les convulsions sont mortelles dans les fièvres, le 3e jour, ou qu'elles laissent des impressions durables.

Cas rare. Un petit garçon âgé de neuf ans, fut saisi d'une si grande frayeur, pendant un

orage affreux qui eut lieu dans les environs de Gênes en 1787, qu'il fut saisi de violentes convulsions, d'une fièvre ardente, et de tous les symptômes de l'hydrophobie, quoiqu'il n'eût point été mordu précédemment par aucun chien, ni autre animal. Il mourut dans cet état. A peine eut-il expiré, qu'il lui sortit par les narines deux houpes de vers lombrics. A l'ouverture du cadavre, on trouva tout le canal intestinal rempli de ces insectes, jusqu'au haut de l'œsophage. Il est présumable que les symptômes hydrophobiques avaient été développés par la présence des vers dans l'estomac; que c'était un véritable tétanos qu'éprouvait le malade. (Fournier, Dict. des Scienc. méd.) (1) J'ai cité cette observation qui peut également s'appliquer aux adultes et avoir rapport à l'Aphorisme; il y a aussi des accès nerveux de fièvre cérébrale qui produisent les mêmes accidens.

(1) Voyez la nouvelle édition latine et traduction française de Morgagni, par MM. les professeurs Chaussier et Désormeaux; et l'ouvrage intitulé : De l'auscultation médicale, 2 vol, in-8°, par M. Laënnec; Paris, 1820.

APHORISME XXXVI.

Dans les fièvres, les sueurs qui paraissent les troisième, cinquième, septième, neuvième, onzième, treizième, dix-septième, vingtième,(1)vingt-quatrième, vingt-septième, trente et unième, trente-quatrième, trente-septième et quarantième jours sont favorables; elles jugent les maladies. Les autres pronostiquent des douleurs, des longueurs et des rechutes.

Les sueurs modérées sont utiles, mais elles sont nuisibles si elles deviennent excessives, de même que les grandes pertes du sang (pronostic de Cos 360). » Hippocrate observateur habile et historien véridique avait établi la doctrine des crises, mais, dans la suite les méthodistes, guidés par la prévention, nièrent les crises et les jours critiques; ils accusèrent

---

(1) Consultez le nouvel Aphorisme 23e, Sect. IIe. et l'aph. 37 bis VIIe. Sect., corrigés dans l'édition grecque de 1811, et rétablis l'un et l'autre dans le texte, d'après les meilleurs manuscrits.

Hippocrate de s'être laissé entraîner par les dogmes de Pythagore sur les nombres ; ils attaquèrent Galien qui était resté fidèle aux principes consignés dans les écrits du père de la médecine. Galien ne leur répondit que par les observations ; et par ce moyen si simple et si sûr, il confondit toujours ses adversaires. Je vais en rapporter un exemple bien frappant : ce médecin est appelé auprès d'un malade avec deux disciples de Thémison ; il s'approche du lit, et ayant examiné les symptômes, il assure que ce jeune homme va être délivré par une hémorragie. Les méthodistes tournent en ridicule ce pronostic ; ils conseillent une saignée ; mais ils sortent bientôt couverts de confusion, lorsqu'ils se furent aperçus que le malade avait une hémorragie nasale abondante. Asclépiade a eu bien des imitateurs dans les siècles suivans. Celse a été le plus illustre ; mais peut-on adopter le sentiment de ceux qui refusent d'admettre les crises, lorsqu'il a été combattu successivement et d'une manière victorieuse par Galien, Duret, Baillou, Fernel, Sydenham, Forestus, Stahl, Baglivi, Van Swieten, Stoll, Portal, Pinel ; et lorsque tous les jours l'observation clinique vient confirmer celle de ces grands maîtres.

Puisqu'il est démontré par l'observation que la plupart des maladies se terminent par des crises, lorsqu'on n'entrave pas la marche salutaire de la nature, il est important de les prévoir et de les annoncer, c'est même un talent qui fixe la vénération des hommes. Mais avouons avec Hippocrate, que les signes précurseurs sont quelquefois difficiles à reconnaître, et qu'il faut alors une sagacité exercée pour les apercevoir. Les crises sont souvent précédées de symptômes alarmans. Le trouble physique et moral augmente; la fièvre redouble; la nuit qui précède la crise est fatigante par le délire, les veilles, l'assoupissement, la dyspnée, l'obscurcissement de la vue, des douleurs, des larmes, une extrême inquiétude et autres signes semblables, qui, s'ils paraissaient au commencement de la maladie et avant la coction, seraient périlleux et très à redouter, mais qui, dans la violence de la maladie et après la coction, annoncent ordinairement une crise prompte et salutaire, par exemple l'hémorragie du nez. (Landré Beauvais.)

Les aphorismes, les pronostics et les livres des épidémies, montrent la nature dans toute sa vérité. Hippocrate y a noté les crises qui ont eu lieu les jours pairs; la candeur avec

laquelle il a noté les jours impairs, suffit pour le justifier des reproches d'avoir été le compilateur des nombres de Pythagore; quoiqu'on ait cru trouver la preuve contraire dans sa lettre à son fils Thessalus. Il dit aussi que des crises arrivées les jours impairs ont été suivies de rechutes.

« Il est nécessaire dit Hippocrate, au livre des jours critiques, d'avoir une connaissance exacte de la constitution des saisons et des maladies; de savoir en particulier, quelles sont les affections d'une nature bénigne ou dangereuse, qui tiennent soit au caractère de la saison, soit à celui du sujet; quelle affection est longue et mortelle; quelle autre est longue et salutaire, aiguë et non mortelle? D'après cette connaissance on pénétrera dans l'avenir; et on pourra facilement prévoir l'ordre des jours critiques; on connaîtra en outre quel régime il faut prescrire aux malades, et les règles d'après lesquelles il doit être observé.

« Chaque partie a une constitution particulière, que favorise certaines espèces de crises. En Italie et dans les pays chauds, les maladies se jugent ordinairement par les sueurs : en Hollande et en Angleterre, les dépôts sont assez communs; même terminai-

son a lieu en Amérique, près de l'équateur; à Paris, les crises sont mixtes, en Normandie les pustules miliaires surviennent à la fin de plusieurs maladies. Ces différentes crises indiquent les différentes méthodes de traitement qu'il faut employer : *Neque enim loca omnia eadem ferunt auxilia, quod ex aëre ambiente similia non sint omnia*, disait Hippocrate à son fils Thessalus, et Celse copiant Hippocrate, dit : *Differt quoque pro naturâ locorum genera medicinæ et aliud genus est Romæ, aliud in Ægypto, aliud in Gallia*. Ces préceptes sont fondés sur l'expérience des médecins anciens et modernes; mais on ne tarirait pas à rapporter les exemples qui viendraient les autoriser.

Quant aux jours critiques, de Haën remarque qu'en général les fièvres aiguës suivent le type ternaire jusqu'au onzième jour, et qu'ensuite elles suivent le type quaternaire jusqu'au vingtième ; mais il faut distinguer si la nuit même qui suit le jour de l'invasion, fait partie du premier jour de la maladie ; quoiqu'il y ait des auteurs qui ont prétendu la fixer au deuxième. C'est peut-être là la différence de calculer entre Galien et les auteurs modernes, qui, après avoir admis pour indicateur le septième pour le onzième, et ce

dernier pour le quatorzième, ne veulent plus reconnaître le vingtième pour critique, tandis que Dioclès a introduit le vingt et unième. On a objecté avec raison contre ce nombre, qu'il n'y avait eu que trois crises, et qu'au contraire on en comptait seize dans les quarante-deux observations, à la suite des 1er. et 3e. livres des Epidémies d'Hippocrate. D'ailleurs, tous les multiples vingtièmes sont critiques; par exemple, le quarantième, le soixantième, le quatre-vingtième et le centième.

J'adopte donc le vingtième, à l'exemple de Galien. Au total, il paraît que les jours décréteurs sont ceux où s'opère la révolution par la maladie qui se juge; et voilà pourquoi ils indiquent l'époque de la crise. C'est encore pour cela qu'on les respecte, et qu'Hippocrate dit, qu'il faut rester tranquille à cette époque, *neque movere, neque novare.* (1) Dans les maladies, dit-il encore, où il y a, dès le principe, un *stillicidium* de sang par les narines, si les

(1) Voir le tome 43e du Dictionnaire des Scien. méd. des crises des péripneumonies observées dans les salles de l'Hôtel-Dieu, et traitées par MM. Husson, Geofroy et Récamier, médecins de cet hôpital.

urines se chargent d'un enéorême blanc, au jour quartenaire, la crise se fera le septième jour suivant.

« L'expérience prouve que ces jours sont plus ordinairement impairs; que les troisième, sixième, neuvième, douzième, dix-huitième, que l'on appelle *intercalaires*, sont rarement indicateurs; que le premier, dixième, treizième, seizième le sont encore moins, puisqu'on croit qu'ils n'indiquent rien, et qu'on les a nommés *jours vides*. Cependant il ne faut point perdre de vue qu'Hippocrate, en donnant le résultat de ses observations sur les jours décréteurs, n'a nullement prétendu que les jours intercalaires ne fussent jamais critiques : il dit au contraire que, dans les fièvres aiguës qui se présentaient avec des signes avantageux, la crise se fait soit le troisième, ou le quatrième, ou le cinquième; et que, si la maladie se terminait mal, la mort arrivait ces mêmes jours. Galien avait nommé le sixième jour, le tyran, parce qu'il avait été le plus constamment mortel dans une épidémie à Rome. « Or, le signe le meilleur, dit Hippocrate, et qui indique que le malade survivra, c'est lorsque la fièvre ardente n'est point d'une violence contre nature : et il en est de même des autres maladies; car ce qui est selon l'ordre naturel,

n'est ni dangereux ni mortel. Secondement, si la saison elle-même ne lutte pas de concert avec la maladie ; car la nature de l'homme est trop faible pour pouvoir l'emporter sur les causes physiques ». On voit même qu'Hippocrate n'avait point une confiance aveugle aux jours pairs ou impairs ; mais qu'il avait étudié la nature et les caractères des maladies, pour pouvoir en prédire la terminaison, à peu près à des époques fixes.

Les rechutes attaquent surtout ceux qui, après la fièvre, ont des insomnies opiniâtres, un sommeil troublé, les forces abattues et des douleurs vagues. Cela arrive de même, quand les fièvres cessent sans aucun signe décrétoire, et dans des jours non critiques (§. 55).

Quand la guérison est très-prochaine, les signes sont alors très-manifestes, les malades sont constamment exempts de douleurs, dorment les nuits, et présentent tous les signes les plus salutaires.

Les signes qui font prévoir une mort prompte, sont surtout très-manifestes dès le commencement ; les malades respirent difficilement, ne dorment pas, et présentent les symptômes les plus dangereux ». (Hippocrate, liv. des Crises.)

Les périodes des maladies les plus aiguës se succèdent par une addition de quatre jours jusqu'au vingtième, au quarantième et soixantième; passé ce temps, les maladies sont réputées chroniques; ou mieux encore, ce sont d s af ec ions aiguës dégénérées qui peuvent se prolonger au quatre-vingtième et centième jour : alors on ne compte plus qu'en suivant les mois et les années; c'est-à-dire, pour les maladies périodiques, et celles des âges ou de l'enfance, de l'adolescence, de l'âge viril et de la vieillesse; ce qui avait donné lieu au calcul des années climatériques.

Il ne faut pas perdre de vue surtout la grande division des maladies, en aiguës et chroniques : dans les unes, la force de la circulation domine sur les autres fonctions de l'économie; dans les autres, c'est souvent le système nerveux, et plus souvent le système lymphatique sécréteur et absorbant.

Peut-on et doit-on, dans toutes les occasions, s'asservir à l'ordre des jours critiques? il me semble que la nature seule a le droit de décider cette question.

Les jours observés par Hippocrate, relativement aux sueurs, sont remarquables, surtout dans les fièvres épidémiques contagieuses. Néanmoins, il est rare qu'on jug: abso-

lument nécessaire d'attendre tel ou tel jour critique pour se diriger dans le traitement de ces maladies. Si, toutefois, le vrai talent du médecin doit être toujours d'abréger le cours des fièvres, lui est-il possible d'ailleurs de maîtriser la nature, de rétablir comme par enchantement les fonctions lézées de plusieurs organes ; ou de changer les dispositions particulières des humeurs ? A la vérité, il y a quelques fièvres pernicieuses qu'il serait douteux d'attribuer à une infection générale, surtout avec une phlegmasie locale. Si, dis-je, dans ces maladies aiguës, il était possible de guérir ceux qui sont à la veille des sueurs critiques, soit par les purgations, soit par les saignées ou les vésicatoires ; la doctrine des crises seroit alors peu respectée.

Mais si, en dépit de toutes les tentatives les plus hazardées et des ressources les plus précieuses de l'art, on ne pouvait s'opposer aux progrès d'une épidémie, par exemple des fièvres putrides et malignes et du typhus contagieux ; si des observateurs dignes de foi avaient remarqué combien les remèdes sont inutiles ou dangereux, dans ces épidémies malignes ; il faut en convenir, les sueurs, paraissant à certains jours fixes, seraient bien préférables : mais si l'hémorragie du

nez, la dysenterie, le flux de ventre et des urines sédimenteuses suffisent pour guérir des maladies si graves comment un médecin téméraire se croirait-il bien fondé de changer cet ordre naturel pour y substituer sa méthode perturbatrice ou plutôt homicide ? Mais je borne-là mes réflexions.

Veut-on avoir l'exemple ordinaire des fièvres mal jugées, qui se prolongent le plus possible après la crise ; voici une observation tirée du 3e. Liv. des épidémies mal. 1e. qui se rattache à celle du comment. 51. Je la cite à cause des réflexions même du Père de la médecine.

(Synoque putride. — Fièvre typhoïde.)

A Thasos, le fils de Parion, qui demeurait audessus du temple de Diane, est pris d'une fièvre aiguë, ardente, continue.

1er *jour*. Soif, assoupissement, insomnie, trouble du ventre, urine blanchâtre.

6e. Urine huileuse, délire.

7e. Redoublement général, point de sommeil ; urine de la même nature ; délire, déjections alvines liquides, bilieuses et grasses.

8e. Écoulement de quelques gouttes de sang du nez, petit vomissement bilieux, verdâtre ; sommeil léger.

9e. Même état.

10e. Rémission générale des symptômes.

11e. *Sueur partielle*; refroidissement suivi d'un prompt retour de chaleur.

12e. Fièvre aiguë, déjections bilieuses, tenues, très-copieuses, urine avec un léger nuage ou énéorème, délire.

17e. État pénible, insomnie, fièvre plus intense.

20e. Sueur générale, insomnie, déjections bilieuses, dégout, assoupissement.

24e. Récidive de la fièvre, intermission.

34e. Apyrie, relâchement du ventre et aussitôt chaleur fébrile.

40e. Cessation de la fièvre, légère interruption du flux de ventre, ce qui est tôt suivi de dégout et de fièvre à des époques variables, toujours sans type régulier. S'il y a quelque intermission de la fièvre, elle est aussitôt suivie de rechûte; joignez à cela, l'usage d'un mauvais régime et d'alimens mal sains, le sommeil constamment troublé, après la rechûte avec délire; les urines dès le commencement troubles et mauvaises; alternativement constipation et relâchement du ventre; une petite fièvre continuelle et des déjections abondantes et crues. La mort arriva le cent-vingtième jour (au bout de quatre mois); depuis le premier jour, le ventre fut cons-

tamment relâché, avec des selles liquides, copienses, ou il y eut constipation suivie d'émission de matières sèches, avec crudité; les urines constamment de mauvaise nature; un assoupissement ordinairement très-pénible, de l'insomnie, du dégoût, et une fièvre continue ardente, c'est-à-dire, avec chaleur et âcreté de la peau, soif; ce qui indiqué, bien réellement, une fièvre continue hectique qui a succédé à la première.

Toutes les fièvres, mal jugées ou mal guéries, observent à peu-près les mêmes irrégularités; et souvent elles se terminent par l'hydropisie. (Hippocrate, voir le commentaire 29e.)

APHORISME XXXVII.

Les sueurs froides, dans une fièvre aiguë, présagent la mort; avec une fièvre plus douce, la longueur de la maladie.

Il n'y a pas d'espoir de voir se terminer heureusement une maladie qui, dès l'origine s'annonce par une prostration excessive des

forces avec des sueurs froides, tandis que la fièvre est aiguë. Ces symptômes ne proviennent-ils que du relâchement des solides, tandis que le défaut de sensibilité est un signe manifeste de la perte de ton, de la stupeur des nerfs et de l'organe cérébral? Cependant, il y aurait même une phlegmasie avec fièvre aiguë, des sueurs froides et des syncopes, qu'il ne faudrait pas en conclure qu'il n'y a plus d'espoir de guérison. J'ai vu, plusieurs fois, des maladies désespérées céder à l'activité d'un traitement bien ordonné. J'en citerai un exemple remarquable. Une dame agée de 46 ans, fut atteinte d'un frisson avec perte de connaissance, après une longue course et une averse considérable qui l'avait trempée jusqu'aux os.

Le jour même de l'accident, un point de côté accompagné de difficulté de respirer se déclara avec des paroxysmes qui s'annonçaient constamment par des sueurs froides et des lipothymies : la malade redoutait beaucoup les défaillances qui revenaient assez fréquemment ; elle crachait un sang noir sans consistance et comme décomposé. Je fis appliquer deux vésicatoires aux jambes et un sur la poitrine; j'ordonnai les potions spiritueuses camphrées avec le quinquina. Le

troisième jour, les symptômes diminuèrent d'intensité, la fièvre fut moins aiguë; dès le sixième, les plaies des vésicatoires furent entretenues avec l'onguent suppuratif; je fis continuer le régime restaurant, le vin de Bordeaux, et les consommés; la malade a survécu après vingt jours de ce traitement; mais la convalescence a été longue. Il faut suivre à peu près la même méthode dans les fièvres pernicieuses, dites malignes ataxiques sans complication. Ici le quinquina est surtout nécessaire.

En effet, il est bon de faire remarquer que les sueurs froides, dans les maladies inflammatoires, quoiqu'elles ne détruisent pas la possibilité d'un traitement antiphlogistique, obligent néanmoins à une certaine réserve, pour ne pas l'étendre trop loin. Chez les sujets véritablement robustes, affectés d'une maladie purement inflammatoire, il est rare de voir les sueurs froides s'établir, si toutefois cela n'arrive sur la fin de la maladie, et lorsqu'il n'existe presque plus de diathèse. Elles se manifestent surtout, au contraire, chez les personnes qui, bien qu'affectées, conservent cependant, à raison des maladies débilitantes qui ont précédé, et d'une habitude de sensibilité extrême du système nerveux, un fonds indestructible de faiblesse, que la présence

même d'une maladie de caractère opposé ne peut faire disparaître complètement. C'est ce qui doit fixer l'attention du médecin pour régler son plan de traitement, en raison de ces mêmes sueurs; de manière que, lorsqu'il veut débiliter, il le fasse sans craindre, qu'en corrigeant l'inflammation, il s'expose à augmenter la faiblesse préexistante. (Giannini, *de la Nature des Fièvres*, tom. 2, pag. 52 et suivantes.)

La violence de la fièvre paraît seule avoir fixé l'attention d'Hippocrate, parce qu'en effet l'irritabilité du sang suffit seule pour animer la contractilité des fibres musculaires, et développer la chaleur et la sensibilité. Mais ces trois propriétés vitales ne sont pas tellement inséparables, qu'elles ne puissent exister l'une sans l'autre : ainsi, il y a des paralytiques qui conservent la chaleur dans une partie privée du mouvement et de la sensibilité. Dans l'apoplexie, les sueurs froides très-copieuses, avec la respiration gênée, annoncent constamment la mort. L'indication naturelle, quand la sensibilité paraît moindre, est de donner les excitans; et cette excitation n'est jamais si nécessaire, que lorsque les sueurs froides se manifestent dès le commencement; car elles annoncent essentiellement une di-

minution des propriétés vitales. Il est important de savoir distinguer les cas où la faiblesse est absolument la maladie essentielle ; car, si elle se complique de quelque phlegmasie chronique, soit de la poitrine, soit du bas-ventre, les toniques ne feraient qu'aggraver le mal. Nous allons en citer un exemple puisé dans l'ouvrage de M. Broussais (1) :

Leuca, âgé de 29 ans, brun, large, musculeux et robuste, eut la fièvre pendant trois mois, dans l'été de 1806, à Udine : elle fut traitée par le quinquina, le vin et les apozèmes amers. Il avait en même temps un léger dévoiement sans douleur, produisant deux à trois selles dans les 24 heures. Il sortit enfin guéri en apparence ; mais deux jours après, le dévoiement le ressaisit si brusquement, qu'il n'eut pas le temps de se mettre en devoir de le satisfaire ; il fut obligé de rentrer, et se trouva dans mon service.

Cette diarrhée dura 15 jours, presque sans douleur, mais en débilitant beaucoup le malade qui n'épargnait pourtant point les toniques, soit pour se reconforter, soit pour arrêter son cours de ventre. Comme il observait que

(1) Histoire des phlegmasies chroniques, tom. 1er, p. 169.

je tenais les dysentériques à une diète sévère, il se gardait bien d'avouer sa maladie ; il ne se plaignait que de ne pas bien reprendre ses forces, et annonçait constamment un appétit très-vif ; enfin la violence des douleurs de ventre le força d'être sincère.

Je le soumis sur-le-champ au traitement mucilagineux ; mais tout fut inutile : à peine avait-il quitté le bassin, qu'il était obligé d'y revenir ; tout ce qu'il avalait, arrivait en quelques minutes à l'anus. L'anxiété était intolérable, le pouls petit, serré et précipité, la chaleur ardente, l'haleine et la transpiration d'une fétidité stercorale non équivoque, les traits horriblement décomposés.

Trois jours de ce violent éréthisme suffirent pour détruire toute l'énergie du système sanguin. Depuis lors, la peau resta froide, le pouls petit et effacé ; immédiatement après, les douleurs s'émoussèrent, le malade tomba dans un affaissement désespérant, laissant échapper toutes les excrétions ; il s'exténua avec tant de rapidité, qu'en huit jours il était passé d'un état athlétique assez considérable, au dernier degré de marasme. Il s'éteignit enfin le 2 décembre, après plusieurs jours de somnolence et presque d'insensibilité.

Le total de la maladie est de quatre mois :

le sujet a vécu un mois depuis la première exaspération de la diarrhée, et seize jours depuis la seconde, qui fut celle où l'appétit se perdit, où les coliques redoublèrent, où le mouvement fébrile fut excité : ce mouvement ne se soutint pas plus de sept à huit jours.

L'autopsie nous fit voir une phlogose de toute la muqueuse des voies gastriques; légère et bornée au rouge clair dans l'estomac et les intestins grêles; elle prenait une couleur foncée et violette dans le colon, dont la surface interne se présentait partout épaisse, rugueuse, ulcérée et sphacelée. Ne discutons point, dit l'auteur des observations, si la diarrhée est due à la fièvre ou aux fébrifuges mal appliqués sur une surface muqueuse où régnait encore la diathèse inflammatoire. Qu'il nous suffise d'avoir remarqué combien les toniques, les astringens, les alimens animaux ont été nuisibles à la phlogose muqueuse, dans un temps, toutefois, où le malade déjà débile, semblait avoir plutôt besoin de fortifians que de relâchans. Je ferai encore noter l'époque de la dernière exaspération, avec fièvre et perte d'appétit, parce qu'elle fut aussi celle de l'arrivée de l'inflammation à l'estomac.

Cette observation se réduit à cette conclusion bien remarquable, qu'il faut distinguer

la fièvre hectique, de celle qui est purement intermittente. A la vérité, les accès d'intermittente peuvent se compliquer avec la diathèse inflammatoire, et alors la douleur de côté, la céphalalgie très-aiguë, ou les douleurs de ventre, peuvent être des symptômes de pleurésie ou de péripneumonie, d'entérite ou de phrénésie latente ou chronique.

Un médecin prudent doit donc veiller avec soin au danger de cette complication. L'indication tirée de l'adage si connu *à lædentibus et juvantibus*, peut utilement diriger le praticien, s'il est incertain sur le choix des excitans et irritans, ou des mucilagineux et émolliens.

APHORISME XXXVIII.

Là où parait la sueur, là est la maladie.

« La vie cutanée, dit très-bien Bichat, varie dans chaque partie, selon sa texture, les papilles, le corps réticulaire, le chorion

la contractilité, la sensibilité, l'habitude et les sympathies. Ces altérations de l'action vitale changent l'ordre de la circulation capillaire, de l'exhalation et de l'absorption, de la nutrition cutanée, de la sécrétion de la matière huileuse. Il n'est donc pas étonnant que la partie altérée devienne le centre des mouvemens fluxionnaires, et qu'elle soit le réservoir des substances mal élaborées ou imparfaitement assimilées, que la nature tend à expulser comme corps hétérogènes ».

Cette explication nous donne une juste idée des dépôts qui se forment dans quelque partie que ce soit ; tandis que les crises survenues pendant la maladie ont été incomplètes ; car si, indépendamment de l'affection des solides, les humeurs sont plus ou moins mal élaborées, le chyle ne s'assimile plus au sang de la même manière, à raison de la faiblesse organique des vaisseaux capillaires, surtout chez les convalescens ; la lymphe participe aux mauvaises qualités du chyle ; des embarras se forment dans les glandes, et jusques dans les viscères. Le travail qui se passe dans une partie, y attire l'afflux des humeurs ; et l'irritation développe de nouveaux vaisseaux, par la seule propriété dont jouissent les absorbans. C'est ainsi qu'une partie, d'abord

insensible, acquiert des propriétés vitales qu'elle n'avait pas auparavant; alors, elle devient par cela même capable d'une plus grande sécrétion. Ainsi, pour en donner un exemple, il y a des femmes qui n'ont eu leurs règles que lorqu'elles étaient enceintes, parce qu'alors l'uterus devenait un centre de fluxion. Il en est à peu près de même de l'irritation portée sur le canal intestinal par une cause quelconque : l'entérite chronique a été la suite des purgatifs violens et des poisons ; la pleurésie est survenue par des suppressions de transpiration ; de même que la péricardite et la péritonite ; car les membranes muqueuses et séreuses ont une plus grande connexion avec la peau, qui est elle-même la membrane commune ou l'enveloppe générale du corps humain, que n'en ont avec cette dernière, les muscles, les os et les viscères. Ce n'est que secondairement, que ces parties sont atteintes d'inflammation, lorsque la lymphe viciée par les virus vénérien, scorbutique, cancéreux, agit profondément sur les divers tissus de l'économie, ou y occasionne des dépôts et des engorgemens : mais la sueur n'est excitée partiellement que par l'excitation des vaisseaux capillaires. Je dis donc que, si elle existe quelque part, là doit exister un travail

ou action morbifique. Cela est visible dans les fluxions de poitrine, où des sueurs partielles se fixent toujours au creux de l'estomac. Dans les violentes douleurs de tête, il survient de même des sueurs froides qui sont un indice de phrénésie, surtout dans les fièvres aiguës.

Quelquefois il y a des sueurs partielles critiques. Dans l'hiver de 1805, je fus attaqué de la maladie qu'on nommait *la grippe*, qui était une espèce d'angine laryngée. Un soir, je fus à l'opéra, je revins très-tard; il y avait un brouillard très-épais; en arrivant, j'avais perdu la voix. On me donna une infusion chaude de tilleul : je ne dormis point; j'éprouvai un spasme avec un frissson; plusieurs fois une sueur partielle eut lieu, de manière à la verser à mesure qu'elle s'amassait dans la paume de mes mains. Le lendemain, je fus délivré de la douleur du larynx et de la sueur partielle; mais toute la peau était alors dans une moiteur continuelle. Je ne dois pas omettre, dit Raymond (1), ce que je remarquai sur moi-même, lors de la peste qui ravagea

(1) Traité des maladies qu'il est dangereux de guérir, augmenté de notes, par M. le docteur Giraudy; Paris 1816, in-8°.

Marseille en 1720. Dès que cette cruelle maladie parut, je sentis mes aisselles, contre l'ordinaire, fort chaudes et humides, et quelquefois j'y souffrais des ardeurs et des cuissons peu supportables : cette incommodité qui m'était fort nouvelle, me dura pendant tout le temps que ce fléau se fit sentir; et elle ne s'évanouit, que lorsqu'il eut entièrement cessé, c'est-à-dire, dans le printemps de 1721.

De la communication des mains et des aisselles avec la poitrine; des pieds et des aînes avec le ventre, résultent des guérisons spontanées, non-seulement par des sueurs, mais encore par des abcès, des tumeurs et des dépôts critiques, à la faveur des glandes et du tissu cellulaire interne et externe. Voilà pourquoi il est si dangereux de supprimer des sueurs partielles, mais incommodes des pieds ou des mains, d'arrêter la suppuration des abcès des glandes des aînes et des aisselles, après des fièvres exanthématiques mal guéries ou rentrées, des dartres, un érysipèle ou la gale, dont la dépuration a été incomplète. Ainsi, il est vrai de dire, que la sueur indique une maladie, quoiqu'il ne soit nullement question de guérir le mal, en supprimant la sueur, en l'arrêtant, ou en la diminuant de quelque manière que ce soit; à moins qu'on n'en dé-

truise la cause, en l'attaquant dans sa source et par les remèdes internes. La répercussion de la goutte en est un exemple : elle ne devient si subitement mortelle, que par des applications dangereuses, parce qu'elles sont externes, tandis qu'on néglige de traiter la maladie de cause interne. Je ne peux trop insister sur cet objet, pour prévenir les jeunes médecins de ne point s'abandonner arbitrairement à des méthodes qu'ils ne connaissent point. Vouloir guérir, avec des topiques, ce que l'on ne peut détruire par le régime et les médicamens internes, c'est imaginer, comme Archimède, de soulever le globe ; mais aussi ce géomètre demandait-il un point d'appui?

APHORISME XXXIX.

En toute partie où domine le froid ou le chaud, là siége la maladie.

Pour se former une idée des affections graves qui sont quelquefois le résultat de la

perspiration cutanée, il suffit de considérer l'importante relation qui lie cette action avec les divers systèmes de l'économie. Par exemple, qu'une femme en couche, dont la peau offre cette douce chaleur, cette souplesse, cette moiteur qui annoncent le mouvement vers la périphérie, s'expose imprudemment au froid, ou qu'elle soit fortement saisie par une cause morale, ou qu'elle fasse une erreur de régime, (toutes circonstances qui occasionnent le spasme de la peau) ; alors l'ordre des mouvemens est interverti ; ils prennent une direction funeste, ou sur la membranne séreuse abdominale, et ce qu'on appelle la fièvre puerpérale se déclare, ou sur la plèvre, et une pleurésie se manifeste, ou sur les muscles, et il en résulte des rhumatismes, ou sur le tissu même de l'estomac, et l'action morbide qui s'y établit, est tellement vive, que quelquefois elle a corrodé en entier cet organe, à la manière des poisons, comme mon savant ami M. Chaussier en a rapporté plusieurs exemples. Les bains fumigatoires administrés dans le lit de l'accouchée, dont ce professeur, habile médecin, a le premier établi l'usage à l'hospice de la Maternité, et par lesquels il fait si souvent avorter la maladie au premier frisson, ne doivent aussi ces avantages qu'à leur action stimulante sur la peau. Enfin,

les érythèmes, les rougeurs érysipélateuses qui surviennent si fréquemment dans le cours de ces affections, sont encore des indices de la direction que la nature s'efforce de suivre, et par laquelle elle sait qu'elle sera spécialement soulagée. Rien de moins constant alors que l'organe sur lequel se fait la direction morbifique : c'est toujours sur celui qui originairement, ou par une constitution acquise, est plus susceptible et plus faible. Si elle est plus fréquente sur l'abdomen, c'est par suite de l'irritation générale qu'y a entraînée le développement de l'uterus ; mais chez une femme phthisique, ou au moins qui aura des dispositions à cette maladie, la fluxion se fera sur la poitrine ou sur le poumon ; chez une femme rhumatisante, elle se fera sur les muscles ; chez une autre, elle se fera sur le cerveau. M. le professeur Chaussier a vu des exemples multipliés de tous ces cas. (Adelon, *Thèse inaugurale*, pag. 35.)

Je ne me refuse point assurément à l'évidence des faits : voilà des observations qui prouvent combien il faut être réservé sur le pronostic des maladies. Mais enfin, il ne s'agit ici que d'une suppression de transpiration, tandis que, dans les épidémies, tous les systèmes sont profondément affectés à la fois

par les causes délétères, qui ont propagé la contagion dans toute l'économie. On ne peut concevoir les ravages des épidémies, que par des causes locales ou générales, soit dans l'air, soit dans les alimens, ou dans les miasmes corpusculaires émanés des corps malades.

Les phlegmasies aiguës et chroniques que l'on vient de citer ici, ne sont autre chose que des symptômes locaux, dont on ne peut tirer aucune induction relative à l'altération de la masse des fluides, aux crises, ni à la coction; voilà pourquoi la difficulté aujourd'hui est de reconnaître les principes d'Hippocrate. Il faut convenir que les maladies épidémiques suivent une toute autre marche, que les affections aiguës sporadiques. Les médecins les plus habiles ne peuvent souvent en arrêter les progrès effrayans, par tous les moyens connus. Or, je conclus que la nature de la maladie et des causes morbifiques doit surtout être étudiée, par rapport aux effets du climat, des saisons, du genre de vie, du tempérament. Si l'on ne fait aucune attention à l'influence des causes locales ou générales sur les individus exposés à leur dangereuse influence, il sera impossible d'y mettre un terme. D'ailleurs,

les lois de la sensibilité sont souvent insuffisantes pour découvrir les affections humorales les plus profondes, puisqu'il y a des abcès internes qui ne donnent quelquefois aucun signe de leur présence.

L'érysipèle phlegmoneux s'annonce ordinairement par une chaleur brûlante, avec pesanteur et rougeur de la partie qui en est le siége : celui, au contraire, qui est accompagné de gangrène, débute quelquefois par un sentiment de froid et d'insensibilité qui se communique au tact ; il se forme alors des taches noires, livides, des phlyctènes et des escares; mais cette affection est souvent produite par une cause interne : la saison des chaleurs, des chagrins cuisans, l'usage des liqueurs spiritueuses, des mauvais alimens, les mauvaises fièvres : voilà les causes d'une gangrène spontanée, locale, mais qui devient quelquefois universelle. A la vérité, il y a des exemples de guérison de ces maladies locales, même compliquées d'une affection générale; si, aussitôt que les forces vitales ont repris un peu d'énergie, on a appliqué de bonne heure les vésicatoires, donné le quinquina et pratiqué les opérations chirurgicales convenables.

APHORISME XL.

S'il survient des changemens rapides, soit que le corps se réchauffe après s'être refroidi, soit qu'il change de couleur, ce sont les présages d'une maladie longue.

Les fièvres intermittentes, le rhumatisme et la goutte sont souvent remarquables par les variations du froid au chaud, et surtout les hydropisies. Le froid continuel de la partie, la pâleur ou la maigreur excessive désignent une maladie non-seulement longue, mais d'une guérison très-difficile. On remarque, au contraire, que, lorsque la chaleur se rétablit d'une manière égale, c'est un signe à peu près certain de guérison. Il semble, au reste, qu'Hippocrate ait voulu désigner plus particulièrement une coction imparfaite des humeurs qui, incomplètement assimilées, refluent dans la circulation générale, et excitent par leur présence, des mouvemens fébriles, jusqu'à ce que la dépuration en soit

définitivement opérée par le moyen de la fièvre. Il est manifeste qu'on peut tirer cette conclusion, d'après le travail même qui a lieu dans les dépôts critiques et les abcès internes, où il survient si fréquemment des frissons, des paroxysmes et des accès de fièvre intermittente, pendant tout le temps que dure la suppuration, jusqu'à la cicatrisation ou guérison de l'abcès. Cela est visible dans l'empyème et la vomique qui se terminent par l'expectoration. Mais peut-on isoler les causes morbifiques des parties sur lesquelles elles exercent leur action? l'irritation des solides étant une conséquence directe des diverses acrimonies des humeurs; ou la pléthore bilieuse ou sanguine, devenant une cause d'irritation et de fluxion, il faudra nécessairement en faire dériver toutes les douleurs et autres résultats de la sensibilité; mais il n'y a que les nerfs et les parties organiques qui en soient doués. Le sang qui nourrit les solides est le principe de la chaleur et de l'irritabilité; donc, tout système exclusif, soit d'humorisme, soit de solidisme est impossible.

Tout le monde convient que la fièvre intermittente est une maladie universelle; mais il y a plusieurs affections locales qui produisent absolument les mêmes symptômes que cette espèce de fièvre.

Frank, père, rapporte un exemple de fièvre quarte produite par l'irritation que causait une dent molaire, qui était sur le point de paraître : cette fièvre résista à toutes sortes de moyens ; elle ne disparut que lorsque la dent eut percé la gencive. (*Orat. acad. de circumscribendis morborum historiis.*)

Le célèbre Rizzini, de Cremone, fut appelé auprès d'une vieille femme attaquée d'une fièvre qui offrait tous les symptômes de la fièvre tierce, et qui était accompagnée de vomissemens très-violens. Il prescrivit les excitans les plus énergiques que l'on connaisse en médecine ; mais tous ces moyens furent inutiles, et ne purent sauver la malade. A l'ouverture du cadavre, on trouva dans l'úterus, qui était très-dilaté, un stéatome osseux.

Le docteur Édouard Schuck, homme d'un très-grand mérite, m'a communiqué, dit Frank, une observation sur une fièvre quarte produite par un morceau de lard cru qui était resté dans l'estomac. Cette fièvre résista au quinquina, et ne cessa que lorsque le malade eut vomi ce morceau de lard.

Frank dit avoir observé la même chose chez un soldat qui, après avoir mangé des champignons, éprouva tous les symptômes qui ont coutume de paraître, lorsqu'on a pris

quelque poison. On lui donna un émétique qui lui fit rendre un champignon, et il fut guéri.

Ainsi, comme nous l'avons dit plus haut, la longueur des maladies est à craindre, toutes les fois qu'il survient des alternatives de crise, parce qu'alors les mouvemens n'en sont pas réguliers, c'est-à-dire, qu'il y a variation dans les efforts de la sensibilité. Je ne crois pas que ce soit une raison suffisante de statuer sur cette marche irrégulière, pour adopter une nature différente de maladies ; quoique nous reconnaissions différentes acrimonies des humeurs. L'aphorisme d'Hippocrate a donc essentiellement trait aux fièvres rémittentes et intermittentes, caractérisées par des urines variables, des frissons irréguliers, des sueurs partielles, des douleurs ou un gonflement des articulations. La guérison est nécessairement longue, puisqu'alors la dépuration est incomplète, et que la suppuration doit y suppléer. On en voit de nombreux exemples à la suite de la variole, de la rougeole et des fièvres exanthématiques, dans lesquelles il survient des dépôts critiques, des fièvres putrides, où il survient également des parotides et des abcès aux environs du siége de ces virus, qui éveillent et excitent la sensibilité.

FIÈVRE *muqueuse ou pituiteuse.*

Cléanacte qui demeurait au-dessus du temple d'Hercule est attaqué d'une fièvre qui n'avait rien de fixe dans sa marche. Dès le commencement, céphalalgie, pleurodynie du côté gauche, et douleur contusive des membres : irrégularité des accès qui reviennent à des époques variables, quelquefois des sueurs, quelquefois point du tout ; retour des paroxysmes ordinairement les jours critiques : froid des mains vers le vingt-quatrième jour, et vomissement assez fréquent de bile jaune, puis tout à fait verte, suivi d'un entier soulagement.

30e. Commencement d'une hémorragie de l'une et l'autre narine, mais à des époques variables, et toujours en petite quantité jusqu'à la crise; point d'aversion pour les alimens, ni de soif pendant toute la durée de la maladie, ni de rèves turbulens ; urine claire, mais colorée.

Environ le 40e., urine rougeâtre avec beaucoup de sédiment de même couleur, rémission des symptômes.

L'urine éprouvant ensuite des variations pour le sédiment qui manque par intervalle.

60e. Sédiment copieux, blanc et poli ; rémission générale; intermission de la fièvre ;

urine claire de nouveau, mais d'une bonne couleur.

70e. Apyrexie qui dura dix jours.

80e. Frisson, fièvre aiguë, sueur copieuse, sédiment abondant, rougeâtre et poli de l'urine; la maladie est jugée. (Hippocrate, épidémies, liv. 1er., mal. 6e.)

Toutes les fièvres intermittentes se rattachent à ce genre de symptômes. Lorsque les paroxysmes sont beaucoup plus rapprochés, au point d'anticiper l'un sur l'autre, on nomme alors la fièvre subintrante. On connait le beau traité des fièvres pernicieuses, de M. le docteur Alibert; le traité de Torti, et les travaux de Pringle, de Morton, etc., nous renvoyons donc à ces ouvrages.

APHORISME XLI.

Une sueur abondante, sans cause manifeste, succédant au sommeil, désigne l'usage d'alimens trop copieux, mais avec une diète austère, c'est un indice des évacuans.

La perspiration cutanée n'est jamais plus abondante que pendant le sommeil ; mais la sueur dénote au moins un état de faiblesse, ou une humidité superflue. Les phthisiques et les convalescens sont plus exposés que d'autres à des sueurs abondantes, qui proviennent du relâchement de la peau. Le précepte donné par Hippocrate d'évacuer ceux qui suent beaucoup à l'heure du sommeil, est relatif surtout à l'état des forces. Le moyen particulier de remédier à cette excrétion superflue, à cause de l'extrême abondance des humeurs, est indiqué dans l'Aphorisme LXI, section VII. C'est pourquoi il conviendrait, suivant Hip-

pocrate, d'évacuer par le vomissement les sujets les plus robustes, et de purger par bas les individus faibles. La seule conclusion qui nous paraisse résulter de ce précepte, vient de la sympathie qui lie les fonctions du ventre à celles de la peau. Mais les urines ont un rapport bien plus direct avec la circulation générale, que ne peuvent l'avoir les excrétions du ventre. Ici, est comprise la sécrétion urinaire; en sorte que l'on peut provoquer les urines, ou les selles, ou le vomissement, pour débarrasser des sueurs un convalescent qui mange trop. Mais si la chose arrive à celui qui prend très peu d'alimens, il paraît peu probable qu'il faille encore en diminuer la quantité : c'est encore pis, quand la faiblesse domine, si l'on prescrit les évacuans. Voici à ce sujet ce que dit Hippocrate :

« Quelques-uns, surtout ceux dont la région supérieure du ventre contient beaucoup de bile, sont bien plus incommodés de ces irrégularités, que les sujets phlegmatiques, dont l'abondance de pituite leur permet plus facilement de supporter une abstinence à laquelle ils ne sont point habitués et de se contenter d'un seul repas par jour. Ce que j'ai dit suffit pour prouver que tout changement extraordinaire, par rapport aux habitudes ou au

tempérament, est une des causes principales des maladies. Ainsi on ne doit pas épuiser à contre-temps les vaisseaux (1), ni les remplir par des alimens trop copieux, pendant la violence des maladies ou leur inflammation; ni procéder d'une manière subite à aucun changement quelconque. »

« Une maxime très-importante, c'est, à mon avis, de ne point défendre entièrement, dès les premiers jours, les sorbitions, ou toute autre espèce de liquide, aux malades qui doivent y avoir recours un peu plus tard. Ceux-ci ignorent entièrement que toute la tisanne d'orge, c'est-à-dire, la purée, (à peu près aussi substantielle que la décoction très-rapprochée d'orge perlée, ou de gruau, ou les fécules et la bouillie, moins fortes cependant que les consommés et les bouillons gras, dont il faut absolument interdire l'usage, dans les maladies aiguës), leur est nuisible lorsqu'ils commencent à en user après deux ou trois jours d'abstinence et même plus.

« Ceux qui ne prennent que la tisanne écré-

(1) J'avoue que je ne saurais me refuser à l'idée de croire que la circulation était connue du temps même d'Hippocrate. (Traité du régime dans les maladies aiguës, 20, 21 et 22.

mée ne se doutent pas qu'ils en seront lézés, s'ils ne commencent à s'y accoutumer d'une manière régulière. Cependant on sait bien qu'il faut éviter avec soin, avant la coction de la maladie, de donner toute la tisanne d'orge (la purée), à un malade habitué au suc de cette même tisanne; il s'en trouverait très-mal. »

« Ce sont là des preuves manifestes qu'il y a des médecins qui ne conduisent pas bien les malades dans leur régime : car dans les maladies où il ne faut pas produire une inanition excessive, notamment chez ceux qui doivent être nourris avec le suc de tisanne; ils ordonnent une abstinence la plus absolue (1), et dans celles où il ne faut pas passer tout d'un coup de l'inanition aux alimens liquides (aux bouillons gras), ils se trompent le plus souvent; quelquefois, à l'inanition des vaisseaux, ils préférent les alimens liquides, supposé, que la maladie dût éprouver des exacerbations. »

(Du temps d'Hippocrate, un certain Hérodicus, excédait ses malades de jeûnes, de

(1) On sait qu'Asclépiade, célébre médecin, relégua Cicéron à sa terre de Tusculum, où il l'assujétit à une diète si rigoureuse, qu'il ne lui permit même pas de boire une goutte d'eau pendant trois jours. (Lettre de Cicéron à Atticus.)

courses, de veilles et de fatigues de tous genres.)

« Ces erreurs sont quelquefois cause que les humeurs crues qui viennent de la tête, et les matières bilieuses se jètent sur la poitrine. »

« Alors il survient des insomnies qui s'opposent à ce que la maladie éprouve la coction. Les malades sont abattus, chagrins, inquiets, (voir le commentaire 17, pag. 100) et sont attaqués du délire; le regard devient farouche, étincelant; les oreilles tintent, le froid s'empare des extrémités; l'urine est crue; les crachats sont sans consistance, salsugineux, de bile pure et peu abondans: il y a des petites sueurs autour du cou, avec anxiétés; la respiration est comme entrecoupée, fréquente et extrêmement forte; les sourcils se gonflent et deviennent menaçans; le malade rejète les couvertures de dessus sa poitrine; il lui survient de violentes syncopes, un tremblement de mains, et quelquefois aussi de la lèvre inférieure. »

Afin qu'on ne se trompe pas sur le genre de la maladie qui est ici essentiellement inflammatoire (la fièvre ardente). Hippocrate ajoute: « Lorsque ces symptômes se déclarent au commencement de la maladie, ils présa-

gent d'une manière certaine, un délire qui, ordinairement est suivi de la mort; ceux qui parviennent à réchapper sont attaqués d'abcès ou d'hémorragie du nez, ou ils expectorent un pus blanc et très-épais ». Il faut se garder de prescrire une diete excessive dans toutes les occasions; l' abstinence dèit avoir des bornes. (Hippocrate.) (1)

Il serait donc contraire à une saine pratique, d'astreindre, dans tous les cas, les malades à une diète rigoureuse ou excessive. La diète, exigée pour les convalescens, n'est autre qu'un régime fortifiant, c'est-à-dire, des alimens de bonne qualité et de facile digestion. Supposé qu'uu convalescent fasse des excès dans les alimens, et surtout le soir, nécessairement le travail de la digestion occasionnera des sueurs; alors la diminution des alimens devient nécessaire : s'il y a excès dans la boisson, il est encore plus indispensable de la supprimer que les alimens. Lorsque l'on s'est assuré que la digestion, même sans être troublée ni laborieuse, produit un mauvais chyle, facilement reconnaissable à la mauvaise couleur du visage et de la peau, à une sorte de bouffissure, à l'aspect luride

(1) Du régime dans les maladies aiguës, § 7.

joint à la décoloration, on ne peut douter, malgré le bon état de la digestion, s'il y a des sueurs abondantes, qu'elles ne proviennent d'une mauvaise application du chyle; alors, c'est vers les voies digestives qu'il faut diriger les médications, soit par les vomitifs, soit par les purgatifs, qui rétablissent le ton de l'estomac et des autres organes. Dans le cas où il n'y a qu'une faiblesse relative, ce sont les toniques, les amers, les astringens, les anti-scorbutiques et le quinquina qui conviennent le mieux.

Quelquefois la plénitude du pouls, sans trop de roideur, est suivie d'une abondante sueur : c'est ce qui avait lieu dans la *suette*, maladie dans laquelle on s'obstinait, il y a quelques années, à échauffer les malades avec des couvertures multipliées, avec des cordiaux, en leur permettant à peine de respirer l'air libre, même pendant les plus grandes chaleurs de l'été. La plupart des individus qui furent ainsi traités périrent promptement, tandis qu'au contraire on sauva tous ceux qu'on saigna et auxquels on fit suivre un régime rafraîchissant. (Portal, tom. 5 de l'Anat. méd., pag. 369.)

« Cette suette fit des ravages affreux, il y a environ vingt-cinq ans, à Toulouse et

lieux voisins. Ce ne fut que par le traitement anti-phlogistique qu'on parvint à la guérir, après avoir reconnu les mauvais effets d'un traitement opposé. On y aurait plutôt recouru, si l'on eût su qu'à Beauvais, une vingtaine d'années auparavant, on avait aussi nui aux malades par un traitement échauffant ; et que les saignées, les acides et l'exposition au grand air les avaient au contraire sauvés. Les papiers publics du temps, et une thèse soutenue aux Écoles de la Faculté de Paris, font mention de cette suette épidémique. Sydenham, traitant des petites véroles accompagnées de sueurs excessives, adopta le régime anti-phlogistique, fit beaucoup usage de la saignée, et guérit presque tous ses malades : Morton n'en sauva qu'un très-petit nombre, en suivant une méthode contraire ».

« Nous attribuons trop souvent, dit M. le docteur Keraudren, inspecteur du service de santé de la marine, et l'un des savans collaborateurs du dictionnaire des Sciences méd., (tom. 22, art. hydrographie), à l'ignorance, au caprice des législateurs, ou à des idées superstitieuses, les habitudes que nous voyons régner en certains pays, parce qu'elles sont différentes des nôtres. Si nous n'étions pas aussi persuadés de notre supériorité, et

que nous voulussions examiner avec moins de prévention les coutumes des autres peuples, nous serions souvent forcés de convenir que ces pratiques qui nous étonnent, ont pour la plupart, un but réel d'utilité, et sont même quelquefois d'une nécessité que commande impérieusement la nature des lieux qu'ils habitent. Il paraît en général, que dans les climats très-chauds, l'homme tire plutôt sa nourriture des productions végétales, que de la chair des animaux. L'exemple des Européens ne décidera probablement jamais les Indiens, à préférer la viande au lait, aux fruits, aux graminées. »

« Le nègre lui-même qui, dans nos possessions coloniales, se livre, sous un ciel de feu, aux travaux les plus pénibles, n'est pas moins tempérant. Des fruits, des légumes, quelques fécules composent presque toute sa nourriture. Rien ne prouve mieux les avantages que peut procurer aux individus qui vont habiter ces contrées, une nourriture peu abondante, fournie principalement par les végétaux. Si l'on fait attention aux changemens qui s'opèrent dans la constitution des Européens, pour s'accommoder à l'influence du ciel, dans les régions torrides, on verra qu'ils perdent leur embonpoint, leur coloris

brillant; qu'ils éprouvent dans leurs forces physiques, une diminution sensible. On a depuis long-temps observé que ceux qui partent d'Europe dans ces dispositions, ont moins à craindre que les hommes d'une constitution plus robuste. La débilitation semble donc une condition nécessaire de l'acclimatement; et nous sommes assez insensés pour vouloir faire plier à nos goûts, les lois que nous impose un sol aussi rigoureux, en y portant et les habitudes et la manière de vivre, que nous suivons en Europe! »

« Un des effets les plus pernicieux des pays chauds et humides, c'est de provoquer des sueurs excessives qui épuisent les forces, affaiblissent spécialement le système cutané et en même temps les organes de la digestion; de-là les coliques, les choleras, les diarrhées, les dysenteries, maladies si communes et si fatales à l'homme dans les régions insalubres. Trouver le moyen de modérer l'influence de cette constitution atmosphérique, et de réprimer les pertes énormes qu'elle occasionne par la transpiration, ce serait sans doute avoir beaucoup fait pour soustraire les Européens aux maladies qui les menaçent, et pour les conserver en santé. Ici, comme partout, la nature doit être notre guide; elle n'a

pas donné une peau blanche et délicate aux indigènes de ces climats; chez eux l'enveloppe extérieure est noire, basanée, olivâtre, cuivreuse, non-seulement le corps muqueux paraît en effet sécréter une humeur noire, ou d'une couleur plus ou moins foncée; mais la peau elle-même est constamment lubréfiée à sa surface par une liqueur grasse et comme huileuse. C'est probablement à cette organisation du système dermoïde que ces peuples doivent le privilége de supporter les travaux les plus rudes, sous les rayons d'un soleil dévorant. Cependant on les voit encore s'occuper d'ajouter à ces dispositions innées: ceux-ci se couvrent le corps de diverses matières colorantes : ceux-là l'enduisent de quelque substance grasse, comme l'huile de cocos, etc. On a loué l'efficacité des frictions huileuses pour garantir de la contagion; mais on objectera peut-être qu'en bouchant les pores de la peau, elles doivent s'opposer à la libre issue de l'humeur transpiratoire : ce ne serait pas là un inconvénient; ce serait au contraire une indication qu'il faudrait s'efforcer de suivre, puisqu'on ne peut se dispenser de regarder les sueurs immodérées comme des causes prédisposantes de toutes les maladies qui attaquent les Européens, sous

les tropiques et la zône torride. On conseille alors l'usage des toniques les plus forts.

On pourrait suivre pour la préparation alcoolique de quinquina, les proportions suivantes : 1.° quina concassé, huit onces; écorce d'orange, quatre onces; alcool à vingt degrés, huit livres. La dose de cette teinture serait prise le matin à jeun, et l'autre avant le coucher. Elle serait administrée pure ou étendue dans une petite quantité de vin; un gros de quinquina en poudre, matin et soir, dans un véhicule quelconque, produirait sans doute d'aussi bons effets ».

Il s'en faut donc bien qu'il soit toujours nécessaire d'avoir recours aux évacuans, lorsqu'il y a des sueurs excessives, même dans le sommeil; car la médecine rationelle est fondée surtout, sur les préceptes immuables relatifs aux saisons, aux climats, aux tempéramens, aux âges; en sorte qu'en arrivant dans un pays, on doit commencer par observer les maladies qui y régnent habituellement, et les terminaisons critiques, pour y adapter les moyens de guérison.

Ainsi, les sueurs immodérées pendant le sommeil, dans un pays chaud, ne pourraient être combattues efficacement par les évacuans; car ce serait diminuer les forces et disposer les

hommes les plus robustes à une prompte débilité, qui les exposerait aux fièvres malignes.

L'aphorisme dont l'application est générale, ne pourrait néanmoins être suivi indistinctement dans tous les pays. Il faut se rapeler qu'Hippocrate a exercé son art sous le beau climat de la Grèce; et que l'Italie serait la contrée la plus favorable à cette pratique, tandis que notre climat, fort inférieur à la chaleur de l'Italie et des pays chauds, ne présente que très-rarement ces sueurs excessives dont il est ici question.

Mais justement, les sueurs produites par la nature de la saison, du climat ou du pays et des lieux situés sous la Zône-Torride ou près de l'équateur, où on n'est point encore acclimaté, indiquent alors un état presque naturel : ainsi, elles doivent être seulement modérées en raison de toutes ces différences.

APHORISME XLII.

Les sueurs froides ou chaudes continuelles, annoncent les premières, une maladie plus grave ; les secondes, une maladie plus faible.

Les symptômes quelquefois tout-à-fait contraires qui accompagnent la sueur, doivent faire appliquer à cette exhalation de santé, la distinction faite aux hémorragies qui ne sont que des exhalations morbides. Tantôt une plus grande rougeur du système capillaire cutané, une circulation plus vive dans ce système, une plus grande chaleur, un développement plus grand de forces dans toute l'économie, méritent à la sueur le nom d'*active*; tantôt des phénomènes inverses, la pâleur de la peau, un froid glacial, la faiblesse du pouls, la syncope la caractérisent suffisamment une exhalation *passive*. Dans le premier cas, il y a une légère congestion à la peau ; c'est par

un surcroît d'action des vaisseaux, qu'ils sécrètent une plus grande abondance des fluides : dans le second, au contraire, la sueur qui coule ne paraît être qu'une transsudation. Les vaisseaux, loin d'éprouver une exaltation passagère, augmentent leur faculté exhalante, paraissent avoir perdu tout leur ressort, et laisser couler tout le fluide à mesure et à peu près qu'il se présente. La sueur qui s'écoule à la course, par exemple, est une sueur *active*, tandis que la sueur froide de la crainte est une exhalation *passive*. Cette distinction est également applicable aux sueurs qui surviennent dans les maladies ; et, si celle qui termine un accès de fièvre, est bien évidemment active ; elle est tout aussi manifestement passive la sueur froide qui arrose le corps quelques instans avant la mort ; surtout si celle-ci a été amenée par une maladie longue, précédée d'une agonie plus ou moins pénible, que lente ; car, si la mort arrive brusquement au milieu des efforts et de la lutte de tous les organes, la sueur peut bien résulter de la part que prend la peau à la réaction ; dépendre de l'excitation que cet organe partage sympathiquement avec toute l'économie, et dès-lors être active. Le fait particulier cité par Bichat d'un hémiplégique qui ne suait

que du côté malade ; celui observé par M. Alibert, d'un jeune homme attaqué d'une paralysie générale, et qui a langui pendant prés d'un an dans un état continuel de diaphorèse, sont encore des exemples de sueurs passives.

M. B., âgé de quarante-cinq ans, fut attaqué d'une fièvre rémittente tierce avec deux paroxysmes par jour. Dès les premiers accès, il se plaint d'un violent mal de tête, et de prostration des forces, avec de légères défaillances et une sueur froide. Je prescrivis aussitôt le quinquina liquide avec de bons potages et du vin de Bordeaux. La fièvre s'étant peu modérée, les doses de quinquina dûrent être plus fortes ; mais des vomissemens étant survenus, il a fallu y joindre la thériaque ; le malade a ensuite été purgé, et la fièvre s'est terminée le 14e. jour.

Une jeune personne mal réglée, eut une fièvre tierce, avec des sueurs chaudes, halitenses, copieuses ; c'était au printemps : les prescriptions furent des délayans, un vomitif, puis des sangsnes. La fièvre a continué pendant 21 jours, et n'a plus reparu.

« Peut-être même la maladie connue sous le nom de *suette*, n'est-elle quelquefois qu'une fièvre adynamique singularisée par l'existence

d'une sueur passive? Du reste, on conçoit que cette différence entre les sueurs était importante à noter; soit uniquement pour faire apprécier, dans l'un et l'autre cas, l'état réel des forces vitales dans la peau en particulier et dans toute l'économie en général, soit pour diriger dans le choix des moyens propres à faire cesser cette exhalation, si elle devenait trop abondante. (Adelon, thèse citée, page 45.)

On doit conclure de ces réflexions, que les sueurs chaudes, halitueuses, qui se montrent généralement dans les maladies aiguës et les fièvres continues, ne seraient nullement critiques, et encore moins celles qui sont froides. L'excès de chaleur ou d'irritation étant l'effet de la violente réaction des propriétés vitales, tandis que le froid en est en quelque sorte l'abolition; les sueurs chaudes, dans le premier cas, ne peuvent être regardées simplement comme critiques: ainsi la saignée du bras est indiquée dans les maladies aiguës et les frissons continus, toutes les fois qu'elle paraît nécessaire, malgré l'abondance extrême des sueurs; au contraire, si les sueurs sont froides, les évacuans, soit les purgatifs, soit la saignée, sont évidemment contraires. Mais la décomposition du caillot par le changement de propriétés de la fibrine

détruite dans certains cas, et dépourvue d'irritabilité, ne joueroit ici aucun rôle, quoique le contraire soit reconnu dans les commentaires 27e. et 55e. Les sueurs de sang ne seraient produites que par une excitation plus grande du système cutané, comme les petéchies et les vibices ou taches pourprées, qui dépendraient uniquement du défaut d'excitation de la peau et du relachement des solides. Ainsi, le système qui tend à centraliser toutes les fonctions dans leurs organes, notamment à l'égard des phlegmasies particulières, ne se lie d'aucune manière avec les changemens et terminaisons critiques des maladies générales, au moins dans le système actuel.

Malade quatrième des épidémies d'Hippocrate : Un phrénétique, alité dès le premier jour de sa maladie, vomit beaucoup de matières liquides, verdâtres. Aussitôt fièvre aiguë, accompagnée de frisson ; sueur abondante, continuelle, universelle ; douleur gravative de la tête et du cou ; urine claire avec un léger nuage, très-divisé, tenu en suspension et sans sédiment ; selles stercorales assez copieuses, délire, insomnie.

Le lendemain, le matin, perte de la voix ; fièvre aiguë, sueurs continuelles, palpitations ou tremblemens par tout le corps ; dans la

nuit, convulsions. Le troisième jour, symptômes aggravés en totalité; le quatrième, mort. (Hippocrate.)

On ne distingue pas bien exactement ici, si la sueur était froide ou chaude ; mais la rapidité de la maladie ne laisse plus aucun doute sur la force et la véhémence des symptômes. Il est probable que si ce malade eût éprouvé une hémorragie du nez abondante, il en eût été soulagé : quoique la guérison paraisse presque impossible, cependant, disons-le, on aurait pu, en pareil cas, employer sur-le-champ le traitement des maladies très-aiguës.

On regrette généralement dans les observations d'Hippocrate, les prescriptions nécessaires à la guérison. Je crois que, lorsqu'on indique maintenant quelque maladie grave, on devrait y joindre le traitement prescrit, et, autant que faire se peut, s'éclairer encore par l'ouverture des corps : on ne peut rien attendre de plus de la prudence humaine.

Il y a cependant des maladies aiguës, qui se terminent par les seuls efforts de la nature; alors on se borne à la médecine expectante. Je vais en citer un exemple également puisé dans les Épidémies.

Fièvre éphémère inflammatoire.

Périclès, à Abdère, est pris d'une fièvre

aiguë continue, avec sentiment général de souffrance, soif vive, nausées, vomissement de la boisson, douleur rapportée à la rate, pesanteur de tête.

Le premier jour, hémorragie copieuse de la narine gauche, fièvre plus vive, urine abondante, trouble, blanchâtre, point sédimenteuse.

Le deuxième, tous les symptômes furent aggravés; urine épaisse avec sédiment, diminution du dégout, sommeil.

Le troisième, rémission de la fièvre, urine copieuse avec des signes de coction et un sédiment abondant; nuit calme.

Le quatrième, vers midi, sueur abondante, chaude, universelle, terminaison de la fièvre qui est jugée point de récidive. La maladie était aiguë. (Hippocrate.) Le premier exemple rapporté par notre auteur est une inflammation aiguë du cerveau, une *phrénite* ou *encépalite*, je ne crois pas qu'il y eût alors espoir de guérison; du moins cela arrive très-rarement.

APHORISME XLIII.

Les fièvres continues, plus intenses le troisième jour, sont plus dangereuses, mais dès qu'elles deviennent intermittentes, cela annonce qu'elles sont dépourvues de danger.

Lorsqu'on veut connaître l'ultracisme des opinions du siècle sur les divers caractères génériques des fièvres, il ne faut pas oublier surtout les singulières idées de quelques médecins chimistes. Les Mémoires de la Société médicale d'émulation, 4e. année, tome IV, pag. 159, font mention d'une doctrine nouvelle des fièvres, entièrement basée sur la chimie pneumatique (1).

Mais comme le quinquina et toutes les écorces, ainsi que l'opium, contiennent beaucoup d'oxygène, l'auteur les donnait

(1) Mémoire de Godefroy Chrétien, traduit de l'allemand par le docteur Marc, et publié par le Collége Royal de médecine de Berlin, d'après les ordres du roi de Prusse.

quelquefois alternativement avec une *once* ou deux d'acide *muriatique* ou sulfurique étendu dans beaucoup d'eau.

Deux célèbres praticiens français se sont élevés contre le danger de cette méthode, en blâmant ouvertement l'usage intérieur des acides minéraux. M. le docteur Portal nous prévient « qu'un célèbre médecin de Montpellier, qui a tenu, pendant quelque temps un rang distingué parmi les praticiens de Paris, a terminé par nuire beaucoup à sa réputation, par des accidens fâcheux auxquels a donné lieu son obstination à prescrire les acides minéraux à des malades souvent d'une irritabilité et d'une sensibilité extrêmes, comme aux phthisiques. Deux ou trois de ces malades ayant été ouverts après avoir éprouvé des cardialgies, et quelquefois des vomissemens considérables, on a trouvé leur estomac enflammé et même ulcéré. J'ai assisté à l'ouverture de deux personnes qui étaient mortes de la sorte ». (Anat. méd., t. v.)

M. le docteur Heurteloup, après s'être fait cette question : Il serait essentiel de savoir ce que sont devenus les malades traités par les acides minéraux, a glissé dans un autre endroit, un article qui paraît détruire ses craintes. Il a dit, tom. 2, pag. 341 du

même ouvrage (1) : « Je trouve, dans ma correspondance, des détails qui me furent envoyés, sur la maladie de Livourne, par le chirurgien-major du 62e. régiment d'infanterie de ligne (le docteur Guyot), en garnison dans cette place ; et j'y vois qu'ayant été atteint lui-même de la maladie, ainsi que plusieurs officiers, il se guérit et tous ses malades, en faisant usage, à différentes fois, de vomitifs qui firent rendre, par haut et par bas, beaucoup de bile porracée et noirâtre, d'une puanteur insupportable ; ils prirent constamment pour boisson, de l'eau acidulée avec l'acide muriatique oxygéné ; on leur administra un grand nombre de lavemens acidulés de même, et qui toujours procuraient des évacuations très-abondantes de matières semblables à celles que les vomitifs avaient fait rendre : on soutenait les forces par les cordiaux et le quinquina ».

La nouvelle méthode de traiter les fièvres par les immersions d'eau froide, d'après Giannini, n'a pas eu moins de succès en Italie,

(1) De la nature des fièvres et de la meilleure méthode de les traiter, par le docteur Giannini, médecin du grand hôpital de Milan, traduit de l'Italien, avec des notes et des additions, par M. Heurtetoup, premier chirurgien des armées; 2e. vol. in-8o. — 1808.

que le docteur Godefroy Reich paraît en avoir obtenus dans son pays par l'emploi des acides minéraux ; mais nous savons que ces tentatives, quelquefois fructueuses, ont été le plus souvent funestes en France, excepté cependant dans quelques cas désespérés de fièvres putrides, malignes, contagieuses avec pétéchies, ou des éruptions miliaires exanthématiques.

Il y a aussi des médecins qui donnent la fève de Saint-Ignace, la noix vomique et l'arsénic pour guérir les fièvres intermittentes invétérées. Comme ces remèdes extrêmement violens, ou plutôt ces poisons, ne peuvent être administrés qu'avec les plus grandes précautions, il faut s'en interdire l'usage, à moins d'avoir acquis une expérience suffisante pour ne pas commettre des erreurs funestes.

Je ne fais ces observations qu'en faveur des jeunes médecins qui, ne consultant que leurs livres, accueillent avec avidité, dans leur pratique, toutes les découvertes. Il n'est pas douteux qu'ils ne prétendent justifier d'excellentes intentions; mais le désir de mettre fin promptement à une maladie ne doit jamais excéder les bornes prescrites par une sage observation.

Il est de fait que la médecine expectante

dans les fièvres intermittentes simples, après les évacuans, par haut ou par bas, la saignée du bras, si elle est nécessaire, réussit plus souvent qu'une médication très-active. Cependant s'il s'agit d'une fièvre rémittente double-tierce, pernicieuse, c'est-à-dire, avec des syncopes, des sueurs froides, ou des symptômes très-graves, il vaut mieux employer tout de suite le quinquina. L'aphorisme ne prescrit pas de convertir absolument une fièvre rémittente en intermittente; mais il exprime seulement la diminution du danger, dès que celle-ci éprouve une véritable intermission. Il en est de même des fièvres continues, qui commencent par laisser quelque relâche, qui bientôt est suivi d'intermission absolue et de guérison. Lorsqu'au contraire, une fièvre intermittente, même quarte, devient continue, elle se change facilement en double quarte maligne, ou sub-intrante, c'est-à-dire, en fièvre aiguë et continue. J'en pourrais citer plusieurs exemples, notamment celui-ci. Un homme de quarante ans, habitant le faubourg St.-Marceau, allait régulièrement en été, tous les jours aux Champs-Elysées, pour y jouer à la paume, et revenait dîner chez lui vers trois heures, c'est-à-dire, au moment de la

plus forte chaleur. Il éprouva d'abord des accès de fièvre intermittente tierce qu'il négligea, continuant de se livrer avec une sorte de fureur à ses courses : mais la fièvre devint double tierce, puis continue. La phrénésie la plus ardente accompagna jusqu'à la mort les symptômes fébriles avec soubresauts, langue noire, pouls faible, sueurs froides, urine noirâtre, flux de ventre continuel, taches bleuâtres, yeux éteints : il fut impossible de rien faire prendre au malade ; les vésicatoires au cou et aux jambes furent appliqués inutilement ; il expira au milieu des convulsions, le 15ᵉ. jour de la fièvre. Les applications d'eau froide sur la tête ne produisirent aucun résultat. On voit qu'indépendamment de l'accablement des forces, dans cette fièvre sub-intrante ou pernicieuse, il s'y est joint une altération des humeurs. Cette espèce de fièvre cérébrale, par la nature de la cause, n'était-elle pas produite évidemment par l'altération de la bile ou par le sang, comme Hippocrate en a cité plusieurs exemples dans les observations jointes aux 1er. et 3e. livres des épidémies (1).

---

(1) Voyez les Commentaires sur les quarante-deux observations à la suite de la traduction des Epidémies, tom. IV, p. 362 et 512.

Quant aux fièvres très-longues et non continues, il faut aussi prendre garde de ne pas confondre, soit pour le pronostic, soit pour le traitement, la fièvre rémittente hectique, que les phthisiques éprouvent avec la véritable fièvre rémittente humorale ou autre. J'ai vu bien souvent, dit M. Portal, pag. 319 du traité sur la phthisie pulmonaire, « les médecins se tromper à cet égard, et toujours au préjudice du malade. Il paraît que le quinquina ne réussit pas lorsqu'il n'y a point une rémittence ou au moins une rémission considérable de la fièvre; alors on le donne ordinairement avec succès; surtout quand la fièvre a commencé par être intermittente. J'ai recueilli divers exemples de ce genre que je pourrais rapporter. Il en est un qui m'a frappé davantage, et que je ne puis passer sous silence. M. de Pierrecourt, âgé à présent de vingt-six à vingt-sept ans, fut atteint (en 1787) d'une fièvre intermittente, dont les accès ne furent pas bien réglés; il fut d'abord traité par M. Geoffroy, docteur régent de la faculté de médecine de Paris, et l'un des plus célèbres et des meilleurs praticiens de cette capitale. Le traitement fut long: non seulement les accès ne diminuèrent pas, mais se polongèrent; la fièvre devint con-

tinue, avec de la toux, de la difficulté de respirer, des sueurs continuelles, une maigreur excessive, des faiblesses extrêmes; et comme il arrive souvent, dans de longues maladies, que les malades veulent changer de médecin, je fus appelé pour lui donner mes soins. A juger par la toux, par la fièvre, par les sueurs, par l'enflure des extrêmités, par la bouffissure générale et la diarrhée, j'eusse cru le malade au dernier degré de phthisie pulmonaire; mais comme je savais que cet état avait succédé à une fièvre humorale fort longue, d'abord continue, ensuite rémittente; que les redoublemens ne venaient pas aussi régulièrement le soir, mais indistinctement le matin, ou à toute autre heure, j'espérais que le quinquina pourrait en pareil cas, produire de bons effets : je le donnai sous forme d'apozème, à la dose de deux onces en vingt-quatre heures, ce qui fut réitéré quelques jours, et le malade guérit fort heureusement. (Portal.)

APHORISME XLIV.

Dans les longues fièvres, il se déclare facilement des tumeurs ou des douleurs aux articulations.

Les fièvres longues s'étendent au moins au quarantième jour ; mais j'ai vu des malades ne pas discontinuer d'avoir la fièvre jusqu'au soixantième. Quoique le ventre soit toujours relâché, les forces ne diminuaient pas sensiblement. Quelques sujets affectés de fièvres putrides sporadiques présentent des symptômes variables : si, dans cet instant, on applique les vésicatoires aux jambes, ce sera prévenir la longueur de la maladie, que l'on abrège aussi par le quinquina, les toniques et les excitans. Dans les épidémies, on voit arriver plus souvent des dépôts critiques, que dans les autres cas : ainsi il faut admettre pour les premières une altération des fluides au point de changer chimiquement leur composition. Voici un fait qui le prouve : Madame.... nouvellement accouchée, est

prise d'un frisson, une douleur se déclare dans l'aine droite; le soir même, une légère tache noire, large de deux ou trois lignes, paraît au milieu d'une tumeur blanche, lisse, polie; des nausées surviennent et des lipothymies; le pouls s'affaiblit : le lendemain, la tache gangréneuse occupe tout l'espace du pli de l'aine, et se prolonge inférieurement sur la cuisse droite, puis s'étend au flanc et au ventre; des syncopes surviennent et la malade meurt.

Voici en général les signes auxquels on reconnaît qu'une maladie sera longue. « D'après Hippocrate, *deuxième constitution des épidémies* : Les frissons étaient vagues, irréguliers, mais plus rares et moindres que dans les autres fièvres; les sueurs fréquentes, mais modiques; loin de soulager, elles étaient nuisibles; le froid des extrémités était très-grand, la chaleur s'y rétablissait difficilement, les insomnies n'étaient point complètes. Il y avait assoupissement comateux et trouble d'entrailles avec des suites plus fâcheuses, que dans d'autres cas; les urines presque toujours ténues, crues, décolorées, ne donnant que fort tard des signes de coction critique, ou elles étaient épaisses, bourbeuses, sans aucune séparation, ni sédiment, ni coc-

tion, ou en petite quantité avec un sédiment cru : celles-ci étaient les plus mauvaises.

D'après ces caractères, si on les trouvait réunis, la crise ou la terminaison des maladies n'étant affectée à aucun émonctoire, ni aux évacuations du ventre, ni à une hémorragie, nécessaires à la séparation des principes morbifiques, tandis que l'irritation continue, on ne peut douter que la guérison ne soit douteuse. Les glandes doivent concourir à la perfection du chyle : alors, soit l'excitation des vaisseaux, soit l'acrimonie des fluides, le tissu des parties organiques s'engorge, l'inflammation y survient, d'une manière aiguë ou chronique, et il y a alors un dépôt aigu, ou par congestion.

Mais Hippocrate a admis des métastases : Tels furent de petits exanthêmes qui ne répondaient pas au changement de la maladie, et qui disparaissaient promptement; des parotides qui ne terminaient rien et n'étaient suivies d'aucun résultat favorable. Chez quelques malades, l'humeur se portait aux articulations, surtout à l'ischion ; mais rarement le dépôt était critique, et les choses revenaient bientôt à leur premier état. Hippocrate, remarque que les malades mouraient

des suites de leurs longues souffrances, des flux colliquatifs et de la maigreur excessive qui les consumaient lentement ; il fait observer, qu'il y avait des fièvres quartes, tierces, erratiques, qui succédaient, par apostase, aux fièvres continues. C'est encore la même marche dans quelques maladies compliquées d'affection des viscères, et de lésions organiques, comme nous en avons des exemples dans les fièvres pituiteuses et putrides, sous différens types particuliers.

Moyens purgatifs. Il est des personnes qui croient devoir et pouvoir toujours prévenir la terminaison des maladies et surtout des fièvres, en leur opposant intempestivement, soit les vomitifs, soit les purgatifs, en tout temps, et pour ainsi dire dans toutes les occasions. Nous aurons sujet de démontrer successivement les dangereux effets de cette mauvaise méthode, qui transforme la vraie médecine en empirisme. Signalons d'abord ici l'emploi des purgatifs : ces médicamens dont on a tant abusé en médecine, trouvent bien plus rarement que les vomitifs, une application avantageuse à la santé des militaires. Aussi cette pratique absurde et dangereuse, qui consistait à les purger et repurger sans cesse dans toutes les périodes des maladies,

et même pendant la convalescence, est depuis long-temps unie de la pratique, comme cause fréquente de rechutes et d'autres graves accidens. Néanmoins, lorsque leur emploi est bien dirigé, les purgatifs peuvent être d'un grand secours dans la thérapeutique; mais seulement pour débarrasser l'intestin des matières fécales, qui pourraient devenir susceptibles d'aggraver la maladie. Les purgatifs conviennent assez souvent au début de quelques fièvres essentielles, et à beaucoup de maladies aiguës, lorsqu'il y a constipation; ils sont seulement nécessaires pour faire disparaître l'embarras intestinal, qui se complique dans beaucoup de cas, avec d'autres maladies, soit à leur début, soit à toute autre époque de leur cours; affection fréquente chez les soldats, et que Colombier à décrite sous le nom de fièvre *stercorale*, dans son traité *de médecine militaire*.

Mais il faut s'en abstenir dans la plupart des diarrhées des militaires, et dans ces funestes dysenteries auxquelles ils sont si sujets, et qui sont constamment dues à une inflammation plus ou moins marquée de la tunique interne de l'intestin, que la moindre irritation ne ferait qu'augmenter. En général, à l'exception des cas dans lesquels les purgatifs sont réelle-

ment indiqués par des signes sensibles et évidens par les Aphorismes 17 et 20, Sect. IV, on doit s'en abstenir, avec d'autant plus de soins, que ces médicamens ont le double inconvénient d'épuiser, ou au moins d'affaiblir rapidement les forces vitales, et de porter une irritation plus ou moins vive sur le canal intestinal, déjà si éminemment disposé, chez des sujets intempérans, à devenir le siége de ces inflammations faibles et lentes, si funestes et si redoutables dans les armées. » (Brion.)

Cautus sis in emeticis et purgantibus propinandis, iterandis, ne signa saburræ fallacia habeas pro veris. (Stoll, Aph. 841.)

Si dubites de evacuatione instituendâ, notandum eam plerumque plus nocere præter rem factam, quàm omissam, ubi fuerat indicata. (Aph. 843.) (1)

Les vésicatoires et les cautères au bras sont en général préférables, soit pour détourner la source du mal, particulièrement dans les affections des viscères de la poitrine, du ventre et de la tête, soit pour tarir la matière des dépôts critiques, à la suite des maladies longues. (Hippocrate, Traité des humeurs, § 6, 8, 39, 40, 41, 53, 74, 75.)

---

(1) De l'expérience méd. par LeRoux de Rennes, p. 166 et 167.

APHORISME XLV.

Ceux qui, à la suite de longues fièvres, sont atteints de tumeurs ou de douleurs aux articulations, sont les moins réglés sur les alimens.

DANS la nouvelle théorie, on ne tient compte que de l'irritation des solides : si un convalescent ne se rétablit pas promptement, fortifiez-le : s'il mange trop, ou s'il prend des alimens de mauvaise qualité, n'importe, pourvu qu'il les digère, ses forces reviendront et la santé en sera la conséquence directe. Si de pareilles propositions n'étaient pas accueillies, il serait inutile d'en faire voir l'insuccès ; mais comme dans la doctrine d'Hippocrate, il ne suffit pas de consulter les forces, et qu'il faut encore voir leur résultat, quoiqu'un malade mange bien et fasse bien toutes ses fonctions, on doit encore examiner, si les humeurs ne pêchent pas par leurs qualités ou par leur superfluité.

Si des alimens indigestes, ou trop abondans, sont donnés avec profusion à un estomac faible, nécessairement il ne les digérera pas, ou il en résultera un chyle imparfait, qui ne pourra se convertir en principes homogènes destinés à s'assimiler au reste des humeurs. Le sang lui-même sera plus ou moins vicié : l'on n'en sera pas surpris, lorsqu'on réfléchit aux ravages que produisent les affections tristes de l'âme, qui suffisent pour opérer la décomposition des humeurs. Comment ces effets surprenans ont-ils lieu dans l'état naturel ? comment le sang se décompose-t-il, et se détériore-t-il au point de se convertir en pus, jusque dans ses vaisseaux ? Nous ne nous arrêterons pas à des hypothèses tirés de la chimie pour expliquer ce phénomène, il suffira d'avoir fait prévoir ces effets, pour qu'il soit possible au moins d'en tirer des conclusions d'après les seules lois de la sensibilité. Ainsi on ne peut nier les vices des humeurs.

J'ai vu plusieurs personnes qui, après avoir éprouvé des chagrins cuisans, furent attaquées de tubercules et de boutons, qui suppuraient presque sur toute la peau; l'épiderme était soulevé par une matière blanche, purulente; et il y avait des panaris à peu près sur tous

les doigts des pieds et des mains. Un bon régime, les bains, les amers, les sulfureux et les purgatifs ont suffi pour rétablir la santé.

J'ai vu également un érysipèle qui s'annonçait pour être très-grave; mais des symptômes de bile s'étant manifestés auparavant, je purgeai deux fois par bas; j'ai eu la satisfaction d'avoir attaqué la source de la maladie, de manière à voir l'érysipèle parcourir toutes ses périodes; s'étendre sur toute la peau, sur la membrane du canal alimentaire, jusqu'aux extrémités de la muqueuse bronchique et pulmonaire, qui communique aussi avec la peau; et en produisant successivement tous les phénomènes de l'irritation propre à chaque organe; comme les douleurs d'estomac, le hoquet, les coliques, la toux, sans pour ainsi dire, avoir occasionné de fièvre, quoique la maladie ait duré au-delà de vingt jours. Mon épouse a été le sujet de cette observation.

J'ai guéri une jeune femme qui avait un abcès énorme près du siége, et lequel fut promptement dissipé par l'application de dix-huit sangsues sur la tumeur, alors très-rouge. La cause occasionnelle a été la danse et un exercice violent, pendant les fortes chaleurs de l'été.

Comme on n'en peut douter, la bile en se mêlant au sang, peut l'échauffer et le cor-

rompre. On ne sera pas surpris dans les maladies humorales, et les fièvres putrides, bilieuses, de voir des furoncles, des anthrax et des apostêmes, à la suite de ces maladies mal jugées ou mal guéries; parce que les humeurs n'ayant point subi le degré de dépuration nécessaire pour être assimilées au sang, la lymphe se charge de cette dépuration. Pourquoi, dans la convalescence des fièvres, chez les sujets très-voraces, survient-il des abcès? On ne peut nier non plus, que la cause n'en soit dans l'altération du chyle, trop imparfait pour se mêler à la lymphe, et pour se convertir ensuite en sang artériel dont est formée la propre substance ou le parenchyme des viscères et des muscles qui puisent la source de leur nourriture dans le torrent de la circulation.

Ainsi, le premier soin du médecin, sera de retrancher les alimens à un malade qui mange trop, et de purger celui qui, rempli d'humeurs, ne peut facilement les assimiler. Ici, les fortifians, les antiscorbutiques, les amers et les toniques, donnés avant la purgation, ne rempliraient pas le but proposé; il en résulterait même l'œdématie, l'obstruction et l'hydropisie, si on insistait sur leur usage. Ces faits sont palpables; il n'y a pas de praticien un peu exercé, qui n'ait eu journel-

lement l'occasion de suivre cette méthode, c'est-à-dire, de purger les convalescens dont le teint est jaune, brouillé, et qui sont languissans, ou qui ont des furoncles. Les amers, les toniques, le quinquina et les vins médicamenteux réussissent ici parfaitement. C'est donner alors avec certitude les moyens de recouvrer la santé.

On voit aussi survenir à la suite des fièvres, des accidens particuliers, produits par l'imprévoyance ou la négligence de ceux qui soignent les convalescens ; ainsi, par exemple ; de couper les cheveux sans précaution et immédiatement après les premiers jours de convalescence. La Société Médicale d'émulation, fait mention de plusieurs observations importantes rapportées par M. Lanóix, qui les a recueillies d'après des praticiens, dans les grands hopitaux. Il cite à ce sujet une observation de M. Montaigut, doyen des médecins de l'Hotel-Dieu. « Une femme de quarante-huit à cinquante ans, relevait d'une fièvre putride et maligne (car à cette époque c'était les maladies régnantes de la salle) ; déjà convalescente et prête à retourner dans sa famille, elle n'attendait qu'un rétablissement plus confirmé de ses forces, et la purgation d'usage ; elle voulut aussi auparavant être

délivrée d'une quantité prodigieuse de poux, nés spontanément vers le milieu de la fièvre, et répandus sur toute la surface de son corps, principalement sur la tête, qu'ils avaient percée en plusieurs endroits, et couverte de petites crévasses ulcérées. Elle s'adresse à cet effet à une des femmes de la salle (1), qui n'ayant fait aucune attention à l'évènement funeste, qui venait d'avoir lieu; dans des circonstances semblables; lui coupe les cheveux, nettoie exactement les petites crévasses et en déloge les poux : elle lui lave ensuite le corps avec de l'eau chaude, et la fait remettre au lit. La malade se croit un instant soulagée par cette opération et s'assoupit; mais pendant la nuit, elle se réveille comme en sursaut; elle se plaint d'une douleur aiguë vers la région occipitale : la fièvre se rallume, un léger délire se manifeste, et est bientôt suivi d'un assoupissement profond.

« Tel était cet état périlleux, lorsque je passai le lendemain avec M. Montaigut, médecin de la salle. Etonné de la trouver dans cette situation, il l'interroge; elle peut

(1) Voir le premier Aphorisme, qui prescrit aux garde-malades de concourir à la guérison, surtout de ne rien faire sans la participation du médecin.

à peine lui répondre, tant la prostration est considérable. Il s'adresse alors à la directrice de la salle et aux femmes qui assistaient à la visite : on lui répond comme on lui avait répondu auparavant, qu'on ne connaît rien à cela. Cependant, le médecin se rappelant le premier événement, pareil à celui-ci, dont il avait été témoin, soupçonne qu'on avait coupé les cheveux à cette femme; il lui découvre la tête, et ce soupçon est bientôt confirmé : il fait alors les défenses les plus expresses de couper les cheveux aux convalescentes de la salle, sans un ordre exprès de sa part.

« Néanmoins tout espoir ne semblait pas être perdu : le même médecin ordonne un vésicatoire à la nuque et un autre à la jambe; il prescrit en même temps une potion antispasmodique; sur le soir la malade paraissait aller mieux, quoique l'assoupissement fût le même; mais pendant la nuit la fièvre se ralluma, le délire survint, le hocquet et la mort. »

Il est visible qu'il y a eu ici suppression d'une dépuration critique des humeurs. La maladie pédiculaire, quoique fort extraordinaire, est une de ces dégénérescences spontanées, que, quelquefois il serait dangereux

de faire cesser, parce qu'elle est critique. Cette observation prévient les assertions qui tendent à détruire toute possibilité des maladies humorales, des abcès et des dépôts critiques engendrés par un mauvais chyle.

« Dans ces petites fièvres, que je regardais plutôt comme propres à la convalescence, que comme une rechute, je n'observai jamais l'éréthisme des premières voies, qui était si fréquent au début de la maladie, et qui la caractérisait même à bord de quelques vaisseaux. Les malades ne se plaignaient pas non plus de la céphalalgie ; enfin, le pouls toujours petit, était plutôt faible que convulsif : aussi attribuai-je cette fièvre à une atonie des premières voies, et la regardai-je, ainsi que je l'ai déjà dit, comme absolument dépendante de l'état de convalescence. »

« Cette fièvre que je pourrais appeler secondaire, ne fut pas toujours sans danger, lorsqu'elle se prolongeait, à cause du régime ou de l'opiniâtreté des malades à refuser les secours appropriés ; soit enfin par une suite du désordre trop considérable de la machine en général, ou seulement des premières voies ; elle se changeait bientôt en fièvre lente : elle était alors accompagnée de beaucoup d'ennui, et les sujets devenaient promptement scorbu-

tiques: cette dernière disposition était portée à l'état de dissolution.

Alors la plupart de ces malades étaient atteints de leucophlegmatie; les autres tombaient dans le marasme, et la vie des uns et des autres était terminée par le dernier degré d'épuisement. Je n'ai vu dans aucun de ces cas, des flux colliquatifs. (Lucadou, *campagne de* 1779.)

En général, dans les longues fièvres, les accidens consécutifs sont toujours à craindre : on doit donc veiller avec beaucoup de soins sur les convalescens, non seulement quant à leur régime, mais encore relativement à la prolongation de l'état fébrile, déguisé sous l'aspect d'une maladie chronique, à laquelle succombent nécessairement ceux qui sont très-affaiblis et intempérans. Les amers et les toniques, leur sont d'autant plus nécessaires, comme nous l'avons fait observer dans ce commentaire, où nous avons dû particulièrement insister sur la régularité du régime, et sur l'usage d'alimens restaurans et de facile digestion; mais toujours en quantité, relative à l'exacte distribution du chyle.

APHORISME XLVI.

Le frisson qui survient dans une fièvre continue, avec une extrême prostration des forces, est mortel.

Lorsque les pieds sont froids, dit Hippocrate, dans son Traité du Régime dans les maladies aiguës, p. 151, l'estomac ne peut qu'être incommodé de l'excès de chaleur, d'où résultent une plénitude accompagnée d'un grand dégoût, la tension des hypocondres, une agitation excessive à cause du trouble intérieur, le délire, les douleurs et les contractions des membres; le malade est en outre tourmenté de fausses envies de vomir, ou s'il vomit, il rend des matières très-mauvaises; au contraire, lorsque les pieds sont chauds et que l'urine coule facilement, quand même il ne paraîtrait point de sueur, tous ces fâcheux symptômes s'appaisent, et c'est alors cette occasion qu'il faut saisir pour donner aux malades des alimens liquides, qui

dans tout autre temps, lui seraient pernicieux.»

Les symptômes décrits par Hippocrate, présentent une explication claire et précise des funestes effets de la chaleur concentrée vers les parties internes. Les fièvres intermittentes, malignes, présentent surtout ces caractères. Chez les personnes très-âgées, l'asthénie domine, et l'épuisement des forces est tel, que les excitans les plus forts, et employés avec profusion, ne peuvent ranimer la vie. « Une femme, de quatre-vingt-sept ans, avait eu le matin une défaillance de quelques minutes, et les secours de la religion lui avaient été administrés. Lors de ma visite, dit M. Pinel, elle était revenue à elle-même, et je cherchais à la ranimer par une potion fortifiante et une boisson vineuse; son pouls était devenu naturel, et elle conservait entièrement l'usage de sa raison; le soir elle cessa d'exister, sans convulsions et sans agonie. (1) Mais on doit convenir que les présages tirés des apparences extérieures, peuvent être trompeurs, et que le médecin le plus attentif et le plus éclairé peut voir s'éteindre, prochainement, des sujets dont la vie paraissait être bien plus prolongée. Notre

(1) Voyez les Commentaires 48, 55, 65 et 66, où sont rapportés plusieurs exemples de fièvres ataxiques.

organisation est si compliquée, et un si grand nombre de causes physiques et morales peuvent tellement y porter atteinte, qu'on est très-loin d'avoir une mesure commune et comparative pour évaluer un prolongement ultérieur avec une cessation prochaine de la vie. (Extrait du Dictionnaire des Sciences Médicales, tom. II, p. 403.) »

Une femme de trente-six ans, arrivée à Paris après huit jours d'un voyage fatigant, et accablée de chaleur dans une diligence où il y avait beaucoup de monde, prend un bain dès le lendemain de son séjour dans la capitale. Le troisième jour, je fus appelé pour remédier à des symptômes nerveux, annoncés par une légère défaillance; un frisson se déclare, la fièvre survient, et la malade meurt à la fin du cinquième jour dans une longue syncope; il me fut à peine possible de lui faire prendre du quinquina, du vin de Bordeaux et d'appliquer des vésicatoires aux jambes, ou au moins, d'en attendre de bons effets.

Dans les cas ordinaires, on réussit par les excitans qui raniment les forces, comme les stimulans diffusifs, le camphre, les eaux spiritueuses et les toniques amers, surtout le quina, les vésicatoires, les ventouses. Les vieil-

lards meurent presque toujours dans le frisson, quand la réaction des forces vitales n'est point assez puissante pour vaincre la résistance des liquides qui refluent vers les parties internes.

APHORISME XLVII.

Dans les fièvres continues, les matières expectorées, livides, sanglantes, fétides, bilieuses, sont généralement mauvaises; moins cependant, si l'excrétion en est facile. Il en est de même des urines et des déjections; lorsqu'au contraire elles, n'entraînent rien d'utile, elles sont nuisibles.

Les crachats jaunes, bilieux, expectorés difficilement, sont mauvais; ceux qui sont noirs, verds, livides, sanglans, porracés ou noirs, sont pernicieux, parce qu'outre l'affection générale des humeurs, la plèvre, le

poumon, ou le foie peuvent être malades. Il arrive quelquefois que la bile reflue des canaux biliaires dans les vaisseaux absorbans, qui la déposent sur les systèmes exhalant et perspiratoire de la membrane muqueuse du poumon, des bronches, de l'estomac, des intestins ; de même que les matières morbifiques sont séparées de la masse du sang et refluent jusques dans les vaisseaux lymphatiques, et dans le système glandulaire et cutané. L'économie animale dont les fonctions sont gênées, se débarrasse ainsi plus ou moins facilement par les pores, par les canaux biliaire, cholédoque, cystique, pancréatique; par les vaisseaux des reins, les urétères et la vessie, les cryptes et follicules des membranes muqueuses, les vaisseaux exhalans des membranes séreuses, les capillaires des fibreuses, les capsules synoviales, sans lésion, ni déchirement, à moins qu'il ne survienne une inflammation et ensuite une lésion organique. Il y a aussi des sueurs, de hémorragies, des urines, des dépôts qui proviennent d'une sorte de dépuration de la masse des humeurs. L'expectoration est utile dans les fièvres catarrhales ; mais il ne suffit pas que les crachats viennent facilement par la toux, il faut encore qu'ils ne paraissent

pas trop tard, de même que les urines et les sueurs, car alors ils indiquent des longueurs, ou une rechute, en cas de guérison.

Les crachats jaunes, et surtout les verds ont souvent été appelés bilieux.

« Si les crachats se suppriment promptement et complètement dans les inflammations de poitrine, il faut considérer les autres signes : la suppression des crachats qui est accompagnée de respiration stertoreuse, d'un pouls petit et faible, annonce le plus grand danger et même une mort prochaine, si on ne parvient pas à rétablir l'expectoration; mais si la respiration ne devient pas plus difficile, si les forces se soutiennent, et surtout s'il se manifeste dans le même temps quelques autres évacuations critiques, la suppression des crachats est sans danger. »

J'ai observé plusieurs crises par les crachats au septième et au neuvième jour des péripneumonies, avec suppression complète des crachats.

« Le soulagement que les crachats procurent est l'indice le plus certain qu'ils sont salutaires. Ainsi, quelle que soit leur nature, si les malades s'en trouvent soulagés, il est avantageux qu'ils soient expectorés. (Dict. des Sciences Méd., Landré Beauvais.) Il est fa-

vorable, dit l'auteur des prénotions, dans toutes les affections des poumons, de bien supporter la maladie, d'être sans douleurs, de rendre facilement les crachats, de bien respirer et de ressentir partout une égale et douce chaleur; il faut en outre que le sommeil, les sueurs et les urines aient les conditions requises: le contraire est absolument mauvais. (Hipp. p. 139.)

Il faut cependant remarquer que la poitrine ne peut devenir le siége d'une excrétion morbifique, sans être passible des effets de l'irritation et peut-être de l'inflammation, soit aiguë, soit chronique; c'est pourquoi il est toujours prudent, dans le cours des longues maladies, par exemple, des fièvres catarrhales, de détourner les mouvemens fluxionnaires et d'empêcher qu'ils ne se fixent à la poitrine; les vésicatoires, les rubéfians et autres révulsifs, même les sangsues pourraient apporter avec le plus grand avantage une utile diversion aux efforts critiques: je conseille d'y avoir recours, surtout si la fluxion est établie ou près de s'établir sur la plèvre ou sur le poumon, ou sur les autres viscères.

Un jeune sujet de dix-sept ans, se plaint de lassitude et devient alité. Après avoir langui sept à huit jours, sans appétit,

et avec un malaise remarquable, il éprouve surtout des paroxysmes le troisième jour (voir l'aphorisme XLIII), et la rémission s'éloigne toujours de plus en plus.

Le 1er. jour, soif vive, fièvre intense, légères coliques : (limonade émétisée); le malade rend qeulques selles liquides.

Le 2e., état d'assoupissement assez marqué; parole brève, yeux légérement injectés : (légère eau de poulet, un lavement le soir).

Le 3e., fièvre plus aiguë, rêvasseries, légère incohérence d'idées; pouls médiocrement plein et tendu, bouche fétide, mal de tête, pommettes rouges : (application de dix-huit sangsues à la tête); soulagement sensible.

Le 4e., rémission, nausées, sensibilité de l'épigastre, coliques; (lavemens adoucissans, boissons émollientes, avec syrop de guimauve et eau-de-riz).

Le 5e., les accidens augmentent, mais diminution assez sensible du pouls; incohérence d'idées, rêvasseries, léger délire, assoupissement, yeux fermés, couche fuligineuse autour des dents et des lèvres, langue sèche et noirâtre, haleine fétide. (Quinquina émulsionné, une demi once bouillie dans une chopine d'eau, avec trois gros de serpentaire pour quatre onces d'émulsion). Il y eut plusieurs

selles, suivies d'une amélioration dans l'état des symptômes.

Le 6e., parole moins brève, assoupissement moins prononcé, connaissance, quoique un peu vague : (bouillon de poulet, eau de tamarin.)

Le 7e., même état : même prescription, 8e. et 9e.

Le 10e., la prostration s'annonce d'une manière presque subite : le malade ne peut articuler qu'avec peine, et des sons etouffés: soif médiocre, sensibilité assez grande de l'estomac et du ventre : (vésicatoires aux jambes).

Le 11e., légère amélioration : (plaies d'un rouge vif, entretenues par la pommade épispastique mêlée d'onguent suppuratif, deux fois par jour).

Le 14e., l'état des symptômes va toujours s'améliorant ; une toux se déclare avec une expectoration abondante de crachats épais, et purulens, quoique le malade ne se plaignît auparavant d'aucune douleur de poitrine : (lock adoucissant).

Le 17e., expectoration diminuée et moins épaisse. Le malade a entièrement repris sa connaissance, depuis le jour des vésicatoires ; et il est entré bientôt en convalescence. Après le 30e. il a été purgé deux fois.

Dira-t-on qu'il y a eu ici une phlegmasie aiguë de poitrine; rien ne le prouve, sinon une douleur au creux de l'estomac, et l'absence même de la toux, dès le commencement de la maladie. Rien n'annonçait une lésion du côté de la poitrine; cependant une expectoration assez abondante, s'est établie vers la fin, et a servi en partie de crise. La dérivation des humeurs et de l'irritation vers les parties inférieures, a amené, comme on n'en peut douter, l'état d'amélioration, qui a été annoncé par les crachats abondans et avec tous les signes de coction.

La maladie essentielle était ici une fièvre synoque putride ou adynamique.

FIN DU TOME Ier.